les

Jésuites

prix

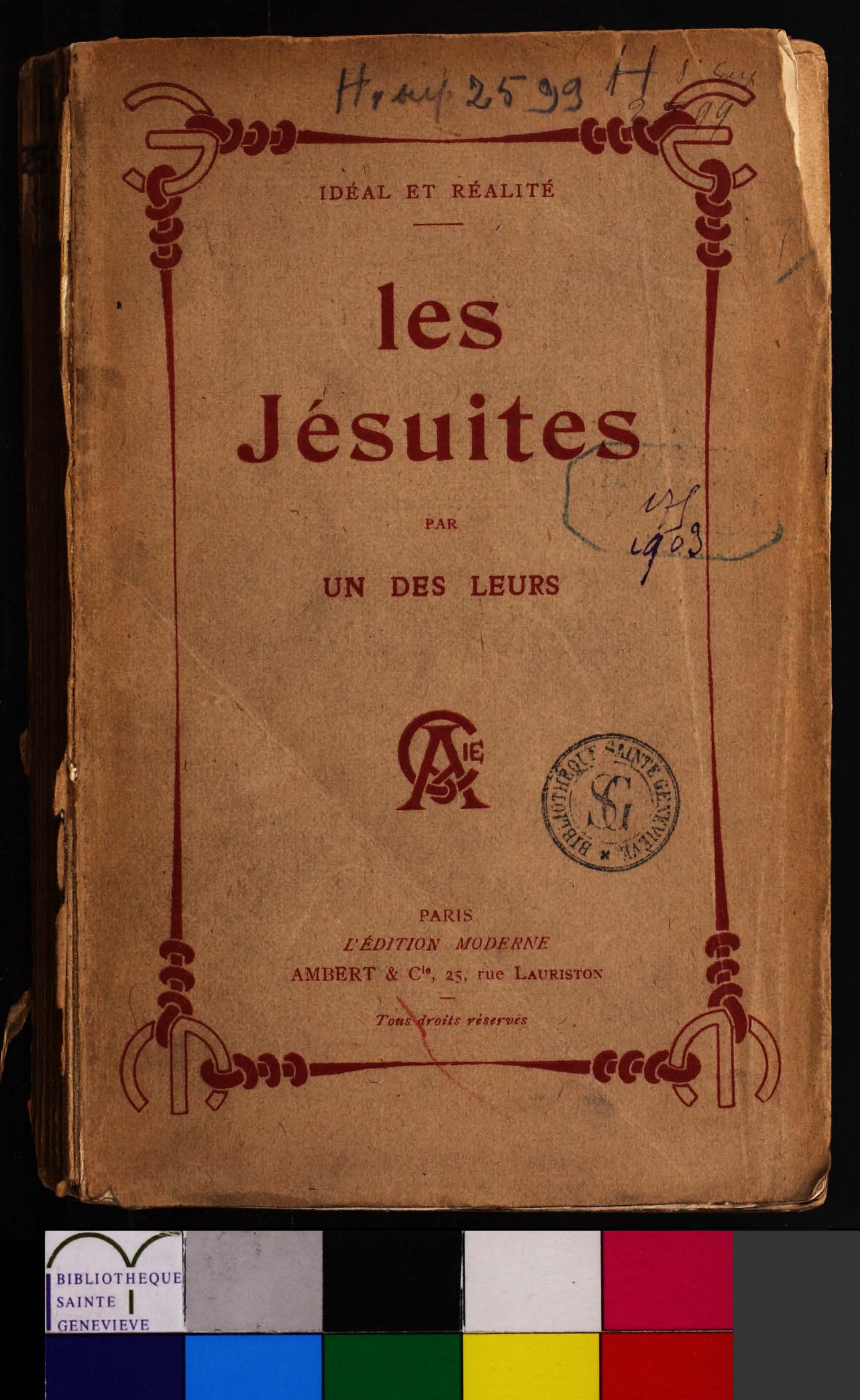
fr 50

PARIS

...MBERT &

...iteurs





IDÉAL ET RÉALITÉ

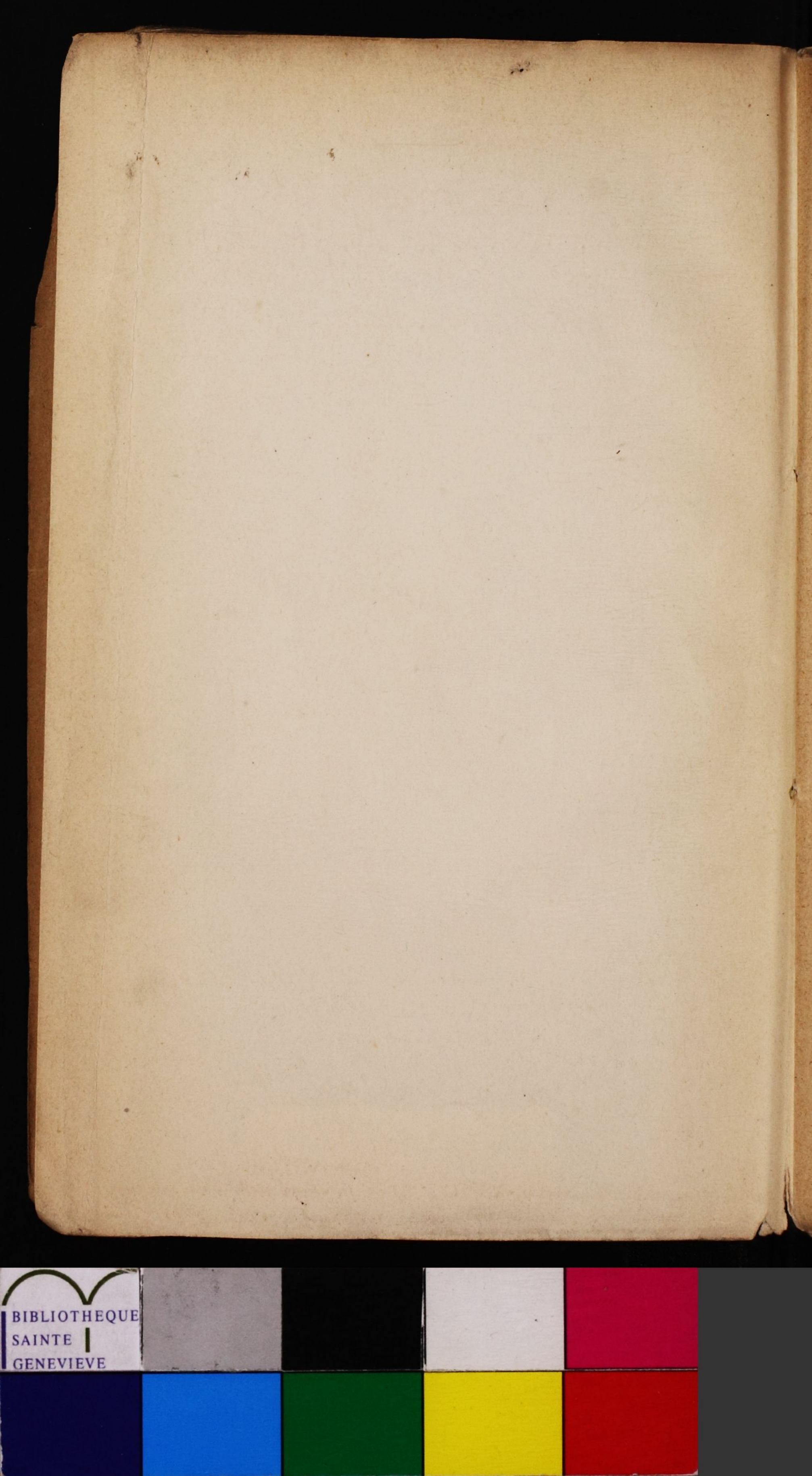
les Jésuites

PAR

UN DES LEURS

PARIS
L'ÉDITION MODERNE
AMBERT & Cie, 25, rue LAURISTON




BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

Les Jésuites

OUVRAGES PUBLIÉS PAR *L'ÉDITION MODERNE*

Volumes grand in-18 jésus à **3** fr. **50**

(*Correspondance documentaire*).

***	— **Chez les Pères** (5e édit.).	1 vol.
Victor MAUROY	— **Satan-Dieu** (4e édition)...	1 vol.
A. GIRON & A. TOZZA	— **L'Augustule** (3e édition).	1 vol.

IDÉAL ET RÉALITÉ

Les Jésuites

PAR

UN DES LEURS

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
L'ÉDITION MODERNE
AMBERT & Cie, 25, rue LAURISTON

Mon Révérend Père,

P. C.

Je suis douloureusement surpris des plaintes qui m'arrivent de divers côtés, au sujet des conférences que vous avez données aux Nôtres. Quelques-uns des sujets choisis pour thèmes et la manière dont vous les avez développés manquent de discrétion. J'ai pris des informations, comme c'était mon devoir ; la plupart des rapports que j'ai reçus concordent malheureusement. Vous avez contribué à diminuer l'estime et l'attachement pour la Compagnie dans les religieux qui vous ont écouté et auxquels votre âge, votre savoir et votre charge en imposaient.

On doit proposer l'idéal à réaliser, avec le secours de la grâce, plutôt que signaler les défauts qui le ternissent. Il faut éviter les

critiques générales, amères, exagérées, décourageantes et les allusions personnelles, surtout devant les jeunes gens. Ils sont trop impressionnables et la révélation prématurée des misères morales qui existent dans toute grande association d'hommes les scandalise et les empêche de faire des efforts généreux pour s'élever plus haut.

J'attends vos explications, mon Révérend Père, et je serais très heureux si elles vous justifiaient complètement ou du moins en grande partie des reproches qui vous sont faits.

Malgré beaucoup de faiblesses, suite de notre corruption originelle, de grands exemples de piété envers Dieu et de dévouement aux âmes nous ont été légués par nos Pères, et la Compagnie n'a pas dégénéré dans son ensemble : c'est toujours le même esprit dans des temps différents. Si les succès n'ont pas répondu aux efforts, il faut s'en prendre à la malice du siècle encore plus qu'à notre négligence.

Quoi qu'il en soit, le fils ne doit pas juger et condamner sa mère ; il est de son devoir, au contraire, devant Dieu et devant les hommes, de l'honorer toujours et de l'excuser, s'il en est besoin.

En attendant votre réponse, mon Révérend

Père, je vous envoie ma bénédiction et je me recommande à vos Saints Sacrifices et à vos prières.

Votre très humble et dévoué serviteur en Jésus-Christ.

*

Mon Très Révérend Père Général,

P. C.

Je suis sincèrement affligé d'avoir pu contrister et peut-être scandaliser, lorsque je ne cherchais que le bien de la Compagnie, pour la plus grande gloire de Dieu et pour le salut des âmes, suivant notre vocation.

Je suis reconnaissant à votre Paternité de la lettre qu'elle m'a écrite et je vais lui donner avec simplicité les explications désirées. Que Notre-Seigneur et Notre-Dame m'aident à ne rien avancer qui ne soit très conforme à la vérité et à la charité.

J'ai décliné aussi longtemps que j'ai pu le redoutable honneur de donner des retraites aux Nôtres. Si j'ai finalement accepté, c'est pour obéir à de pressantes invitations et sous

la condition expresse que je parlerais suivant ma conscience.

J'ai en horreur les flatteries et les banalités de convention qu'on a l'habitude d'échanger pendant ces huit jours destinés à s'examiner et à s'amender. Personne d'ailleurs n'en croit un mot. J'étais donc décidé à dire ce qui me paraîtrait utile, dans la mesure des convenances et de l'opportunité. Rien ne me semble plus pernicieux que les illusions dans lesquelles vivent beaucoup de nos Pères, qui prennent pour des réalités les compliments qu'on leur débite. Je puis me tromper, mais c'est mon opinion bien réfléchie devant Dieu.

Pendant toutes ces retraites j'ai été écouté avec beaucoup d'attention et de respect. Après la clôture, un grand nombre de ceux qui y avaient pris part m'ont spontanément affirmé qu'ils en avaient retiré grand profit, et plusieurs graves religieux m'ont félicité d'avoir fait discrètement des révélations nécessaires. Il faut oser regarder le mal en face pour le guérir; ce n'est pas en se le cachant à soi-même qu'on s'en débarrassera et qu'on empêchera les autres de le voir.

Je n'ai pas négligé, mon Très Révérend Père Général, suivant mes faibles lumières, de

montrer la hauteur de notre vocation ; c'est même pour la mieux faire estimer que je n'ai pas voulu cacher le contraste entre ce qui doit être et ce qui est. Les défaillances personnelles ne peuvent prescrire contre les obligations de notre état.

Je n'ai pas exagéré ces défaillances, bien au contraire; mais j'aurais cru manquer de respect à Dieu, à la vérité et à mes auditeurs en les dissimulant. J'ai gardé le silence sur un grand nombre de faits, d'ailleurs connus, pour ménager l'honneur des particuliers, des maisons et de la Compagnie.

Il est difficile, même en usant de termes généraux, de prévenir toute application individuelle dans l'esprit des auditeurs ; je m'y suis efforcé, et s'il y a eu des personnalités, ce que j'ignore, c'est contre mon intention.

Une des causes de la médiocrité dans laquelle se traîne la Compagnie, c'est précisément le manque de sincérité, l'illusion volontaire, le mensonge officiel passé à l'état d'habitude et pour ainsi dire érigé en principe. On parle tout autrement dans les conversations, où il serait charitable de se taire.

Si j'ai excédé, mon Très Révérend Père Général, ce que je laisse à votre justice de décider, je suis prêt à toutes les rétractations

et à toutes les réparations. En mettant le doigt sur des plaies profondes et vieilles, je n'avais pas la prétention d'être un prestidigitateur agréable, mais je voulais faire mon devoir de médecin.

Pour que votre Paternité puisse juger en connaissance de cause et sans de longues enquêtes, je lui demande la permission de lui envoyer les notes d'après lesquelles j'ai parlé. Ce n'est pas le mot à mot, mais c'est le fond. S'il y avait des différences, elles seraient en faveur de la parole. Beaucoup de choses écrites vivement et librement pour moi seul ont été adoucies, voilées ou même totalement omises, parce que je doutais non pas de l'exactitude, mais de l'opportunité.

Je demande humblement pardon à votre Paternité du souci et de la peine que je lui cause ; je la supplie de me dire son avis sans atténuation et de m'infliger la pénitence convenable. Je crois pouvoir l'assurer que j'accepterai tout avec obéissance et reconnaissance, certain que le père ne frappe le fils que pour le corriger et le rendre plus digne de son affection. C'est là ce qu'il faut chercher d'abord ; tous les moyens dont la Providence se sert par l'intermédiaire des supérieurs sont excellents, et il faut les bénir.

Je me recommande, mon Très Révérend Père Général, à la charité, aux prières et aux Saints Sacrifices de Votre Paternité, dont je veux être le plus dévoué des serviteurs et le plus affectionné des fils.

**



IDÉAL ET RÉALITÉ

Les Jésuites

LA VOCATION

La vocation est un appel individuel à un rôle déterminé. Pour Dieu, en effet, il n'y a rien de vague ; en portant les lois les plus générales, sa prescience atteint distinctement et directement toutes les applications qui en seront faites.

La vocation n'étant pas autre chose que la fin envisagée à un certain point de vue, il est évident que toute créature, tout homme a une vocation ; l'être infiniment intelligent et sage ne peut agir sans raison et sans but. Ce qu'il s'est proposé en nous tirant du néant doit être la loi de notre vie.

Il est donc convenable et grandement utile de chercher et de suivre sa vocation, quoiqu'il n'y ait pas, en général, d'obligation absolue. Celui qui la manque se trouve engagé sur une route qui n'est pas faite pour lui ; elle pourra le conduire au terme final, mais à travers des obstacles et des périls pour lesquels il n'est pas spécialement préparé.

La vocation n'est pas un acte transitoire, mais une providence continue, assurant à l'appelé les moyens nécessaires ou utiles pour réaliser les desseins de Dieu, quelque difficiles et quelque hauts qu'ils paraissent; elle donne aussi la grâce nécessaire pour revenir sur la voie à ceux qui auraient eu le malheur de s'en écarter, ou pour réparer l'erreur par le repentir, si le retour est impossible.

Nous avons été appelés à la Compagnie de Jésus ; nous devons fermement le croire. C'est une grâce insigne, quoiqu'il soit téméraire et impertinent de la préférer à d'autres. Nous devons l'estimer et l'aimer, non en tirer vanité. Pour cela, il faut d'abord la connaître.

Combien de Jésuites, depuis le noviciat ou le troisième an, ont lu les *Constitutions,* le *Bullaire* de la Compagnie, les traités de nos

grands auteurs et particulièrement celui de Suarez sur l'*Institut*, l'histoire de la Compagnie, non pas dans les panégyriques déclamatoires de Crétineau-Joly ou dans les romans de Mlle Daurignac, mais dans les sources et les monuments authentiques ? Combien ont travaillé à en avoir une compréhension exacte, complète, scientifique en quelque sorte ?

Il ne suffit pas d'être présent à la lecture du *Sommaire des Constitutions* qui se fait en courant, tous les mois, au réfectoire ; il faut une étude méditée pour voir les raisons de chaque règle, le rapport des parties, l'harmonie de cet ensemble avec l'Évangile, avec la nature humaine et avec les fins de l'apostolat, l'adaptation aux besoins contemporains et personnels.

Nous avons la vanité de notre vocation, nous n'en avons pas l'intelligence ; c'est pourquoi la fidélité, l'humilité, la force nous manquent. Beaucoup de feuilles, quelques fleurs, peu de fruits, parce que l'arbre n'a pas poussé de profondes racines dans le sol de notre âme.

Nous nous préférons délibérément aux autres ; avons-nous au moins étudié, comparé les instituts ? Ignorants du nôtre, nous ne

soupçonnons même pas l'esprit intime de ceux que nous considérons comme des rivaux, au lieu de les estimer comme des auxiliaires et de les aimer comme des frères ; de là nos dédains injustifiés.

Il ne suffit pas d'avoir le nom de Jésuite ni même d'en comprendre théoriquement les devoirs ; il faut y être attaché, les pratiquer, s'inspirer de cet esprit large et généreux, non pas seulement quand nous écrivons nos résolutions après les retraites, mais toujours et partout. Il faut en vivre. Nos actions extérieures, nos discours publics, nos entretiens privés, nos jugements, nos pensées, tout doit être d'accord avec l'*Institut ;* sans cela, notre nom est un mensonge, notre habit un reproche, toute notre vie une hypocrisie.

Regardons avec franchise dans notre conscience ; constatons où nous en sommes. Quelle honte si le monde voyait la réalité ! Dieu la voit.

Sommes-nous morts au monde et à nous-mêmes ? humbles ? dévoués ? prêts à tous les sacrifices que peuvent réclamer les circonstances ? Sommes-nous vraiment pauvres, vraiment chastes, vraiment obéissants ?

Nos vœux ne sont-ils pas comme un paravent à l'abri duquel nous nous arrangeons

une vie décente, mais commode et confortable ?

Nos règles, ces règles que nous vantons partout comme l'idéal de la sagesse, ces règles qui nous prescrivent la mortification sur toute la ligne, le mépris de tout ce que le monde estime, la poursuite infatigable de la perfection, l'amour du dénuement, le désir du mépris et des injures, ces règles admirables ne sont-elles pas la plus sanglante critique de notre vie ? Ne respirons-nous que pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ?

Comparer ce que nous sommes et ce que nous devrions être, n'est-ce pas nous condamner ? Quel désordre si dans une vocation sublime nous avions une conduite infime ! *Videte, fratres, vocationem vestram quâ vocati estis in Christo Jesu.*

L'ORGUEIL

Orgueilleux ! C'est le reproche que l'on nous adresse le plus volontiers, surtout dans le monde ecclésiastique ; la plupart des autres

ne sont que des variations sur ce thème fondamental. A-t-on absolument tort et tout le monde se trompe-t-il dans le même sens sur notre compte ? L'un de nos Pères Généraux, dans une lettre adressée à la Compagnie entière, nous dit que non. Les faits le disent encore plus haut.

N'avons-nous pas une estime exagérée de nous-mêmes, comme si nous possédions éminemment les vertus, les mérites et les talents que notre vocation demande pour être parfaitement remplie ? Cette estime n'éclate-t-elle pas, avec insolence parfois, dans nos paroles, dans notre manière d'agir et de traiter avec les autres ? Nous nous grisons du bruit fait autour de nous, et le seul fruit que nous retirons des exemples de nos saints et de nos grands hommes, c'est de conclure intérieurement : « Je suis de cette race et de cette taille ! »

Vocation, Institut, Compagnie, Science, Doctrine, Œuvres, Vertus, ces mots nous remplissent la bouche lorsque nous nous les appliquons. Mais n'y a-t-il pas un abîme entre ce que nous valons et ce que nous nous estimons ? Ne nous enivrons-nous pas des éloges que nous nous décernons à nous-mêmes ou qu'on nous donne, pressant voluptueusement les épithètes pour en faire

sortir tout ce qu'elles peuvent renfermer de louanges? Ne prenons-nous pas trop à la lettre ce qui est flatterie, concession, illusion, ironie peut-être?

Aimons-nous la dernière place, la plus sûre et celle que nous devrions prendre instinctivement, de fait et de désir? C'est fâcheux à dire; mais partout le Jésuite se met au premier plan et crie au passe-droit lorsqu'on le relègue en arrière. Ce n'est pas pour sa chétive personne, bien entendu, qu'on est froissé, c'est à cause de la Compagnie qu'on représente.

Cette haute opinion que les Jésuites ont d'eux-mêmes, de leur excellence et de leurs ministères, perce dans tout ce qui vient de nous, brochures, biographies, revues, discours; elle en déborde.

Rien n'est odieux comme la pauvreté arrogante, la médiocrité prétentieuse; voilà pourquoi on nous déteste généralement parmi les catholiques. Car il ne faut pas nous y tromper, nous sommes détestés, en dehors d'un petit cercle qui se rétrécit toujours et qui compte de moins en moins dans le monde du savoir ou de l'influence. « Jamais la Compagnie n'a traversé une période de

pareille humiliation ! » Ces paroles d'un Instructeur du troisième an, aussi recommandable par ses vertus que par sa connaissance exceptionnelle des choses de la Compagnie, devraient nous ouvrir les yeux.

Nous vivons isolés parce que nous ne pouvons nous entendre avec personne pour une œuvre commune. Notre exclusivisme est intraitable et naïf. Nous commençons par prendre ce qu'il y a de plus brillant, de plus riche, de plus en vue, de plus agréable, comme notre part, qu'il s'agisse de prédications, de collèges, de chapelles, de confessions, de résidences...

.....claras Ignatius urbes !

Nous regardons pratiquement comme au-dessous de nous les ministères qui ont toujours été préférés par les saints : l'évangélisation des pauvres, des malades, des campagnes.

Nos bons frères coadjuteurs eux-mêmes se laissent gagner par cette outrecuidance et croiraient s'abaisser en servant la messe d'un prêtre de village. Les petites gens en savent quelque chose. Chez les marchands, il n'y a rien de trop beau et de trop cher pour nous.

Notre orgueil paraît jusque dans notre

spiritualité, qui prétend s'adresser à l'élite, ce que nous traduisons pratiquement par la richesse et par ce que le monde glorifie.

Beaucoup seraient très étonnés si on leur disait que notre prétention à faire mieux que les séculiers et les autres réguliers est ridicule et qu'il n'y a aucune de nos « industries » qui ne soit parfaitement connue de tout prêtre quelque peu instruit. Parce qu'on nous a donné, au troisième an, un recueil d'« Avis » pratiques autographié, nous nous imaginons que ce sont là des secrets inédits. On les trouve dans tous les manuels et tous les directoires ; et c'est peut-être à cause de leur banalité qu'on n'y fait plus attention.

Que dire de ces éloges outrés donnés à nos Pères morts et même vivants, de ce dernier volume de l'*Histoire de la Compagnie*, par Crétineau-Joly, où l'on allonge les listes des hommes remarquables par des kyrielles de noms sonores peut-être, mais portés par des Pères de médiocrité authentique ? On conçoit que les étrangers, qui ont connu ces faux savants et ces faux saints, soient écœurés en lisant de pareilles pages. Ils n'ignorent pas, en effet, quelles relations existaient entre les Jésuites et le publiciste ; ils les exagèrent même et ne se gênent pas pour

dire que l'historien n'est que le prête-nom et le porte-plume de la Société ; ce qui n'est pas tout à fait exact, encore moins tout à fait faux.

Cet orgueil n'est-il pas une des causes de la stérilité lamentable de nos œuvres ? Nous rejetons sur la malice des temps, sur la jalousie des autres religieux, sur la malveillance des prêtres séculiers, ce qui est une suite nécessaire de notre nullité, de notre vanité. Nous nous croyons toujours les égaux de nos anciens Pères, tels que la légende domestique nous les représente.

Les papes eux-mêmes ne trouvent pas grâce devant notre critique ; nous sommes dociles lorsqu'ils nous plaisent, intraitables lorsqu'ils s'avisent de nous imposer ce qui ne nous va pas.

Nous mettons en avant les noms historiques de notre catalogue, comme certaines religieuses qui s'affublent de la particule et qui ne veulent comme aumôniers, comme prédicateurs, comme confesseurs extraordinaires, comme familiers enfin de la maison que des « hommes de leur monde », c'est-à-dire à noms éclatants par la naissance, par la charge ou par la célébrité.

A l'orgueil personnel nous ajoutons l'orgueil de corps, plus odieux peut-être, plus nuisible, plus difficile à guérir, parce qu'il est plus caché et qu'il semble presque une vertu, l'amour de la vocation.

On demandait à un Père qui s'occupait beaucoup de la métaphysique des causes, quel était le mot qui résumait le mieux la philosophie de notre histoire. Il répondit avec un spirituel sourire : « Vanité ! »

L'ENVIE

L'envie consiste essentiellement dans le déplaisir du bien des autres et, par suite, dans la volonté de les en dépouiller. Elle cherche moins son avantage que l'abaissement d'autrui. C'est le plus vil des sentiments humains, le plus honteux, celui que les êtres les plus dégradés n'osent s'avouer à eux-mêmes ; en tous cas, c'est le plus indigne d'un religieux de la Compagnie de Jésus, qui ne devrait ambitionner que la gloire de Dieu et le salut des âmes, regarder tout ce que les hommes estiment comme de la boue, comme des objets de mépris et d'horreur.

L'envie pénétrerait-elle donc dans le cœur d'un Jésuite ? N'est-ce pas un non-sens que d'en parler ici ? Non. Quelque humiliant que soit cet aveu, il faut avoir le courage de le faire. Nous pouvons être et nous sommes souvent envieux.

On nous accuse de fomenter ce sentiment chez nos élèves en faisant de l'émulation le ressort de notre pédagogie. C'est faux ; l'émulation et l'envie sont essentiellement différentes.

On est pourtant forcé de constater que dans un grand nombre d'âmes l'émulation se tourne aisément en jalousie. Il est d'ailleurs maladroit de remplacer le sentiment du devoir par des impulsions extérieures. Dès qu'un stimulant étranger n'éperonne plus, désir de bonne place, de bonne note, de ruban, de décoration, de distinction quelconque, l'ardeur tombe et le mouvement s'arrête. Que de vilenies, de tricheries acceptées pour arriver ; que de chemin fait en rampant !

Ce danger inhérent à notre système, y échappons-nous personnellement ? Sommes-nous vraiment contents, ou du moins ne sommes-nous jamais affligés des succès et de la supériorité des autres ? Étouffons

nous les réactions égoïstes que nous surprenons en nous ? Les occasions ne manquent pas dans la Compagnie de remporter ces nobles victoires : les exemplars, les improvisations et les déclamations du noviciat, les travaux littéraires du juvénat, la réussite dans les collèges, le grand nombre de bacheliers reçus, l'estime des parents et des élèves, l'éclat des académies et des séances publiques ; au philosophat et au théologat, les menstruales, les grands actes, les examens et cet ensemble de talents, de savoir-faire et de chance qui signalent un sujet aux professeurs et aux supérieurs ; plus tard, des prédications retentissantes, une direction recherchée, des emplois estimés dans la Compagnie, des articles de revue, des livres, etc.

Comme contre-épreuve, sommes-nous attristés des échecs de nos Pères et de nos Frères et ne nous arrive-t-il pas de nous en réjouir bassement, en secret ? Félicitons-nous cordialement ceux qui ont obtenu des succès peu ordinaires ? Aidons-nous les autres par d'utiles avis, par un concours efficace et délicat, les faisant profiter de notre expérience, de notre influence, de notre savoir, de nos recherches, de nos notes, communiquant tout cela libéralement et spontanément ?

Recommandons-nous avec chaleur ceux qui peuvent être utiles au prochain et leur préparons-nous les voies pour des ministères où ils risquent de nous éclipser? Sommes-nous contents que le bien se fasse par d'autres que par nous? Faisons-nous valoir sans arrière-pensée ce qui est bon, supérieur? Excusons-nous ce qui laisse à désirer?

Au lieu de cette bienveillance grande et large, que de petits manèges pour déprécier, pour rabaisser, pour écarter, pour décourager, pour contrister! Que de coups de lime sourde pour diminuer une réputation qui nous fait ombrage! Là on attaque le fond, ici la forme, ailleurs l'intention. Cet apologiste manque de solidité, cet exégète se laisse entraîner aux explications rationalistes, cet écrivain affecte un modernisme de mauvais goût, ce prédicateur s'adresse trop à l'imagination, aux sens et aux nerfs, ce théologien abandonne la tradition et les Pères pour flatter les philosophes d'Outre-Rhin et les professeurs du Collège de France, ce moraliste abuse de Léon XIII et des directions pontificales pour flatter une démocratie mal définie et malsaine; nous avons des blâmes pour tous, et il semble que la jalousie nous rende perspicaces.

Il ne serait pas difficile de découvrir mille

manœuvres indignes d'un honnête homme pour satisfaire d'implacables rancunes. Si nous n'osons pas blâmer, nous affectons l'ignorance, l'indifférence. Ailleurs, ce sont des compliments forcés, amers, dépités, au fond desquels on sent le fiel. Toute cette attitude comprime l'élan et détruit la charité.

Que de petitesse et de bassesse, que de vilenies dans un cœur religieux qui devrait être noble et grand comme le cœur de Jésus-Christ ! On est effrayé en regardant au fond de certaines âmes. La vocation est angélique, le cœur est diabolique. Ce qui devrait être ravissant est devenu par la corruption répugnant et fétide.

Ce hideux spectacle de l'envie, les Jésuites n'en sont-ils jamais affligés en regardant autour d'eux, parmi leurs frères, ou dans leur propre cœur ? Et si nous sommes jaloux des Nôtres, à plus forte raison sommes-nous envieux jusqu'à la férocité de la science, des succès, de la gloire et de la vertu qui brillent en dehors de la Compagnie ?

LA GOURMANDISE

Les auteurs ascétiques affirment que personne ne s'élèvera haut dans les voies spirituelles, s'il ne s'est préalablement rendu maître de la gourmandise. Ce péché est rarement mortel par lui-même, mais il dénote une nature grossière, peu apte à sentir les impressions de la grâce.

Ce serait une illusion de croire qu'il est inutile de nous examiner là-dessus. Les *Exercices* attachent une grande importance à cette question de la tempérance et du juste milieu dans lequel il convient de nous établir. D'autre part, les Jésuites ont la réputation d'être gourmands, difficiles, et les bons prêtres qui ont à les héberger s'en préoccupent avec transes. Plusieurs prédicateurs ont laissé fort mauvais renom en cette matière.

Dans nos maisons, il y a beaucoup de plaintes contre le cuisinier et contre le Père Ministre, quoique l'ordinaire de la Compagnie soit plantureux, tel que très peu de riches familles en ont un pareil. Pour un grand

nombre de religieux le boire et le manger sont une grave affaire et tiennent une place considérable dans la vie. Quelques-uns ne semblent guère penser à autre chose et l'hôte de passage est bientôt au courant de leurs récriminations.

La sagesse des prescriptions de saint Ignace est généralement oubliée. Ce n'est pas seulement la mortification qui fait défaut, c'est la tempérance elle-même. On mange beaucoup trop ; la nourriture est trop substantielle, trop lourde. Nos médecins sont effrayés de cette énorme quantité de viande et de vin absorbée par des gens voués à la prière, à la méditation et à l'étude. Il est impossible que l'intelligence garde sa liberté au milieu de cet encombrement et de ce labeur de l'estomac et des sens.

Nos fêtes de plus en plus nombreuses compliquent encore la situation. Comment travailler pendant les heures qui suivent des repas aussi copieux, auxquels s'ajoutent un café trop fort et des liqueurs trop spiritueuses ? Cet abus est devenu universel. De là les somnolences qui accablent après les repas et les insomnies pendant les premières heures de la nuit.

La plupart de nos maladies viennent de

cette surcharge et de ce surmenage des puissances digestives. Les aliments ne s'assimilent plus, le sang devient épais, toutes les voies sont obstruées par des matières mal élaborées et le corps succombe sous cette pléthore. Il ne faut pas chercher des causes plus raffinées à l'impuissance où sont réduits avant l'heure beaucoup de religieux. Pour un que la discipline, le cilice et le travail ont affaibli, cinquante souffrent uniquement de leur gloutonnerie.

Il ne faut pas s'étonner que les fournisseurs, bouchers, boulangers, pâtissiers, marchands de vin, épiciers et par suite pharmaciens, nous regardent comme leurs meilleures pratiques.

« Les Pères ne marchandent jamais et ne comptent jamais, disait l'un d'eux ; ils prennent toujours ce qu'il y a de meilleur, sans se préoccuper du prix. »

Dans un grand collège, on avait dépensé pendant les vacances de Pâques, la plupart des élèves absents, la même somme de viande que pendant les autres mois de l'année. Comme le Supérieur stupéfait demandait au boucher l'explication de ce phénomène, le bonhomme tira la chose au clair en apportant ses cahiers. La quantité fournie était

moindre ; mais comme il n'y avait que des morceaux de choix et d'un prix très élevé, l'écart se trouvait ainsi comblé.

Les auxiliaires de nos collèges, surtout les laïques, sont scandalisés de la profusion des banquets. On les invite ; c'est bien, et ils sont contents ; mais beaucoup auraient préféré recevoir quelque chose de plus en honoraires pour nourrir leur famille. Ce qui les déconcerte surtout, c'est de voir certains Pères se servir de mets fins et de primeurs d'un prix élevé aussi copieusement qu'ils le feraient de légumes grossiers et de desserts vulgaires. Il y a là, pour eux, manquement à la pauvreté, défaut de bonne éducation, véritable goinfrerie.

On a beaucoup parlé dans le temps d'un dîner de cinquantaine dans une province de France. Il y avait environ cent convives. Le comité de dames qui s'était chargé des frais a dépensé vingt francs par tête, sans compter les vins, les fleurs, une foule de plats et de desserts envoyés par les communautés aristocratiques et par certaines dévotes de marque. Le bouquet d'orchidées placé devant le jubilaire valait dix louis. Quand on croyait tout fini, sont apparus des œufs ornés de devises et dans l'intérieur desquels on trouvait une pièce de monnaie, de vingt francs

à cent sous. Les religieuses d'un couvent célèbre avaient eu cette charmante idée Avant de se lever de table, on a chanté avec entrain le cantique des Vœux :

O pauvreté, ma mère!...

Les convives de ce banquet furent certainement incapables d'un travail intellectuel sérieux pendant une journée ; ils en sortaient le visage congestionné et les sens embrasés.

De pareils festins ne sont pas des crimes, mais il est difficile d'y voir des actes de vertu. Sans être habituels, ils reviennent un peu trop fréquemment.

La dispersion, en jetant un grand nombre de Pères dans des familles amies, a trop souvent montré leur exigence et leur manque de savoir-vivre. La légende qui représentait les Jésuites comme des hommes austères et bien élevés n'existe plus, et il sera difficile de la rétablir. On achève plutôt de la ruiner par ces grands congés et ces grands dîners, où se donnent rendez-vous les religieux des diverses maisons et où l'on voit presque toujours les mêmes figures. Les « gueuletons » des Jésuites deviendront fameux, si nous n'y mettons ordre ; on en parle déjà trop.

Dans ces ripailles rien ne ressemble à des agapes fraternelles. Nous flétrissons sou-

vent les dîners et les « buveries » des prêtres séculiers ; il n'y a rien de comparable à ce que l'on peut voir dans la Compagnie, depuis quelques années, par la raison péremptoire que le budget d'un vicaire ou d'un curé n'y suffirait pas.

Un autre abus qui tend à se généraliser, c'est l'usage du tabac à fumer et de l'alcool. Après avoir très copieusement dîné, un certain nombre de Pères se réunissent sous quelque ombrage, si on est à la campagne, dans une cellule, si l'on est à la maison, pour y savourer des cigares de prix et des liqueurs fines.

Comment se procure-t-on ces objets de luxe ? Ce ne peut être qu'en manquant à la fois à la pauvreté et à l'obéissance, et en s'exposant à manquer à la chasteté. La *chartreuse*, qu'on boit de préférence, est le plus perfide des excitants ; c'est pourquoi on en consomme de grandes quantités dans certains milieux qu'il convient de ne pas désigner plus clairement ici.

— C'est un don, disent quelques-uns, fait par mes dévotes !

Tant pis ; cette origine est la pire de toutes, et je préfèrerais qu'on prît tout simplement dans la cave du Frère dépensier ou dans la

caisse du Père procureur. Ces cadeaux, faits plus ou moins en cachette du supérieur et du mari, n'édifient pas, et ils enchaînent ceux qui les ont reçus. Ils n'ont jamais un principe surnaturel, rarement un motif tout à fait honnête. Une femme ne fait de largesses que lorsqu'elle aime passionnément, coupablement.

On a beau entasser les sophismes et prétendre que la pauvreté de la Compagnie est une pauvreté gênante plutôt que souffrante, une pauvreté spirituelle plutôt qu'une pauvreté matérielle, un assujettissement plutôt qu'un dénuement; quiconque n'a qu'à faire un signe pour contenter ses caprices, ne doit pas être considéré comme un vrai pauvre.

En prenant ce titre, il trompe le public qui l'engraisse de ses aumônes ; il se moque de la langue, du sens public, de l'Église, de l'Évangile et de Dieu même, par une sacrilège comédie.

LA COLÈRE

Je prends ici ce mot dans le sens du catéchisme et de la théologie morale. Je ne parle

pas de ces mouvements irréfléchis et passagers que provoque une offense réelle ou imaginaire. Une pareille impuissance à se maîtriser et à retenir des paroles ou des actes blessants pour le prochain est certes peu digne d'un religieux, qui devrait être accoutumé à se vaincre et à dominer les bouillonnements du sang et de la bile. Se laisser emporter à frapper un enfant, à manquer de respect à un supérieur, à invectiver un confrère est choquant dans un homme et surtout dans un prêtre de la Compagnie de Jésus. On pardonne cependant ces échappées d'humeur et ces saillies d'un caractère violent ; ces incartades n'excluent pas la bonté. La réparation est facile, et il n'en reste pas de trace. Ce sont des surprises. D'ailleurs, ce genre de fautes est peu fréquent.

Ce qui est intolérable, odieux et scandaleux, c'est la rancune tenace, le ressentiment nourri pendant des semaines, des mois et des années, la haine soigneusement, froidement, obstinément couvée, au milieu de tant d'actes de religion, d'examens particuliers, de communions et de prières, épiant une occasion de vengeance sans péril et rendant un coup de couteau pour un coup d'épingle, lorsqu'on n'y pense plus.

Ces haines féroces, lâches, implacables, sont-elles impossibles, sont-elles rares dans la Compagnie de Jésus? Ce serait mentir que de l'affirmer. Un écrivain fameux a dit que les Jésuites sont des hommes qui s'assemblent sans se connaître, vivent en commun sans s'aimer et se quittent sans se regretter. Il y a pis que cela. Il n'est pas nécessaire d'avoir vécu longtemps chez nous, d'être un observateur très perspicace, encore moins pessimiste, pour avoir été témoin de quelqu'un de ces spectacles déshonorants pour l'humanité.

Parmi les reproches que saint Paul faisait aux païens, un des plus caractéristiques et des plus profonds était celui d'être sans cœur. Ce qui distinguait, au contraire, les premiers chrétiens, c'était la charité, l'amour actif qu'ils avaient les uns pour les autres, l'empressement à se secourir et à se rendre service.

En est-il toujours ainsi parmi nous? Quelles que soient les apparences, a-t-on l'esprit et le cœur de Jésus, lorsqu'on est aux aguets pour se venger, pour rendre le mal pour le mal et avec usure, pour rabaisser, pour chagriner un frère en qui l'on ne veut plus voir qu'un rival et un ennemi, pour nuire à sa réputation et à ses œuvres, pour faire souf-

frir un compagnon de vie auquel on continue à donner officiellement le nom de Père ou de Frère ? Quoi de plus hideux que de se réjouir ainsi des insuccès et des peines d'un collaborateur avec lequel on vit côte à côte, d'accumuler sournoisement des obstacles devant lui, de taire ses qualités, de faire ressortir ses défauts, de le décourager, de le mettre en suspicion, de dénigrer son passé, de tourmenter son présent et de perdre son avenir ?

Et pourquoi tant de fiel cuisant sur le cœur ? Pour un mot, pour un geste, pour une humiliation involontairement causée, pour un rien que l'imagination a grossi peu à peu sans mesure, qu'elle a inventé peut-être. Très souvent, en effet, celui qu'on poursuit ainsi de sa rancune et de sa vengeance l'ignore, et a, sans le savoir, sans le vouloir, déchaîné cet orage intérieur. Il poursuit tranquillement sa route, sans se douter que tout près de lui un malheureux se torture pour lui nuire, semblable au scorpion entouré de flammes qui s'empoisonne de son propre venin.

Quelle vie religieuse, quel progrès vers la perfection peut-il y avoir pour de tels Jésuites ? Surtout quand ces haines existent entre inférieurs et supérieurs, entre des

hommes chargés de la même œuvre, qui réclamerait l'union et la communauté d'efforts! Quel scandale lorsque de pareilles monstruosités éclatent dans la communauté et au dehors? Et comment ce feu sombre, ces ardeurs infernales qui consument les âmes ne se trahiraient-ils pas? *Os ex abundantiâ cordis.*

Quoique moins fréquents et moins amers, de pareils sentiments peuvent encore exister contre des étrangers, surtout contre les religieux d'un autre ordre, les Pères Dominicains, par exemple, ou les Assomptionnistes, ou contre ceux qui ont fait pendant quelque temps partie de la Compagnie. *Homo homini lupus*, *fœmina fœminæ lupior*, *sacerdos sacerdoti lupissimus; Jesuita hyæna*, dit le proverbe. Rien n'est plus vrai. Les meilleures liqueurs deviennent les plus âpres et les plus nauséabondes en s'aigrissant; il en est de même des cœurs consacrés à Jésus-Christ. *Optimi corruptio pessima.*

Les Pères d'une de nos premières Congrégations générales recherchant en quelle matière l'on pouvait plus aisément commettre un péché mortel ont signalé les vices de la chair et le manque de charité. Semer la discorde est un cas réservé.

Jamais peut-être, disons-le humblement,

car c'est la réalité et il importe de ne pas la dissimuler, jamais la charité n'a été plus faible et plus absente ; et c'est ce qui explique l'insuccès de nos œuvres. Nous avons tous les moyens matériels, la liberté, l'argent, le concours des fidèles, la confiance des familles ; et nous ne faisons rien de sérieusement utile ou à peu près rien. Tout reste infructueux, tout avorte entre nos mains.

S'il y a çà et là quelque réussite éclatante, c'est un bruit passager de louanges mondaines sollicitées et achetées honteusement ; c'est une bonne affaire financière tout au plus. Rien de surnaturel ; rien qui convertisse les âmes, qui transforme les foules, qui attendrisse les pécheurs et les ramène à Dieu. Nos œuvres les plus prospères, en apparence, sont des trompe-l'œil, parce que la charité manque. Dieu hait ce décor tapageur et menteur.

A quoi faut-il attribuer particulièrement cette pénurie de novices dont souffrent nos provinces de France et qui oblige la Compagnie à recourir à toutes sortes d'expédients pour arriver à se recruter dans des milieux inférieurs ? A l'absence de charité, à l'esprit d'envie et de haine qui déshonore la plupart de ses membres, du haut en bas. Rien ne

refroidit plus la sympathie des hommes et ne tarit plus sûrement la source des bénédictions divines.

Nous n'aimons personne, nous ne faisons du bien à personne ; nous demandons beaucoup de services, et nous n'en rendons aucun. Nous dénigrons et nous méprisons tout le monde ; et si quelque malavisé frôle imprudemment notre égoïsme, nous nous montrons impitoyables dans nos rancunes.

Tout cela se dit, se sait ; les mieux disposés en notre faveur comprennent ce qui les attend s'ils cessent de nous plaire, en voyant les persécutions, les dénonciations, les médisances, les calomnies, devant lesquelles ne reculent pas les membres de la Compagnie de Jésus pour faire expier une plaisanterie, une critique souvent fort juste, un silence qui a été pris pour du dédain.

Ces haines inexpiables ont pour racine l'orgueil et l'égoïsme. Quelques-uns moins coupables et moins vindicatifs, mais aussi nuisibles, se laissent aller à des paroles et à des démarches dont ils ne calculent pas la portée. Ce que d'autres font par malice et avec calcul, ils le font par entraînement et par sottise.

Examinons-nous sérieusement sur ce point très grave, et s'il le faut, taillons dans le vif de nos cœurs. L'amour de Dieu ne peut subsister en une âme où fermente la haine du prochain. Faisons le sacrifice de nos rancunes et de nos inimitiés, si nous voulons que le souverain Juge nous soit miséricordieux. N'oublions pas que c'est pour nous, comme pour tous les chrétiens, que le Sauveur a mis cette clause expresse dans la prière qu'il nous a enseignée : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! »

LA PARESSE

« Les Jésuites ne sont pas des perdeurs de temps, » disait Joseph de Maistre dans une lettre écrite de Saint-Pétersbourg. Nos Pères ont laissé, en effet, la réputation d'hommes laborieux. Supposons qu'ils la méritaient et jetons un regard sur nous-mêmes.

Sommes-nous des hommes de travail et de peine ? A part de nombreuses et honorables exceptions, nous sommes bien contraints par

l'évidence d'avouer qu'il n'en est pas ainsi.

L'immense majorité des Jésuites ne fait pas le tiers ou même le quart du travail qu'elle devrait raisonnablement fournir, et plus on avance en âge dans la Compagnie, plus on y devient paresseux.

Nous sommes censés nous lever à quatre heures du matin et nous le proclamons assez bruyamment dans nos conversations et dans nos livres. En réalité, ceux qui commencent leurs journées par cet acte d'obéissance à la règle sont peu nombreux. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à compter ceux qui font la visite au Saint-Sacrement, avant la méditation. D'ordinaire, deux ou trois religieux y arrivent en courant, à peine habillés, à la dernière minute. Ils viennent pour la forme. Quelquefois on n'en voit qu'un seul, et à certains jours point du tout. Je sais bien que cette visite n'est pas de règle, mais de simple usage ; pourtant les religieux exacts à se lever au premier son de la cloche ne l'omettent qu'accidentellement. Elle est de convenance et de cœur.

A quelle heure se lèvent donc beaucoup de Jésuites ? Qui le sait? Le plus tard possible. Plus d'un s'élance du lit à l'autel. Ceux qui habitent au-dessous de certaines cellules peuvent entendre, dix ou quinze minutes

avant la fin de la méditation, deux pieds retomber lourdement sur le parquet, puis un bruit de meubles bousculés qui dénonce une toilette faite tumultueusement; la porte s'ouvre ensuite et se referme avec fracas ; un prêtre descend l'escalier en rajustant quelque pièce de son costume; il arrive un peu en retard à la sacristie, fait le simulacre de se laver les mains, revêt avec précipitation les ornements sacerdotaux et parvient ainsi, en se pressant beaucoup, à ne pas faire trop attendre celui qui doit célébrer la messe après lui.

Il n'y a guère d'exactitude qu'au réfectoire; là personne ne manque et tous arrivent à temps, ou peu s'en faut.

Quelles sont les occupations qui remplissent des journées ainsi commencées ? La lecture des journaux, des revues et des brochures. Que diraient les fidèles, s'ils voyaient des religieux passer à ces futilités plusieurs heures chaque jour et les meilleures, s'ils les voyaient se disputer ces feuilles, s'ils les entendaient commenter les articles, à haute voix et avec acrimonie ?

Comme l'accord n'existe pas plus en politique que sur le reste, ce sont des discussions interminables, où les injures remplacent

plus d'une fois les raisons ; elles sont plus aisées à trouver. On se croirait non pas au cercle, où les propos sont plus courtois, mais à l'estaminet.

Joignez à ces lectures quelques confessions de dévotes, commodes prétextes à bavardages, de longues causeries au parloir où l'on se met au courant de tous les commérages, une course et des visites en ville après le dîner, la récitation du bréviaire, quelque entretien avec les confrères dans la salle commune ou dans une chambre écartée, une lettre ou deux à écrire. Telle est la journée de beaucoup de Jésuites, et il y en a de plus vides !

Les travailleurs forcés, prédicateurs, supérieurs, professeurs, procureurs, écrivains, y ajoutent nécessairement une séance d'une heure ou deux à la bibliothèque ou devant leur bureau.

Chaque semaine, un plein jour de congé à la campagne, où l'on respire l'air pur et où l'on se rue aux cuisines. A peine y trouve-t-on le temps d'expédier le bréviaire. On cite plus d'un Père qui ne le commence jamais qu'à neuf heures du soir, après les Litanies ; ce qui est un peu tard pour dire à Dieu, au nom de l'Église militante :

Jam lucis orto sidere !

Pour tromper le public et faire croire à un surmenage qui n'existe que dans leurs résolutions, certains Jésuites affectent de réciter l'office dans la rue, au milieu des foules ; c'est un genre. Cela vaut encore mieux que d'aller le réciter aux jardins publics et de choisir précisément le quartier des nourrices en train de s'acquitter de leurs utiles fonctions, comme l'a pratiqué longtemps un vénérable profès demeuré légendaire parmi ces braves « nounous ». Comment prier alors *digne, attente, devote ?*

En rentrant dans leur cellule, ces religieux si affairés prendront quelque brochure de circonstance, quelque roman, le journal mondain qu'ils ont acheté en passant ou que leur communique en secret quelque dévote fidèle. Les feuilles ainsi introduites circulent de cellule en cellule, sous le manteau. N'est-ce pas le monde renversé, et s'il n'y avait une sorte d'inconscience produite par l'habitude, ne faudrait-il pas crier à l'hypocrisie ?

L'Écriture sainte, les Pères de l'Église, les grands théologiens, l'*Institut*, les auteurs ascétiques, telles devraient être nos lectures favorites. Combien s'y livrent au moins de temps en temps ? Arrive même un jour où la plupart n'en sont plus capables. La *Bible*, Bossuet, Bourdaloue sont, j'en suis persuadé,

beaucoup plus lus non seulement par les bons prêtres séculiers, mais par les Universitaires, que par les Jésuites.

De là cet abaissement du niveau intellectuel, ce convenu et cette banalité qui se retrouvent dans toutes nos œuvres contemporaines ; de là cette faiblesse dans les sermons, dans les livres, dans l'enseignement, dans la direction. Nous nous bornons à reproduire, en y mettant, s'il y a lieu, une certaine étroitesse d'orthodoxie, les travaux des autres, sans originalité, sans générosité, sans ambition de faire avancer la science, tout entiers au soin d'endormir ou d'amuser un public restreint et peu compétent. Tel de nos exégètes, très exigeant pour les autres, refait tous les trimestres le même article, détaché de Franzelin il y a vingt ans.

Faut-il s'étonner que les hommes spéciaux, les seuls qui comptent et que nos petits manèges indignent ou font sourire, aient en souverain mépris la science de la Compagnie ?

Si l'on nous appelle peu, si notre influence est de plus en plus nulle, si nous ne pénétrons pas dans les milieux vraiment intelligents, nous avons tort de l'attribuer au mauvais vouloir.

L'esprit des savants laïques est infiniment

plus large que nous ne l'imaginons ; ils pourraient, à ce point de vue, nous donner des leçons d'indépendance et d'impartialité. Notre titre de Jésuites nous sert plus qu'il ne nous nuit auprès d'eux.

Notre décadence extérieure vient de notre décadence intérieure. Nous vivons de notre réputation comme certains animaux vivent de leur graisse ; mais toute réserve finit par s'épuiser.

Cette paresse des Jésuites modernes a beaucoup de causes. D'abord la lourdeur naturelle de nos facultés ; tout homme a besoin pour la vaincre de se faire violence, et nous ne sommes pas exempts de cette loi. Pour nous, comme pour tous les descendants d'Adam, le travail est une peine, qu'il s'agisse de creuser la terre ou de cultiver son intelligence.

Une autre raison, c'est le manque de but et de stimulant. Nous n'avons pas besoin de nous démener pour vivre, comme les ouvriers et les paysans ; nous sommes assurés de trouver toujours la nappe mise et la table bien servie. Notre cellule, sans être bien luxueuse, ne manque pas d'un confort relatif ; on y chercherait en vain la petite table de bois blanc, les deux chaises de paille et

le pauvre lit dont parle Rodriguez. Nous couchons sur de bons matelas étendus sur de bons sommiers ; nous avons un fauteuil rembourré pour nous étendre, du linge chaud en hiver et frais en été, des livres en surabondance et même des bibelots. Quand on entre dans certaines cellules on se croit dans de petits musées ou dans des magasins de bric-à-brac. La plupart sont bourgeoisement meublées et donnent l'impression de l'encombrement bien plus que du dénuement. Toutes sont vastes, hautes, bien aérées, très supérieures pour l'essentiel à la plupart des logements séculiers. Nous avons de plus des salles communes splendides, de larges et longs corridors, un jardin, parfois de magnifiques parcs, comme en rêvent les grands eigneurs.

C'est cet excès d'abondance facile et sûre qui nous rend paresseux et improductifs ; c'est, en particulier, l'excès de nourriture trop succulente et trop forte. L'être tout entier est absorbé par la digestion. De là ce vagabondage au dehors qui n'édifie pas, ces siestes somnolentes qui alourdissent plus qu'elles ne reposent et qui sont aussi contraires à la moralité qu'à l'hygiène.

Notre paresse vient un peu aussi de ce que le travail et la culture ne mènent à rien ;

c'est du moins le prétexte qu'on invoque de tous côtés Les supérieurs n'en tiennent compte que pour aggraver la charge officielle, les égaux que pour manifester leur jalousie. Quiconque essaie d'émerger du commun se voue à la misère. Plus on est incapable et revêche, plus on est heureux et choyé dans la Compagnie.

Je n'affirme pas que ces assertions soient partout absolument exactes, encore moins que ces raisons soient bonnes et dignes d'un Jésuite, qui devrait se préoccuper par-dessus tout de sa perfection spirituelle, du salut des âmes et de la plus grande gloire de Dieu, fort peu des satisfactions de son orgueil ou de sa sensualité ; je constate seulement qu'on les donne presque partout.

LE CLERGÉ SÉCULIER

Saint Ignace a voulu fonder une Compagnie de Clercs réguliers, pour venir au secours des prêtres séculiers et pour donner à l'Église ce qui manque à ceux-ci en nombre, en science, en zèle et en liberté. C'est pour-

quoi il nous a dispensés du chœur, ce qui était inouï avant lui, des mortifications de règle, du port d'un costume spécial, en un mot de tout ce qui pourrait nous enchaîner et nous river à un poste fixe.

Notre vocation est de courir en divers lieux, au plus pressé. Nous sommes des auxiliaires, un camp volant. Jamais saint Ignace ne nous a désignés sous l'appellation arrogante de « corps d'élite », comme quelques-uns des Nôtres appellent naïvement la Compagnie de Jésus, sans remarquer ce que ce mot, dans notre bouche, a d'inconvenant et même d'odieux, surtout lorsqu'on prétend par là faire de nous un corps privilégié, car c'est bien, au fond, ce que l'on veut dire. Nous ne devrions jamais oublier, lorsque nous parlons du clergé séculier, le dessein primitif de saint Ignace.

Soyons francs ; nous sommes abominablement injustes lorsque nous parlons des autres, surtout des autres prêtres. C'est là une funeste illusion d'optique ; elle nous rend détestables. Nous semblons trop croire que nous planons au-dessus de tout et de tous, qu'au-dessous de nous, bien bas, il n'y a que des êtres inférieurs. A force de nous regarder comme « les chevaliers » de l'Église, nous concluons trop complaisamment que les

autres ne sont que des soldats de moindre qualité, une sorte de valetaille et de cohue en uniforme, ramassée au hasard, sans formation, sans discipline, sans distinction intérieure et extérieure, bref sans grande valeur.

Cette conception qui eût été fausse du temps de saint Ignace, où le clergé ne recevait pas l'éducation des séminaires et avait besoin de réforme, l'est encore plus de notre temps.

Disons la vérité : le clergé séculier a monté et nous avons descendu. Qu'il y ait dans ses rangs des non-valeurs, des misères et des défaillances, c'est certain ; mais il est aussi certain qu'il y en a chez nous, dans tous les genres et à tous les degrés. Les confesseurs des Nôtres pourraient rabattre notre orgueil sur ce point.

Avons-nous produit beaucoup de curés d'Ars ? Dans les villes, au fond des campagnes, il y a bon nombre de prêtres admirables de dévouement, de zèle et de mortification. Très peu d'entre nous pourraient tenir dans ces postes où l'isolement, la pauvreté, la persécution mesquine et journalière rendent la vie si dure matériellement et moralement.

Ce qui étonne, c'est qu'il y ait parmi nous tant de chutes, tant de catastrophes, malgré

les moyens de formation et de préservation que la vie religieuse nous prodigue ; c'est qu'il n'y en ait pas davantage parmi ces prêtres vivant au milieu de tant de dangers, sans aucune de ces barrières qui écartent l'ennemi, c'est-à-dire l'occasion. Je voudrais voir ceux qui sont si sévères pour le clergé séculier mis à la place de tant de curés dont personne ne parle, mais dont les luttes et les vertus sont connues de Dieu.

Nous avons tort de juger ; le droit nous manque toujours, les éléments d'appréciation bien souvent; plus grand tort encore de condamner. Nous avons confessé quelques prêtres et nous nous empressons de généraliser, de crier à l'immoralité, à l'avarice, à toutes sortes d'abus ; nous colportons partout quelques anecdotes sans même en vérifier l'authenticité. Nous n'avons pas le droit, je le répète, de parler ainsi ; en le faisant, nous manquons à la fois de discrétion, de logique, de justice et de charité ; nous sommes aussi révoltants que les anticléricaux qui se hâtent de crier sus aux prêtres, aux frères, aux religieuses, parce qu'il y a eu quelque scandale raconté par un journal qui ne mérite aucune créance.

Les Frayssinous, les Parisis, les Dupan-

loup, les Ségur, les Pie, les Plantier, les Gerbet, les Gay, les Freppel, les d'Hulst, ne sont pas des Jésuites ; ils font pourtant quelque figure dans le monde ecclésiastique ; le P. Lacordaire était un autre orateur que le P. de Ravignan et que le P. Félix ; et dans cette énorme quantité de Vies de saints et de biographies pieuses que nos Pères ont publiées, rien n'égale la *Vie de saint François de Sales* par M. Hamon, la *Vie de sainte Chantal* par M. l'abbé Bougaud, la *Vie du cardinal Pie* ou la *Vie du général de Sonis* par l'abbé Baunard, ou même la *Vie de saint Vincent de Paul* par l'abbé Maynard. Il faut pourtant à un prêtre séculier dix fois plus de talent et de courage pour arriver à la renommée qu'il n'en faut à un prédicateur ou à un écrivain de la Compagnie, grâce à la réclame qui s'organise d'elle-même et tout de suite autour de son nom. Le P. de Ravignan nous en offre un exemple indiscutable ; jamais éloges plus dithyrambiques n'ont été donnés à des œuvres plus médiocres de pensée et de style. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à essayer de lire quelques-unes des *Conférences de Notre-Dame* ou des *Retraites*. Si l'auteur n'avait pas eu la malencontreuse idée de les faire imprimer, la postérité les aurait certainement regrettées comme une des

plus grandes pertes de la littérature catholique.

Nous poussons trop souvent cette partialité en faveur des Nôtres, dans nos appréciations et dans nos comptes rendus, à un tel excès qu'elle devient ridicule et qu'elle provoque une réaction chez ceux qui sont capables de juger par eux-mêmes, en connaissance de cause. Nous nous ingénions à trouver l'orthodoxie des autres en défaut, en donnant à des passages isolés du contexte l'interprétation la plus défavorable et nous excusons chez les Nôtres les expressions les plus hasardées. Si un mystique moderne avait employé certains termes familiers au P. Surin ou au P. Lallemant, si nous rencontrions chez ceux que nous n'aimons pas certaines sévérités de Bourdaloue et du P. Saint-Jure, comme nous crierions au fatalisme, au panthéisme, au jansénisme et au rigorisme ! Pourquoi deux poids et deux mesures ? Et la revision en prend à son aise avec les manuscrits des auteurs vivants et surtout défunts !

C'est une opinion courante dans la Compagnie que parmi les prêtres séculiers un tiers croupit dans le sacrilège et l'ordure ;

un tiers tombe et se relève, persévérant dans cette alternative de chutes graves et de repentirs, jusqu'à la mort et livrant ainsi au hasard sa destinée éternelle ; un dernier tiers enfin vit honnêtement, sinon saintement, et ne se laisse entraîner aux fautes mortelles que par surprise. Qui n'a entendu ressasser ces assertions comme des axiomes ? Nous n'en savons rien pourtant ; ces prétendues statistiques vulgarisées par des prêcheurs de retraites ecclésiastiques sont des bavardages téméraires et très probablement calomnieux. Par une singulière contradiction, c'est au moment même où l'on prend parti pour la thèse du grand nombre des élus, que l'on cherche une sorte de joie sauvage à damner la majorité des prêtres ! Pourquoi ne pas respecter les secrets de la justice et de la miséricorde divines ?

Au lieu de rabaisser à l'envi le clergé séculier et de mettre en commun les historiettes scandaleuses que nous avons pu ramasser, nous ferions bien mieux de nous taire, de gémir sur les malheureux qui se laissent vaincre par la tentation, de nous réjouir fraternellement des œuvres de science et de zèle entreprises et menées à bon terme, de prier enfin pour tous, dans la simplicité

et l'humilité d'un cœur qui ne désire que la gloire de Dieu.

Il y en a qui se laissent vaincre ; savons-nous à quelles tentations, après quelles résistances, et ce que nous serions devenus à leur place ? Si nous connaissions mieux la fragilité humaine en général et la nôtre en particulier, nous serions plus humbles, plus défiants, plus indulgents, comme l'ont été les saints.

Le Pharisien seul est sans pitié ; c'est pourquoi sa vertu orgueilleuse a été maudite par le Sauveur. Soyons bons pour les autres, parce que nous avons besoin que le Juge véritable soit bon pour nous. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur !*

LES COLLÈGES

Nos œuvres les plus prospères et les meilleures sont nos collèges, c'est-à-dire les établissements où l'on prépare au baccalauréat et ceux où l'on prépare aux grandes écoles du Gouvernement : Polytechnique, Saint-

Cyr, Centrale. Notre réputation « d'éducateurs éminents » échappe jusqu'ici au naufrage. C'est là une des causes de notre vanité, peut-être aussi de la jalousie et des persécutions qui s'élèvent de temps en temps contre nous. Disons-en quelques mots, en essayant de mettre les choses au point.

Il est d'usage, lorsqu'on parle d'éducation, de citer un texte de saint Thomas qui compare le dévouement de l'instituteur au martyre et qui le met même, si je ne me trompe, au-dessus. Il ne faudrait pas abuser de ce rapprochement.

Sans doute, le maître chrétien rend témoignage à Dieu ; il donne sa vie en détail et goutte à goutte pour le faire connaître ; mais on pourrait en dire autant de tous les prêtres, de tous les prédicateurs, de tous les Frères des Écoles chrétiennes, de toutes les religieuses et de tous les religieux enseignants, et dans une bonne mesure de tous les chrétiens qui s'acquittent convenablement de leurs devoirs d'état. Voilà bien des auréoles nécessaires ! Quoiqu'il n'y ait pas à craindre que Dieu en manque jamais, il ne faudrait pas les décerner inconsidérément.

Dieu me garde de prétendre que l'enseignement chez nous ne soit très méritoire. La plus belle charité que l'on puisse faire, c'est

de donner la vérité aux intelligences et de préparer à bien vivre ceux qui ont devant eux un long avenir.

Beaucoup de Jésuites consacrent à l'enfance et à l'adolescence leurs plus belles années, leur enthousiasme, leur santé, leur science et le plus frais de leur cœur. C'est un fait incontestable, et cela est très beau, pourvu que cela soit fait par obéissance, dans une intention surnaturelle et apostolique.

Il y a des compensations. Nos élèves, tout en ayant les défauts de leur âge, sont, en général, bien élevés et relativement bons. Ils sortent de familles riches et chrétiennes. Nous sommes donc bien mieux partagés, au point de vue humain, que les religieux qui s'occupent des enfants du peuple, des paysans, des pauvres, des infirmes et des abandonnés.

De plus, grâce à l'organisation de nos collèges, les surveillants et les professeurs ne sont pas isolés, sans soutien et surchargés. Sauf des exceptions, qui supposent des supérieurs négligents ou des inférieurs imprudents, la tâche est mesurée aux forces ; rien ne manque de ce qui est utile à la santé, au progrès spirituel, à la formation intellec-

tuelle et même aux honnêtes délassements des scolastiques. Beaucoup de professeurs de lycée ou de petit séminaire, beaucoup de précepteurs particuliers ont plus d'heures de travail, dans des conditions plus ingrates ; et ils ont, de plus, les soucis de la vie matérielle.

Un fait en dit long : c'est que nos auxiliaires, qui ont autant de travail que les Nôtres et qui réussissent aussi bien dans leurs fonctions de professeur et de surveillant, ne se regardent pas comme des héros ou des martyrs, quoiqu'ils n'aient pas les secours et les joies de la communauté.

Le martyre des collèges, avouons-le, est assez doux ; aussi beaucoup tiennent à le prolonger, parce qu'en définitive la nature y trouve son compte. On a parlé du dévouement de quelques surveillants ; il est réel ; mais peut-être ne ferait-on pas un jugement téméraire en avançant que la répugnance pour les livres et pour les études sérieuses n'y était pas étrangère. Tout en voulant former des chrétiens solides et des hommes instruits, ces vétérans n'étaient pas fâchés d'avoir un prétexte honorable pour ne pas aller sécher sur les in-folio théologiques, pour échapper au travail pénible de la com-

position littéraire ou de la préparation oratoire.

En tout cas, plusieurs ont sacrifié cette formation essentielle à des occupations dont ils auraient pu se décharger sur un domestique, et ils se sont trouvés réduits à l'impuissance lorsqu'il a fallu quitter les collèges. Il y a eu là certainement une erreur ou un abus, dont les supérieurs et les inférieurs doivent partager la responsabilité.

Allons plus au fond des choses. Nos maisons d'éducation n'ont-elles pas dévié, beaucoup parfois, de leur fin première et principale ? Le souci des recteurs, des régents, des préfets d'étude, de tous, est-il de faire connaître, aimer et servir Dieu, et par conséquent d'apprendre la religion, de former à la piété, aux bonnes mœurs, aux pratiques d'une vie véritablement chrétienne ? Tout le reste est-il constamment subordonné à ce désir ? Je crains fort qu'il n'y ait plus d'un déficit à ce point de vue.

Lorsque j'entends vanter le succès d'une maison, je remarque avec tristesse qu'on ne parle guère que du nombre de bacheliers, des candidats admis à l'École polytechnique, à l'École militaire de Saint-Cyr, à l'École centrale ; quand on veut louer un professeur,

on célèbre sa dextérité à préparer aux examens.

Telle de nos écoles fameuses écrase toutes ses rivales, parce qu'elle a cinq cents élèves et parce qu'elle réalise au bas mot un bénéfice de deux cent mille francs par an. Les parchemins et l'argent servent de baromètre; triste critérium pour des apôtres!

Je ne dis pas que tout cela soit mauvais. Il faut vivre ; il faut gagner la confiance des familles par le succès immédiat et tangible. Dans un temps où tout s'organise par réclame, il faut faire de la réclame. Il y a cependant une mesure et des nuances.

Dans aucun lycée de France on ne s'occupe aussi étroitement, aussi exclusivement de la préparation au baccalauréat. Grâce à ce chauffage à haute pression, nous devançons nos rivaux; mais c'est une gloire qui coûte cher. Plus de formation littéraire ou scientifique solide; plus d'originalité, d'initiative et de caractère. Et telle institution, telle « boîte » assez mal famée nous dépasse encore dans cette fabrication artificielle de diplômés.

L'instruction religieuse, qui devait être le centre de tout, est reléguée au dernier rang, très négligée par la plupart des élèves et

des maîtres. Le catéchisme, dans un grand nombre de lycées, est incomparablement mieux enseigné que chez nous, par des aumôniers de talent et de zèle. Nous n'avons même pas su rédiger un livre scolaire, et nous avons été réduits à mettre aux mains de nos élèves les cours de ceux que nous rabaissons avec un tel parti pris!

Au bout de huit et quelquefois de dix ans de séjour chez les Jésuites, les jeunes gens ne savent pas les éléments de leur religion; ils sont incapables de résoudre les difficultés courantes et de répondre aux objections d'un commis-voyageur. Aussi aiment-ils mieux hurler avec les loups que les combattre.

La piété de nos meilleurs congréganistes consiste trop en sentimentalité vague, en pratiques accessoires. « Nous leur demandons des hommes et ils nous envoient des communiants! » Cette boutade de Mgr d'Hulst renferme beaucoup de vérité.

En religion, comme en tout le reste, nos jeunes gens manquent de ressort intérieur; ils sont trop habitués à être poussés par le dehors, trop passifs ; c'est pourquoi, dès que l'impulsion cesse, la marche se ralentit, le mouvement s'arrête. L'élan de la vie religieuse, la poussée des convictions, la maî-

trise de la volonté font défaut. L'éducation consiste pourtant à créer tout cela ou du moins à le développer et à le tremper ; sans cela on peut couvrir la France de bacheliers, on peut avoir de bons outils ; on n'a pas des hommes.

Est-ce la matière ou le savoir-faire qui nous a manqué ? Je ne le décide pas ; peut-être l'un et l'autre. Ce qui paraît peu contestable, c'est que nous n'avons guère formé de catholiques aux convictions fortes et aux énergies viriles, capables de combattre, de mourir au besoin, pour leurs idées et leurs croyances.

Une autre méprise nous a fait grand tort. Nous nous sommes trop exclusivement dévoués aux classes riches, aux anciennes classes dirigeantes. Esclaves de traditions mal comprises, nous avons méconnu le mouvement démocratique qui emporte le monde, comme nos Pères du dix-huitième siècle méconnurent les tendances qui devaient aboutir à la Révolution.

Le peuple, qui tient une place toujours plus grande dans les affaires publiques et dans l'évolution sociale, ne nous connaît pas ou nous connaît mal ; il nous hait ; il se défie de nous. Je serais tenté de dire que le

peuple n'a pas tort, car nous n'avons rien fait de sérieux pour lui; à peine de temps en temps lui jetons-nous quelque aumône, comme à un mendiant dont on veut se débarrasser. Il nous voit constamment du côté des riches. Nos parloirs, nos confessionnaux, nos chaires, nos collèges, nos livres, nos œuvres, tout est aristocratique ; il faut avoir des titres de noblesse ou des titres de rente pour s'y trouver à son aise.

Cette faute en a presque fatalement amené une autre. C'est vers les carrières brillantes, mais sans influence sociale et sans utilité publique, que nous avons acheminé nos élèves. Ils avaient une tendance instinctive vers l'armée, c'est-à-dire vers l'oisiveté vicieuse et la misère dorée; au lieu de les avertir de ce qui les attendait sous les galons, nous les avons encouragés dans cette voie qui les conduisait à la ruine matérielle et morale.

Qu'est-ce qu'un officier, en effet, dans notre société ? Le jouet de quelques politiciens, l'exécuteur muet de toutes leurs fantaisies, le protecteur brutal de ceux-là même qui insultent et persécutent avec acharnement ce qu'il respecte et ce qu'il aime, l'instrument résigné de toutes les vilenies, la dupe

éternelle de quelques mots sonores. C'est à cette chimère que nous avons sacrifié tant de générations. Elles ont été par là même perdues pour le pays, pour la grande industrie, pour le haut commerce, pour l'agriculture intelligente, pour les lettres, pour la science et pour l'art, c'est-à-dire pour tout ce qui fait la force, l'ornement et l'honneur d'un peuple ; perdues enfin pour l'armée elle-même qui a de plus en plus besoin de quelques hommes d'élite capables de conduire les masses.

A ce fétichisme de l'uniforme nous avons par vanité et frivolité sacrifié l'Église et le clergé. Sauf quelques religieux, les prêtres sortis de nos collèges sont rares. La vocation ecclésiastique y est, de fait, considérée comme inférieure, ce qui est une conséquence fatale du mépris que nous avons pour le clergé séculier. Nos élèves n'oseraient avouer qu'ils se destinent au grand séminaire ; ils craindraient d'être bafoués.

Pourtant qui voudrait comparer l'influence non seulement religieuse, mais sociale du plus humble prêtre de campagne à l'influence d'un capitaine breveté d'état-major?

La formation intellectuelle, la formation morale, la formation religieuse, toute l'édu-

cation, en un mot, laisse beaucoup à désirer dans nos collèges, par la faute du temps et des familles, sans doute, mais aussi par la nôtre. Depuis plus de trois quarts de siècle que nous sommes libres d'enseigner, quels hommes avons-nous produits remarquablement utiles à eux-mêmes, à leur pays et à l'Église ? Les catholiques de vaillante trempe ne sortent pas de chez nous. Ce fait est d'autant plus significatif que nos élèves se recrutent en général dans les milieux les plus chrétiens.

Cette éducation défectueuse coûte cher. Je sais tout ce qu'on peut alléguer pour justifier le prix exorbitant des pensions : jeunesse à former, vieillards et malades à nourrir, maisons et mobilier à entretenir, auxiliaires et domestiques à payer, dette à amortir, etc. ; il n'en reste pas moins cette énigme brutale, que toutes les subtilités et toutes les distinctions ne peuvent complètement expliquer aux yeux du public, toujours un peu simpliste et un peu sceptique, principalement lorsqu'il s'agit de ses intérêts matériels : c'est que cet enseignement que nous devons donner gratis, suivant nos Constitutions, est le plus cher de tous et qu'un petit nombre seulement de riches peuvent le procurer à leurs enfants ;

c'est que, malgré beaucoup de maladresse et de coulage, nous y réalisons de gros bénéfices.

Je devrais signaler encore ici de nombreux abus de détail ; mais il me suffit d'avoir éveillé votre attention. En s'examinant soi-même, en relisant nos règles, en regardant autour de soi, chacun pourra découvrir ce qui demanderait une réforme partielle ou totale.

Ne se fait-il point, par exemple, un vrai commerce dans les questures, dans les infirmeries et dans les lingeries ? Nous accusons les hôpitaux laïcisés d'exploiter les caprices des malades ; n'y a-t-il pas quelque chose de semblable pour nos élèves ? Et ces spéculations sont d'autant plus odieuses que les enfants sont sans défense par l'insouciance de leur âge et par l'impossibilité d'aller ailleurs.

On dit que les profits ainsi réalisés reviennent aux divisions sous une autre forme, qu'ils servent à acheter et à entretenir des jeux, à donner de l'éclat à certaines fêtes, etc. C'est exactement les excuses qu'on allègue dans les casernes pour justifier certains prélèvements sur la ration du soldat. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelque chose d'anormal dans cette façon de se procurer de l'argent.

N'y a-t-il pas aussi un abus dans les quêtes multiples que l'on fait sous tous les prétextes et auxquelles les élèves sont moralement forcés de donner ? Telles sont les loteries de carnaval. Quiconque a passé quelque temps dans un collège ne peut ignorer que de malheureux enfants vont jusqu'à voler leurs camarades pour se procurer l'argent nécessaire et que d'autres gardent pour eux une part des sommes qu'ils ont été chargés de recueillir.

Les choix des boutiquiers, des questeurs, des portiers et autres « dignitaires » sont faits trop souvent de façon imprudente. Beaucoup de Pères sans expérience prennent les cajoleries et les gentillesses pour « du bon esprit », l'indépendance de caractère et la dignité pour des instincts de révolte et d'insubordination.

Il faudrait être moins pressé et moins présomptueux dans les jugements que l'on porte et que l'on colporte sur les élèves. On oublie qu'ils sont des personnes humaines et qu'ils ont un droit strict à leur réputation. Les jugements téméraires, les médisances et les calomnies sont aussi coupables lorsqu'il s'agit d'eux que lorsqu'il s'agit de nous. Un avenir souvent prochain se charge

de prouver combien nos classifications étaient hasardées.

Il faudrait aussi proscrire absolument les dénonciations et les rapports, sous quelque forme qu'ils se produisent. Ce sont de vilaines habitudes, qui dépriment les cœurs, enlèvent toute confiance mutuelle et nous exposent aux plus humiliants mécomptes. Les enfants ne peuvent pas apprécier les actes de leurs camarades, parce qu'ils manquent de raison et d'expérience, parce qu'ils se laissent conseiller par leurs sympathies ou leurs antipathies plus que par la valeur morale de ce qu'ils voient. Sans nous en douter, nous servons leurs préjugés, faveur ou rancune, en les écoutant.

La délation a toujours quelque chose de vil et de lâche dans celui qui la fait et dans celui qui la reçoit ; il faut veiller à ce qu'elle ne s'introduise sous aucun prétexte dans les conseils de congrégation. Elle met sur tout un air louche et indélébile. Nous en savons quelque chose. Jésuite et cafard sont malheureusement et resteront synonymes.

Que de choses encore à dire, par exemple sur le décachetage des lettres et le secret des correspondances, sur la justice distri-

butive à observer, sur le système d'émulation à outrance qui devient une des plaies de nos collèges, pour peu que les maîtres soient imprudents, sur l'effacement de toute originalité et l'écrasement de toute supériorité, sur les habitudes d'hypocrisie et de dissimulation qui se contractent inconsciemment, parce que les préférences sont trop réservées à la piété ostentatrice et roublarde, sur l'immoralité antiphysique, qui est la suite d'une trop grande compression et d'une surveillance soupçonneuse ; mais le temps manque et je laisse à votre perspicacité le soin de chercher ce que chacun peut faire, dans la limite de ses attributions, pour améliorer notre régime d'internat et notre enseignement, en corrigeant les défauts, en comblant les lacunes et en développant les qualités.

C'est urgent. En nous endormant dans une fausse quiétude, nous risquons de nous réveiller sous d'irréparables ruines.

LE CONFESSIONNAL

« Si nos confessionnaux étaient de cristal, disait un Père de grande expérience et de

grande discrétion, ce serait la honte suprême de la Compagnie. » Il n'en faudrait pas tant ; il suffirait de placer tout autour, pendant quelques semaines, un observateur attentif et malveillant.

Le premier fait qui frappe, c'est qu'on n'y voit guère aborder que des femmes. Il y a, sans doute, une explication banale de ce phénomène ; c'est qu'il n'y a plus que les femmes qui se confessent. Ce n'est que trop vrai. Pourtant lorsqu'un de nos Pères se consacre exceptionnellement à l'apostolat des hommes et ne veut recevoir qu'eux, son confessionnal est bientôt connu, achalandé, assiégé par les hommes. Le P. Millériot n'en est pas la seule preuve. Mais peu ont cette vertu.

En réalité, la plupart de nos confesseurs ne tiennent pas aux hommes, du moins aux hommes du peuple ; non seulement ils ne vont pas les chercher et ne font rien pour les attirer, mais ils les accueillent assez maussadement. On les fait attendre, on les brusque, on les expédie à la hâte, sans respect et sans affection. Ils sentent trop que c'est une corvée qu'ils imposent et dont on se débarrasse. Je parle des petits bourgeois, des ouvriers et des paysans. Les frères por-

tiers et les frères sacristains commencent par les rebuter en les traitant de très haut ; les Pères rivalisent à qui les esquivera le plus adroitement.

L'un est occupé à la lecture du journal ; l'autre est au parloir ; celui-ci ne descend qu'à certaines heures, comme si ces braves gens pouvaient attendre et étaient au courant de nos usages ; celui-là est un écrivain dont les moments sont précieux et qui croirait faire tort au public et à la postérité en les privant d'une ligne ou d'un hémistiche. Quant à cet « éminent et saint religieux », comme s'expriment les comptes rendus, il ne s'occupe que du grand monde, des dames patronnesses et des bienfaitrices de ses œuvres et jamais le portier n'aura l'audace de le déranger pour des gens de peu.

Pour les hommes du grand monde, pour ceux qui viennent en voiture armoriée, qui ont des gants frais aux mains et un peu de rouge à la boutonnière, pour M. le Marquis, M. le Comte, M. le Député, le portier n'a que des empressements et des sourires. Ces privilégiés ne vont pas à la chapelle, on les conduit à la cellule du Père qu'ils désignent, et, s'ils ne connaissent personne, à la cellule du Père le plus distingué ; on est sûr de lui faire plaisir. Celui-ci se

lève pour recevoir ce pécheur en linge fin, il le débarrasse de son chapeau et de sa canne, le fait agenouiller sur son prie-Dieu, l'écoute avec patience, l'interroge avec discrétion ; peu s'en faut qu'il ne lui demande combien de fois il « a daigné » mentir ou être adultère, suivant la formule qu'on attribue au confesseur d'un cardinal fameux ; puis il l'absout et l'accompagne jusqu'à l'escalier ou même jusqu'à la porte, suivant la dignité du personnage. Est-ce, par hasard, un officier supérieur, un magistrat élevé, un écrivain connu, un homme politique influent ? les prévenances redoublent ; et le Père qui a eu l'honneur de confesser un pénitent de grande envergure ne manque pas de le faire savoir au dedans et au dehors. On est confesseur ou directeur de certains personnages comme on est fournisseur de certaines majestés ; cela fait bien sur l'enseigne.

Cette manière d'agir et cette acception odieuse des personnes sont absolument contraires à l'Évangile et à nos *Constitutions*. Elles choqueraient dans un prêtre séculier ; elles révoltent dans un religieux, et lorsqu'elles deviennent la pratique générale, elles trahissent un affaiblissement de la fer-

veur primitive. Au lieu de donner le bon exemple, nous scandalisons le clergé par cette négligence systématique du ministère auprès des hommes, par cet empressement auprès des femmes, par cet éloignement des pauvres et cet accaparement des riches.

J'ajoute que nous y perdons beaucoup, même humainement et suivant nos vues charnelles. Les femmes aiment qu'on les rudoie et elles courent après ceux qui ne les flattent pas. Elles veulent être dominées et ne peuvent s'empêcher d'avoir quelque mépris pour ceux qui condescendent à tous leurs caprices.

On parlait à une duchesse bruyante et dévote d'un de nos Pères que l'on croyait être son directeur, parce qu'il s'en vantait naïvement.

— Le Père L... mon directeur ! pas du tout, et jamais! c'est mon pope; il me donne mes sacrements, mais je ne lui demande pas de conseils. Quand j'en ai besoin ou envie, je vais trouver M. l'abbé V. Il est raide ; mais je ne déteste pas cela.

Elles sont toutes à peu près de même.

Nous n'avons pas d'hommes autour de nos confessionnaux, et c'est en partie notre faute. Parmi les femmes, qu'avons-nous ? Ce qu'il y

a de moins intéressant pour une âme apostolique, quelques douairières plus ou moins ruinées, qui viennent passer près de nous un temps dont elles ne savent que faire et qui, sous prétexte de direction, ressassent tous les cancans de leur milieu ; quelques mondaines sur le retour, qui pensent qu'il est de bon ton d'avoir un Père pour confesseur et qui arrivent à nous attirées par notre renom de facilité ou envoyées par les religieuses chez lesquelles elles ont fait leur éducation et qui élèvent maintenant leurs fillettes ; quelques servantes de grande maison, que leurs maîtresses dirigent vers le Gésu et qui sont fières d'avoir « le même confesseur que Madame »; enfin un petit clan de dévotes, « d'abonnées », véritables araignées de confessionnal, la plus venimeuse et la plus indestructible de toutes les engeances, langues toujours prêtes à médire de tout, cœurs jaloux et regards fureteurs. Les femmes vraiment désireuses de servir Dieu et d'avancer dans la perfection sont très rares près de nos confessionnaux. Le résultat le prouve.

Rares aussi ces femmes honnêtes, laborieuses et humbles qui, sans faire profession d'être parfaites, veulent accomplir les devoirs

de leur état et vivre dans la grâce de Dieu, mères de famille occupées de leurs enfants et de leur mari et dont les moments sont comptés, ouvrières intrépides qui luttent pour vivre honnêtement, femmes et filles d'employés ou de petits commerçants; le vrai peuple, en un mot, robuste, franc, pressé, jovial, considérant la religion comme un devoir sérieux et même pénible, non comme une pose et une occasion de bavardage et de flirt.

Ce monde-là fréquente l'église de la paroisse et ne court guère les petites chapelles des couvents ; il n'est pas au courant des directeurs en vogue et l'absolution d'un vicaire lui suffit. Sur tout ce monde-là, qui est la moelle du pays, la Compagnie est à peu près sans influence, et elle ne prend guère les moyens d'en acquérir. Ce serait pourtant facile, avec de la franchise, de l'abnégation, du bon sens et du cœur.

Pourquoi ce concours presque exclusif de certaines femmes à nos confessionnaux ? Cherchent-elles une direction plus éclairée, plus sûre, à la fois douce et ferme ? Ce qui les attire, est-ce la réputation de science et de vertu dont jouissent nos Pères des résidences et nos prédicateurs ? On répète sou-

vent le mot attribué à saint François de Sales : Il faut choisir son père spirituel entre mille ; on raconte l'histoire de sainte Thérèse qui ne fit de grands pas vers la perfection que lorsqu'elle eut rencontré le dominicain Bañez et le jésuite Balthazar Alvarez. Je voudrais croire qu'il en est ainsi de nos dévotes ; mais les apparences sont contraires et la réalité encore plus.

Ce qui attire à nous, je le crains, c'est la vanité ; c'est qu'il est encore de bon ton, dans un certain monde, d'avoir un Père Jésuite, tel Père, pour confesseur et pour directeur ; c'est qu'on espère trouver chez nous des solutions plus larges, une morale plus accommodante. Nous connaissons mieux, assure-t-on, les exigences de la vie moderne, et nous savons faire la part du tempérament et des situations. Un bon Jésuite arrange tout.

Ces éloges m'épouvantent. Je sais bien que la miséricorde divine est infinie, que les dispositions absolument indispensables pour être absous et pour faire la communion sont d'une facilité presque incroyable et qu'elles sont les mêmes après la millième rechute qu'après le premier péché. Et cependant !

Ce qui est moins édifiant, ce sont les

longues causeries au confessionnal, les interminables tête-à-tête dans la pénombre tiède et grisante de cet étroit espace, où les souffles se mêlent au murmure des paroles, où les confidences échangées réveillent naturellement les mauvais instincts endormis au fond de toute chair humaine. Ne nous faisons pas illusion; nous ne sommespas des anges, et les personnes qui ont recours à notre ministère pour y trouver pardon, consolation et lumière, ou tout simplement pour passer une heure, ne sont pas des anges non plus.

Les femmes malheureuses et trahies s'attachent presque infailliblement à l'homme qui écoute leurs plaintes, y compatit et s'efforce sérieusement d'alléger des douleurs d'autant plus cuisantes qu'elles sont secrètes. La confiance d'un côté et la pitié de l'autre sont un piège terrible pour les âmes les plus pures. Sans bien s'en apercevoir, par le simple fait de récits et d'explications, de demandes et de réponses qu'on n'oserait jamais échanger dans un autre endroit, tant la matière est délicate, l'imagination s'envole, les sens s'allument et après avoir commencé par les effusions d'un zèle imprudent, on se trouve tout à coup secoué par les soubresauts d'un corps révolté.

Le confessionnal est dangereux pour tous les prêtres, et ceux qui ne croient pas à la puissance surnaturelle du sacrement ont raison de le dénoncer comme immoral et contre nature ; il l'est incomparablement davantage pour ceux de la Compagnie.

Il faut presque un miracle continuel pour que l'âme du confesseur et l'âme de la pénitente n'y reçoivent pas des impressions funestes. Peut-on l'espérer, si l'on n'y apporte pas une grande pureté d'intention, si l'on ne s'y conduit pas avec une crainte salutaire et si l'on néglige les règles pleines de sagesse que l'Église et nos Constitutions prescrivent aux prêtres ? Quiconque aime le péril y périra; quiconque cherche au confessionnal autre chose que la gloire de Dieu et le bien des âmes y fera des chutes lamentables.

Que de catastrophes dans la Compagnie ont eu là leur point de départ! Si le mal, grâce à Dieu, n'est pas toujours public et irréparable, il faut toujours le regretter, toujours le redouter et prendre les mesures naturelles et surnaturelles pour que ce sacrement institué en vue de rendre la vie aux morts ne soit pas une occasion de mort pour les vivants.

On dit proverbialement, par allusion à ce

que nous sommes forcés d'entendre et de dire au confessionnal : « sale comme les oreilles et la langue d'un Jésuite ! » Dieu veuille qu'on ne puisse jamais en dire autant de notre imagination et de notre cœur et que nous levions toujours des mains pures pour absoudre les hommes et les femmes, les riches et les pauvres, dont les fronts s'inclinent devant nous au tribunal de la pénitence !

LES PARLOIRS

Les parloirs de Saint-Sulpice étaient jadis assez mal tenus ; on proposait au Supérieur général de les restaurer.

— Plût à Dieu que je pusse les fermer! répondit-il.

Ne pourrait-on pas en dire autant des parloirs de la Compagnie ? Ils sont, certes, luxueusement tenus ; tout y est au mieux pour la commodité. Ce sont des salons qui ont grand air. Sont-ils aussi utiles? et le bien qui s'y fait compense-t-il les inconvénients qui en sont inséparables ?

C'est un mal nécessaire, je le veux bien ; il faudrait du moins le circonscrire et le réduire au minimum.

On parle de l'apostolat des conversations, et l'on prétend que c'est le talent et le privilège des Jésuites. A l'appui de cette assertion, qui paraîtra tout au moins peu modeste, on cite l'exemple de B. P. Lefèvre et de saint François Xavier, de saint Ignace et de quelques hommes fameux. Je serais tenté de dire que les choses ont bien changé depuis ces temps héroïques, où la science et le zèle débordaient des âmes. Avouons-le ; on gagne généralement peu dans nos conversations ; c'est beaucoup si le prochain n'y est pas vilipendé et scandalisé, Dieu offensé.

L'apostolat de parloir est une légende. En réalité, on y perd beaucoup de temps, et parfois, quelque chose de plus précieux encore. Les hommes y viennent rarement ; ce sont les femmes qui y affluent, et parmi les femmes les plus inoccupées et les plus bavardes, les névrosées et les agitées. Par elles nos maisons deviennent le rendez-vous de tous les commérages sur les personnes et les familles, la plupart des Pères n'ayant rien de plus pressé que de faire part à tous ceux qu'ils rencontrent de ce qu'ils viennent d'ap-

prendre, sans se donner la peine de le contrôler, sans se demander si ces cancans ne sont pas des indiscrétions, des médisances, des calomnies même, s'ils ne causeront pas un tort grave, moral et matériel, et si, de ricochet en ricochet, ils ne parviendront pas aux oreilles des intéressés.

Une confidence en appelle une autre et les femmes sont merveilleusement habiles à soutirer aux naïfs ce qu'ils savent, en ayant l'air de s'abandonner elles-mêmes à des épanchements sans arrière-pensée. Elles nous vident en feignant de s'écouler.

Combien de religieux laissent ainsi échapper des secrets confiés à leur probité naturelle et même à leur discrétion sacerdotale ! S'ils ne les trahissent pas formellement et consciemment, ils les laissent deviner. Les faits sont trop nombreux, hélas ! qui confirment ces hypothèses, et quelques-uns tout à fait déplorables.

Ce ne sont pas seulement les inférieurs qui se laissent tromper par cette diplomatie, et par ces provocations féminines; les supérieurs ne sont pas à l'abri de ces artifices ; c'est presque un axiome parmi nous qu'au parloir et par les étrangers l'on peut avoir

connaissance anticipée des changements qui se préparent et des dispositions qui seront prises. C'est par les mères ou par les sœurs de leurs élèves que les professeurs apprennent s'ils resteront dans le même collège, s'ils monteront à la classe supérieure ou s'ils iront enseigner ailleurs.

De graves Pères de résidence, chargés depuis plusieurs années d'œuvres prospères et importantes, très écoutés du public religieux, ont su, par les révélations de quelques dévotes qu'ils allaient être envoyés dans une autre ville et pour quels motifs ; rien ne leur avait fait soupçonner cette révolution dans leur vie. On a beau être résigné à tout, de pareilles indélicatesses ne sont point faites pour entretenir la confiance et la cordialité.

Ces accidents ne sont pas ce qu'il y a de plus regrettable. Dans ces entrevues fréquentes, dans ces chuchotements à voix basse, les âmes se détendent, les familiarités naissent, les amitiés se forment. Ce qui était d'abord une complaisance et une distraction devient un plaisir et un besoin.

Comment croire qu'un religieux de tempérament sanguin ou hystérique, bien nourri et qui n'a rien à faire du matin au soir, comme il s'en rencontre dans nos résidences, voie

presque quotidiennement une femme, seul à seule, pendant des heures entières, sans songer à autre chose qu'à la perfection surnaturelle de cette âme d'ordinaire parfaitement insignifiante ?

Comment croire qu'une femme vienne tous les soirs causer avec un Père et que non contente de ces bavardages elle revienne demander le crucifix du religieux pour le baiser avant de s'endormir, sans qu'une passion folle la pousse ? Que dire du Père qui se prête à ce manège inconvenant ?

Les cadeaux, surtout lorsqu'ils sont faits en cachette et lorsqu'ils ont une destination personnelle, sont un symptôme infaillible.

Après avoir reçu tant de visites on s'enhardit enfin à en rendre, et il est bien rare qu'il n'y ait pas au bout de ces privautés quelque malheur, peut-être quelque scandale.

Le parloir lui-même a été, les faits sont assez connus, le théâtre de libertés que le public ne soupçonnerait pas dans des maisons religieuses et surtout dans des maisons de la Compagnie. La transparence des vitrages n'est pas une garantie absolue, et l'on trouve des prétextes pour se débarrasser du voisinage des portiers. Rien de plus facile à un Supérieur que de les éloigner pour une

commission à faire, ne serait-ce qu'une lettre à jeter à la poste, un mandat à faire acquitter, des timbres à acheter.

D'autres inconvénients moins graves, mais plus ordinaires, sont presque inséparables des longues et fréquentes séances au parloir avec des femmes ; ce sont les jalousies, les rivalités, les propos méchants entre visiteuses et aussi, hélas ! entre visités. Ces habituées de parloir et de confessionnal sont dévorées par la pensée qu'une voisine plus élégante, plus riche, plus noble, plus jeune, est reçue plus souvent, plus familièrement et plus longtemps. Elles épient, notent et commentent ce qu'elles ont pu voir ou entendre, et tout est pris en mauvaise part.

Les Pères, de leur côté, ne sont pas insensibles à la qualité des personnes qui les demandent au parloir. Les bonnets blancs disqualifient. Une femme « comme il faut », à plus forte raison une femme « chic », ne se met pas volontiers sous la direction d'un prêtre qui vit trop avec les pauvres ; elle craint qu'on ne la confonde avec une quémandeuse. Les confesseurs sentent instinctivement cela ; voilà pourquoi, avec des formes et sous des prétextes divers, suivant l'éducation, le tact ou le tempérament, ils éconduisent les gens

du commun. Ce n'est peut-être pas très apostolique, mais c'est très humain.

Très humaine aussi, et un peu hypocrite, la raison que l'on allègue pour justifier cette manière d'agir : il faut se réserver à ceux qui sont plus influents, afin que par eux on puisse faire du bien à ceux qui sont au-dessous. Quelques Pères moins raffinés prétendent simplement que les Jésuites ne sont pas créés et mis au monde pour le peuple et pour les campagnes, mais pour les grandes villes et les hautes classes. *Bonum eô melius quo generalius!*

Si c'était vrai, ce serait une terrible condamnation pour l'Institut de saint Ignace, car Jésus-Christ, dont nous faisons profession de suivre l'exemple, a donné pour preuve de sa mission divine le soin des petits : *Pauperes evangelizantur*. Ce zèle, qui a brillé dans nos saints et dans quelques-uns de nos hommes les plus illustres, semble s'éteindre, il est vrai, de plus en plus ; c'est mauvais signe.

Nos parloirs sont encore nuisibles à nos élèves. « Que voulez-vous que nous fassions? disait un supérieur de grand collège ; le jour de parloir défait ce que nous avons péniblement gagné pendant la semaine. Les plus

jeunes s'y dissipent; les plus grands en rapportent des idées qui ne sont guère faites pour favoriser les études de grec et de latin. Beaucoup de mères songent à l'établissement de leurs filles et les amènent ici pour les faire voir. Ces ingénues, élevées au Sacré-Cœur, ne l'ignorent pas, et elles usent de toutes leurs roueries pour se faire remarquer. De là des romans et des rêves qui font tort au baccalauréat et au reste. Comment empêcher ces abus ? Celui qui les déracinera rendra un fameux service aux familles et à la Compagnie.

Les parloirs sont donc une grosse et délicate question, qu'il s'agisse de notre salut personnel, du succès de nos ministères ou du bon renom de la Compagnie de Jésus. Les règlements ne peuvent la résoudre complètement; il faut que chaque religieux y concoure par sa bonne volonté. Commençons par y appliquer la nôtre tout entière.

Nous connaissons le remède ; n'hésitons pas à l'accepter franchement et sans réserve. Certains maux ne peuvent être guéris que par de douloureuses amputations. Celui dont je parle et qui nous ronge est de ceux-là. Portons-y le fer avec la décision qui convient à des hommes, à des prêtres, à des religieux, à des fils de saint Ignace.

LA CHAIRE

« Les Jésuites n'ont plus de prédicateurs. » Qui de nous, mes Révérends Pères, n'a plusieurs fois entendu cette sentence ? Parmi les nombreux reproches qu'on nous adresse, celui-là est un des premiers et, ce semble, des mieux justifiés.

La Compagnie de Jésus n'a pas été fondée pour produire des mathématiciens, des érudits, des philologues, des artistes ; elle a été fondée pour annoncer l'Évangile aux foules et pour défendre l'Église. On a donc le droit d'attendre d'elle des orateurs puissants, des théologiens capables d'exposer nos dogmes et de répondre victorieusement aux objections que l'impiété invente ou réédite.

De pareils hommes nous manquent. Nos derniers Pères Généraux l'ont constaté avec douleur dans leurs lettres encycliques, et il serait puéril de s'arrêter à prouver ou à pallier une lacune si patente. Il vaut mieux la reconnaître humblement et surtout chercher les moyens de la combler.

Un prédicateur doit posséder à fond la science des dogmes et de la morale catholiques. Il ne lui suffit pas d'en avoir une connaissance scolastique et livresque; il faut que, par une étude patiente et par des méditations personnelles, il se soit rendu entièrement maître de ces vérités, qu'il en ait saisi la liaison, les fondements, les conséquences et les applications pratiques. A cette condition seulement il pourra les formuler d'une manière exacte et vivante, respectable aux habiles et accessible aux petits.

Nos prédicateurs ont-ils cette science utile et humaine, assouplie et féconde, qui se tire surtout des « livres vivants » ? Non; parce que pendant les longues années du scolasticat ils ne se sont pas assez habitués à pénétrer le sens intime des formules, à briser ces enveloppes pour en extraire le fruit et se l'assimiler, à dégager enfin la réalité des choses du charlatanisme des mots. Le *Ratio* ne cesse pourtant d'exhorter les étudiants à ce travail.

Le prédicateur doit connaître à fond sa langue, la langue de ses contemporains dans ce qu'elle a de pur et de clair, l'avoir si bien en bouche que les mots propres, intelligibles à tous, arrivent sans effort à ses lèvres

pour traduire fidèlement la pensée et la faire briller à l'esprit. La langue n'est qu'un outil, mais il faut que l'ouvrier en soit tout à fait maître, comme un virtuose de son instrument.

Pour en arriver là, il ne suffit point de quelques études grammaticales, de quelques lectures superficielles, de quelques compositions écrites à de longues distances pour satisfaire à une prescription du règlement ou du coutumier; il faut avoir la mémoire et l'intelligence des mots, puisque la propriété des termes est la condition fondamentale de tout bon style; il faut dresser l'imagination à chercher et à trouver des métaphores, des comparaisons, des figures, des images qui soient expressives et en cours, sinon tout à fait neuves. Cela s'accorde parfaitement avec le bon goût et le respect des traditions.

Pour acquérir ce style d'une transparence parfaite, à travers lequel l'idée se montre et circule à son aise, chaude et colorée, d'un heureux modernisme, il faut le don naturel et un travail assidu. Beaucoup de Jésuites n'ont pas atteint ce degré de perfection et de facilité qui triple la valeur d'un homme.

— On est autant de fois Jésuite que l'on connaît de langues, disait le R. P. Roothaan.

Sans faire injure à ce laborieux traducteur des *Exercices*, on peut contester l'aphorisme; mais si les langues étrangères peuvent devenir grandement utiles, la langue maternelle est nécessaire.

Faute de cette possession supérieure du français, que de Jésuites auxquels il faut beaucoup de temps et toute une bibliothèque pour écrire un discours où l'on ne sent rien de personnel, où tout donne l'impression de quelque chose d'emprunté, de déjà vu, de banal et d'usé !

Il ne suffit pas de lire et d'écrire ; il faut regarder autour de soi et en soi, observer la nature et l'âme, ne pas s'adresser à des êtres abstraits, qui n'ont jamais vécu, mais aux personnes qui sont devant nous et qui portent en elles les aspirations et les misères de notre temps. Chaque parole de l'orateur doit éveiller un écho dans l'auditeur. Il obtiendra ce résultat, non point en accumulant les citations érudites et les raisonnements subtils, mais en faisant résonner pleinement une âme humaine, sœur de l'âme de cette foule qui l'entend. Il n'y a d'intérêt que lorsqu'un homme parle à un homme.

Le prédicateur doit être homme de Dieu,

chercher la gloire du Maître et non pas la sienne, vouloir la conversion de son auditoire et non pas son admiration, s'oublier enfin pour ne songer qu'aux intérêts de Jésus-Christ et des âmes rachetées par Jésus-Christ. Le zèle apostolique ne dispense ni de talent, ni de théologie, ni de français, ni de travail préparatoire ; mais il met tout cela en branle, en tire des accords et des effets surhumains. Qui n'a pas cette flamme pourra être un beau diseur, il ne sera jamais un grand orateur chrétien, encore moins un convertisseur.

L'amour donne des inspirations que le génie seul ne trouverait pas ; il met dans la voix et dans le geste, dans un simple regard, une puissance irrésistible ; c'est la source de l'émotion et du pathétique ; lui seul change la conviction en persuasion. Jailli du cœur, il va aux cœurs, les fond ou les brise. Comme le soleil, condition de toute vie, l'orateur doit verser des flots de lumière et de chaleur dans les mêmes rayons, mettre au service de Dieu toute son âme pour gagner toutes les âmes à Dieu.

Il me semble qu'il est maintenant facile de voir pourquoi la Compagnie n'a plus de grands prédicateurs. Ce n'est pas le don na-

turel qui a manqué ; beaucoup de novices, de juvénistes, de scolastiques, avaient montré de belles dispositions ; ce qui a manqué, c'est le travail qui acquiert la connaissance de la langue, la science de la théologie, l'habitude de l'observation ; c'est encore plus le zèle qui méprise toutes les vanités et ne regarde que les âmes et Dieu. Nos prédicateurs ne sont ni assez savants ni assez saints.

A ces causes peut-être conviendrait-il d'ajouter le manque de discernement et d'encouragement de la part des supérieurs, dont plusieurs consultent leurs caprices ou les besoins de l'heure plutôt que les qualités et les goûts de leurs subordonnés.

Fiunt oratores ! dit un vieux proverbe ; ils ne s'improvisent pas. Tous les grands maîtres, de Démosthène à Cicéron, de saint Jean Chrysostome à Bossuet, tous les orateurs fameux ont été d'infatigables travailleurs. L'évêque de Meaux, le plus puissant peut-être et le plus magnifique, avait étudié à fond les saintes Écritures, les Pères de l'Église et les grands théologiens. Déjà vieux, comblé de gloire et accablé de travaux, c'est à ces sources profondes qu'il allait retremper son génie.

Est-ce là ce que font nos modernes prédicateurs? Au lieu de fouiller ces mines d'or, ne se contentent-ils pas de parcourir à la hâte quelque opuscule en vogue, quelque traité récent, des panoramas et des atlas du prédicateur, ces recueils alphabétiques où des industriels ont entassé pêle-mêle toute sorte de matériaux, où la médiocrité domine, où les morceaux de choix eux-mêmes ont perdu leur prix, parce qu'ils ne sont plus à leur place?

J'ai accompagné pendant quelques jours un de nos meilleurs prédicateurs. Il ne voyageait qu'en voiture de première classe. En arrivant aux grandes gares, il se rendait au buffet et se faisait servir les meilleurs vins; il commandait bruyamment au bibliothécaire de lui apporter les journaux du matin ou du soir, sept ou huit à la fois, et quels journaux! Sa valise était une petite merveille de maroquinerie et rien n'y manquait de ce qu'on peut imaginer pour frotter et lustrer sa peau. Dans une petite boîte à part était son *tub*, ingénieuse machine américaine, réduite au minimum de volume et de poids. Ce bon Père ne buvait que des liqueurs exquises et ne fumait que des cigares de luxe. Il en était toujours bien muni. En chemin de fer ,il se distrayait en

parcourant les nouveautés littéraires, les romans et les pièces de théâtre en vogue; il lisait ensuite son courrier et écrivait un mot, avec un crayon d'argent, au bas de cartes de visite qu'il glissait dans des enveloppes qui ne venaient certainement pas de l'armoire de la communauté. Je ne l'ai jamais surpris feuilletant l'Ancien ou le Nouveau Testament, quelque volume des Pères grecs ou latins. Le *Christianisme et les Temps présents* de M. l'abbé Bougaud lui tenait lieu de tout. Au demeurant, homme du monde, homme d'esprit et d'aimable compagnie.

« En voilà un, ne pouvais-je m'empêcher de dire en moi-même, qui ne ressemble guère au saint François Xavier et au saint François Régis dont nous parlent les PP. Verjus et Daubenton ! » Il avait pourtant des succès, surtout auprès des femmes, dans les retraites aux Mères chrétiennes et aux Enfants de Marie. Il dînait habituellement en ville, même lorsqu'il y avait une maison de la Compagnie, et les curés le retenaient plusieurs années à l'avance. Les supérieurs étaient contents de l'avoir dans leur résidence, parce qu'il y provoquait une certaine animation; et les procureurs, parce qu'il faisait de bonnes recettes. Dans ses discours assez vides, le talent et le goût ne manquaient

point, relevés d'une pointe mondaine qui émoustillait sans choquer. Je n'ai jamais appris qu'ils eussent opéré de nombreuses ou remarquables conversions. Au dehors, il avait des admiratrices ferventes et quelques critiques sérieux; il avait des imitateurs chez les Nôtres, des jaloux surtout.

Tous nos prédicateurs ne sont point sur ce patron; il y en a de pires; il y en a aussi de plus apostoliques. La plupart laissent cependant à désirer pour la solidité du fond, pour le soin de la forme, pour le tact dans le choix des sujets et dans les développements moraux.

On entend des carêmes politiques, conservateurs, démocratiques, économiques, littéraires, philanthropiques, scientifiques, artistiques, industriels et même agricoles. On prêche l'amour de la patrie et le respect de l'armée, le retour au roi et le retour aux champs, contre le cosmopolitisme et contre la dépopulation. La masse des fidèles accepterait volontiers des sermons où on lui parlerait bonnement de Dieu, de l'âme, de l'éternité, de Jésus-Christ, de l'Église, et d'une façon générale, des moyens d'éviter l'enfer et d'aller au ciel. Ce serait plus nouveau que les descriptions romanesques et les déclamations sociales que l'on emprunte

maladroitement aux écrivains du jour, aux journalistes, aux romanciers et aux faiseurs de théâtre.

Le T. R. P. Général et le Souverain-Pontife ont successivement signalé les défauts de la prédication contemporaine et les moyens d'y remédier. Les hommes de la Compagnie, supérieurs et inférieurs, devraient prendre à tâche de suivre ces prescriptions dictées par le bon sens et par le zèle apostolique. L'art et les âmes y gagneraient beaucoup; et, comme il arrive toujours, ceux qui auraient le courage de se réformer eux-mêmes grandiraient en estime et en vogue méritée. On entendrait enfin du haut de nos chaires des paroles de vérité prêchées par des hommes de Dieu.

Il est temps. Demandons à saint Paul d'être notre maître et notre modèle, de nous donner son esprit et son cœur. Nous convertirons le monde.

LES FEMMES

Saint Ignace, dans ses *Constitutions* et dans ses *Lettres*, du moins dans ce qu'on nous donne comme de lui, car les trois quarts

ont été fabriquées par ses secrétaires ou ses biographes, saint Ignace se montre aussi défiant que possible à l'égard des femmes. Il se souvient toujours des erreurs de sa jeunesse galante.

Il en parle peu, et lorsqu'il le fait, c'est presque toujours pour recommander ou pour ordonner de ne pas s'en occuper d'une manière habituelle et absorbante. Il avait conçu sa Compagnie comme un corps auxiliaire, sans fourgons ni *impedimenta* d'aucune sorte, prompt à se porter où l'on aurait besoin de son dévouement.

Les dignités ecclésiastiques, le chœur et les femmes sont des liens; il n'en voulait point pour des soldats qui doivent avoir toujours le pied levé, prêts à partir.

Sans méconnaître les avantages des tiers-ordres, qui ont été et qui sont encore des pépinières de saints, il les exclut formellement de ses cadres. S'il permet à ses prêtres de confesser et de diriger les religieuses, il leur défend d'être leurs confesseurs et leurs directeurs ordinaires et en titre. Son intention ne peut être plus catégorique ; c'est ainsi, du reste, que l'ont comprise les commentateurs de l'*Institut*, c'est ainsi que l'expliquent les Pères-Maîtres aux novices de la Compagnie.

Comment arrive-t-il donc que les femmes prennent une importance si considérable, si exclusive dans la Compagnie contemporaine ? Elles, qui ne devaient être qu'une occupation accidentelle, deviennent de plus en plus la préoccupation universelle, constante, absorbante. Saint Ignace s'est-il trompé ou sommes-nous infidèles ? Il serait peu franc de prétendre que les temps sont si malheureux et tellement changés qu'on peut faire le contraire de ce que prescrivent nos règles, sans méconnaître leur esprit et en nier la sagesse.

Cette évolution s'explique par notre mollesse et par l'horreur que nous avons de la peine et des difficultés ; elle s'explique surtout par l'attrait que les sexes ont l'un pour l'autre et auquel on ne résiste pas sans une violence continuelle, sans un renoncement quotidien à des satisfactions chères à notre nature. Cette prédilection pour les ministères de femmes n'a pas d'autre cause ; elle est toute physiologique ; ceux qui veulent y voir autre chose se pipent eux-mêmes.

Je ne dis pas que cette illusion soit toujours gravement coupable ; je crois qu'il faut toujours la regretter ; c'est elle qui paralyse nos forces. Le bon sens pratique ne s'y méprend pas, et lorsqu'on entend dire d'un jeune Père, sur lequel on avait fondé de belles

espérances : « Il est dans les femmes! » on regarde ce sujet comme perdu. Sa vigueur s'en ira en fumée. C'est l'éternelle histoire d'Ève ou de Dalila.

Un signe très caractéristique, c'est la jalousie qui est inséparable du concours des femmes autour d'un confessionnal; l'affluence des hommes n'excite rien de semblable. La jalousie elle-même, si elle existait, serait alors d'un caractère différent; la nuance est délicate à exprimer, mais quiconque voudra réfléchir un peu la sentira parfaitement. La rivalité de gloire, d'influence, de bien-être et d'avantages matériels n'est en rien comparable au sentiment dont je parle et que l'on peut observer sur le vif dans presque toutes les maisons où les Pères s'occupent de femmes et d'œuvres féminines. C'est la peste des petites résidences, où l'on se dispute avec acharnement quelques dévotes attrayantes. Ces rivalités soulèvent parfois des haines sauvages, implacables, qui ne s'expliquent guère chez un Jésuite.

S'il est périlleux à tout prêtre, à tout religieux, d'avoir un commerce assidu avec une femme du monde, soit au parloir, soit au confessionnal, soit à plus forte raison dans des visites faites chez elle, cela est bien plus

périlleux encore à une femme du monde vis-à-vis d'un Jésuite. A l'attrait sexuel s'ajoute l'attrait infernal de la curiosité, la fascination du fruit défendu. Chez certaines dévotes, cette passion pour le prêtre atteint une intensité qui est de la folie ; elle brave tout et survit à tout. Les occasions seulement lui manquent pour qu'elle se porte aux derniers excès, et elle est très ingénieuse à les faire surgir.

Je ne veux point parler ici de ces cas exceptionnels ; mais sans atteindre ce paroxysme, la névrose existe, et il est facile de la reconnaître à des signes infaillibles. C'est elle qui pousse la femme aux sermons du Père, à sa messe, dans tous les endroits où elle peut le voir, l'entendre, lui parler, le frôler ; c'est elle qui pousse la femme à lui proposer et à lui faire accepter des vêtements et du linge à son usage personnel, des liqueurs fines, des cigares, du papier à lettres de choix, des timbres-poste, des cartes-lettres et des enveloppes pneumatiques pour sa correspondance, des livres, des revues, des journaux, quelques-uns de ces objets que les gens du monde aiment à voir sur leur table de travail, un bréviaire surtout ou quelque objet usuel de piété.

On pourrait citer telle de nos maisons où une pauvre fille a fidèlement apporté chaque

matin à son Père spirituel un croissant qu'elle faisait préparer exprès; telle autre où une riche dévote a fourni pendant plusieurs années le Recteur, auquel elle se confessait, d'un excellent cognac dont il avait besoin, paraît-il, pour stimuler son esprit et son imagination ; tel Père morphinomane auquel sa « fille spirituelle » faisait régulièrement parvenir sa provision de drogue empoisonnée, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le pauvre homme mort dans son lit, la petite seringue Pravaz entre les mains ; tel autre Père enfin, auquel une grande dame envoie régulièrement sa voiture trois fois la semaine, pour qu'il puisse faire ses courses en ville.

Le grand art en ce genre et le comble du succès, c'est d'avoir son « semainier » bien complet, de telle sorte que le Père trouve chaque jour, à l'endroit convenu, un coupé à sa disposition.

Lorsqu'un prédicateur a de la vogue, quelque admiratrice enthousiaste ne manque pas de lui offrir sa voiture pour le ramener au logis, de peur qu'un refroidissement ne compromette une voix si précieuse. Quelques hommes pratiques se font offrir un manteau ample et moelleux pour s'envelopper en sortant de la sacristie.

Que dire de ce prédicateur qui allait se

consoler d'un échec relatif auprès d'une jeune veuve, connue dans toute la contrée pour la facilité de ses réceptions ? La demi-mondaine racontait naïvement son embarras et la pitié que lui inspiraient les soupirs de ce pauvre fourvoyé.

On ne finirait jamais si l'on voulait énumérer les artifices auxquels la passion féminine a recours. Certains ont quelque chose d'ingénieux; la plupart sont dégoûtants ou comiques. Quiconque se laisse prendre à ces hameçons, en apparence inoffensifs, s'en repentira, souvent après de sérieux ennuis. Le ridicule n'est pas le pire. La femme qui se croit méprisée ou trahie n'hésite pas à se venger par les calomnies et les divulgations.

L'intimité des femmes a toujours des inconvénients ; dans la Compagnie elle a surtout des dangers pour les Pères qui atteignent la quarantaine. C'est l'âge critique. Les jeunes gens y sont incomparablement moins exposés que les Pères âgés, les hommes obscurs et les inférieurs que ceux qui ont des charges et de la notoriété.

Les questions indiscrètes et les détails trop minutieux sur les pratiques et les abus

du mariage dans lesquels se complaisent certains confesseurs affriolent beaucoup de femmes, très habiles à provoquer, à prolonger et à rendre cyniquement précises et complètes ces interrogations nauséabondes. Il faut être d'une extrême réserve sur ce point, et si l'on est entraîné par la nécessité sur ce terrain fangeux, le traverser en courant.

Le *Cahier de Laval* renferme tout ce que l'on peut souhaiter sur cette matière lubrique, en termes clairs et suivant les dernières données de la morale et de la médecine; c'est un précieux manuel pour nos confesseurs; mais qu'ils se gardent bien de laisser soupçonner qu'ils connaissent tout ce qui est là-dedans! Qu'ils s'inspirent des avis qui le terminent. Il vaut mieux que l'intégrité matérielle de la confession ait quelque chose à souffrir que d'apprendre à une pénitente des secrets qu'elle ignore peut-être, de la scandaliser et de la démoraliser en se montrant plus instruit qu'elle.

La vanité des femmes recherche les prédicateurs et les écrivains. Ceux des Nôtres, qui composent des livres, trouvent assez facilement des âmes simples, qui font les frais d'impression et de publicité; c'est ce qui

explique en partie cette éclosion de livres médiocres. Elles se croient ainsi associées à la procréation et diraient volontiers : « notre livre ! » ou même : « mon livre ! » comme les mères disent : « mon enfant ! » Il est rare que ces libéralités aient pour principe un sentiment tout à fait surnaturel ou même l'amour de la littérature et de la science.

Ce serait une erreur de croire qu'un Jésuite ne doit se prémunir que contre les femmes du monde que l'éducation, l'élégance, l'esprit, la beauté ou la jeunesse rendent séduisantes. Les vieilles dévotes, les femmes mariées plus ou moins abandonnées, les veuves florissantes de santé, les servantes qui n'ont pu trouver de mari et qui crèvent de désirs et de bonne nourriture, toutes sont à craindre. Tel maître des novices après avoir flirté avec des Réparatrices est allé jusqu'au bout avec une négresse !

Il n'est pas rare que certaines créatures disgraciées conçoivent pour un Père des passions féroces qui couvent longtemps, éclatent tout à coup et finissent, lorsqu'elles sont méprisées, par des haines de Cafres. Malheur à l'imprudent ! Toutes les résidences ont quelqu'une de ces histoires dans leurs annales.

Ce que la femme cherche, c'est l'homme. Il s'en trouve pourtant qui ont la passion du prêtre, du Jésuite, moins pour son sexe que pour son caractère sacré. Les médecins connaissent cette aberration. Il semble que les obstacles accumulés par le sacrement et par les vœux les attirent et les surexcitent. C'est un piment qui les brûle, un vertige qui les affole, comme l'abîme fascine les promeneurs qui se penchent au-dessus. Ces malheureuses combinent contre leurs victimes les machinations les plus perverses et les conduisent jusqu'à l'officialité diocésaine, quelquefois beaucoup plus loin.

La femme est le complément providentiel de l'homme, non seulement pour la génération charnelle, mais pour la plupart des actes de la vie. Il est mutilé tant qu'il n'a pas cette auxiliaire. Elle est pour lui un charme, une compagne, un appui, une source d'inspirations délicates et pratiques; elle est l'ordre, l'économie, la prévoyance ; elle tempère sa force, elle administre sa richesse, elle règle son activité.

Les saintes Femmes suivaient Notre-Seigneur Jésus-Christ, pourvoyaient à ses besoins et à ceux des apôtres ; Madeleine essuyait ses pieds avec ses cheveux et Marthe préparait ses repas. A côté des plus

vénérables personnages de l'Église on trouve des femmes associées à leur vie et à leurs œuvres, dont les noms sont inséparables des leurs. Saint Pierre a sainte Pétronille, saint Jérôme sainte Paule, saint Benoît sa sœur sainte Scolastique, saint Grégoire VII la grande comtesse Mathilde, saint François d'Assise sainte Claire, saint François de Sales sainte Chantal, saint Vincent de Paul Mlle Le Gras, M. Ollier la vénérable Mère Agnès, le P. Lacordaire Mme Swetchine, le P. de Ravignan Mme de la Ferronays et d'autres âmes dévouées qui n'hésitaient pas à offrir leur vie pour prolonger celle du prédicateur de Notre-Dame, le P. Olivaint Mlle Dumas.

Il serait aisé d'allonger indéfiniment cette liste. Qui ne connaît l'amitié de saint Pierre d'Alcantara et de sainte Thérèse, celle du P. Balthasar Alvarez et de Marine de Escobar, du P. Surin et de Marie des Anges ? Mais il est encore plus vrai de dire qu'on trouve la femme près de tous les hérésiarques, de tous les apostats, de tous ceux qui ont affligé l'Église par leur chute et scandalisé leurs frères par leurs égarements.

Il en est de même dans la Compagnie ; car c'est une illusion, à laquelle nous sommes exposés et contre laquelle on ne saurait trop

nous prémunir, de croire que nous sommes des hommes à part en dehors et au-dessus des conditions ordinaires de l'humanité, immunisés en quelque sorte par notre inscription au catalogue. Pour nous, comme pour tous les religieux, pour tous les prêtres, pour tous les hommes, la femme est un attrait mystérieux, une tentation vivante ; elle peut devenir une occasion de belles vertus et de grandes œuvres, ou de défaillances et de ruines.

Il est périlleux de la rencontrer sur son chemin, mais impossible de l'éviter. Parcourez les listes des comités organisés pour soutenir nos missions, nos collèges, nos Écoles Apostoliques, nos résidences, nos congrégations, nos œuvres de toutes sortes; demandez les noms de ceux qui embellissent nos chapelles et enrichissent nos sacristies, de ceux qui nous habillent, nous nourrissent, nous défendent devant l'opinion et les tribunaux : ce sont presque toujours des femmes et s'il se rencontre des hommes, c'est qu'une femme, à leur insu peut-être, les a recrutés.

Ce danger et cette nécessité doivent nous rendre très prudents. On reproche à un archevêque fameux, qui valait plus que la

réputation que nous avons contribué à lui faire, d'avoir résumé une instruction à ses prêtres, sur un sujet à peu près semblable à celui qui nous occupe, par ces deux adverbes : *si non caste, saltem caute!* Je crois qu'on a mal interprété sa formule. Ce qu'il y a de certain, c'est que les précautions engendrent la sécurité et que nous ne serons jamais chastes d'esprit, de cœur et même de corps, si nous ne sommes pas très vigilants.

L'ignorance, en pareille matière, n'est pas bonne pour nous ; il faut qu'un Jésuite soit bien averti de ce qui l'attend, afin qu'il soit sur ses gardes. *Esto cautus ut sis castus!* telle devrait être la devise de l'apôtre. La peur ne doit pas l'empêcher de vaquer à ses ministères, même parmi les femmes ; elle doit simplement stimuler sa prudence et entourer son zèle d'une austère gravité.

L'*Imitation de Jésus-Christ*, dont les *Exercices* ne sont que la mise en pratique systématique, a dit le dernier mot lorsqu'elle recommande de s'intéresser surnaturellement à toutes les femmes, en général, mais de ne s'attacher à aucune en particulier. En sommes-nous là ? Pour avoir le mot de notre vie, ne suffirait-il pas d'y chercher une femme ? Élevons plus haut nos cœurs ; que

le nom, la voix et le visage de Jésus et de Jésus crucifié puissent seuls les faire tressaillir.

LES AMUSEMENTS

On ne peut s'empêcher d'éprouver une religieuse terreur lorsqu'on lit attentivément le *Sommaire* de nos Constitutions, et en particulier ces règles 12e et 13e, où il est question d'un renoncement total, de mortification continuelle, de désirs efficaces pour les mépris, la pauvreté, l'abjection et les injures, en un mot de l'immolation entière de toutes nos puissances à la souveraine volonté de Dieu manifestée par l'Évangile, par l'Église, par les vœux, par les règles de la Compagnie, par les événements extérieurs et par les inspirations intérieures que le Saint-Esprit suggère à toutes les âmes qui veulent suivre sérieusement Jésus-Christ, ne rien perdre de la grâce que Dieu leur accorde et de la perfection à laquelle il les a prédestinées.

C'est à réaliser cet idéal que l'on vise au noviciat. Mais ces magnifiques ardeurs commencent à tomber presque aussitôt après

l'émission des premiers vœux, et elles ne prennent un renouveau éphémère que pendant la troisième année de probation. La vie du Jésuite, suivant la remarque d'un des plus avisés, n'est ainsi qu'une longue suite de déceptions. On rêve l'apostolat, on rêve la science, on rêve l'éloquence, on rêve la sainteté, on rêve la tranquillité; puis on se réveille, le cœur froid, l'esprit obscurci, les mains vides, et l'on s'aperçoit qu'on est vieux. Une mort banale après une existence vulgaire, voilà ce qui reste de tant de nobles projets.

Il y a un abîme entre l'idéal et la réalité. La vocation s'était montrée à nous comme une étoile scintillante au fond du ciel ; sa lumière radieuse dans l'azur avait séduit notre cœur ; nous nous étions mis en marche prêts à la suivre jusqu'aux extrémités du monde, les yeux fermés à tous les spectacles terrestres. Puis les pieds se sont lassés ; l'astre pur a été voilé par des nuages ; les regards distraits par mille spectacles ne se levaient plus en haut qu'à des intervalles de plus en plus longs. L'amour saintement enthousiaste de notre jeunesse s'est éteint dans notre cœur, comme une flamme que l'huile n'alimente plus, que les courants d'air font vaciller à droite et à gauche, et nous avons

commencé, timidement d'abord, avec acharnement ensuite, à nous dédommager par des plaisirs terrestres de cette fuite des joies célestes. L'étoile nous est devenue importune comme un remords.

Quelle est la préoccupation de la plupart des Jésuites, la nôtre probablement? N'est-ce pas de nous arranger une existence de plus en plus douce, une sorte de vie bourgeoise, où nous n'aurons pas grand'chose à endurer? Certes, nous ne voudrions pas causer de scandale et nous damner; aussi étudions-nous avec soin jusqu'où nous pouvons aller, sans faute grave; mais nous renonçons aux vertus héroïques. C'est un parti pris.

Les grandes actions de nos saints passent devant nos yeux, lorsque nous célébrons leur fête, lorsque nous entendons exalter leurs exploits apostoliques dans la lecture du ménologe; ce sont des récits lointains, des tableaux merveilleux qui ravissent notre admiration; mais la pensée que nous sommes de la même race et l'ambition de les suivre de près ne viennent plus à notre esprit. Ce que nous préférons dans ces solennités, c'est une table mieux servie et des distractions plus variées.

Malgré notre empressement à saisir les

occasions qui se présentent et à les faire naître, la vie d'un Jésuite ordinaire n'est pas très folichonne. Quelques privilégiés seulement, quelques habiles, peuvent se permettre des excursions d'artiste, des relations mondaines, une indépendance à peu près complète. Bon gré mal gré, la règle étreint presque tous nos mouvements et leur imprime sa monotonie ; mais cette contrainte relative est compensée par l'absence de tout souci matériel et par l'abondance assurée de tout ce qui est nécessaire à la vie.

Ceux pour qui cette austère uniformité serait intolérable trouvent d'ailleurs le moyen de la rompre par des sorties et des voyages. Sans compter les récréations de règle prises en communauté, il y a bien peu de Pères qui ne fassent pas une promenade quotidienne, après dîner ; ils rentrent vers les quatre heures, pour prendre des rafraîchissements. On profite de ces sorties pour visiter les pénitentes et les amis ; pour aller voir les musées, les expositions, les salons ; pour assister aux concerts, aux conférences et aux réunions publiques ; pour aller entendre les prédicateurs en renom, s'il n'y a rien de plus curieux.

Les Jésuites sont très larges sur ces points, et l'on est sûr d'en rencontrer quelques-uns

dans toutes les assemblées où la présence d'un prêtre n'est pas absolument scandaleuse. Je pourrais ici rappeler des libertés qui dépassent la vraisemblance. Des religieux, sous prétexte d'études morales à faire et en vertu de je ne sais quels privilèges qui les exemptent des censures infligées par les statuts diocésains, n'hésitaient pas à fréquenter des lieux où leur présence étonnait et détonait singulièrement. Avaient-ils l'autorisation du Supérieur ? Il faut le croire, puisqu'ils devaient sortir de la maison après huit heures du soir pour n'y rentrer que vers onze heures ou minuit. Et pourtant...

Un peintre fort connu auquel un Père avait demandé la permission de visiter son atelier disait à un ami :

— Je n'ai pas osé refuser, mais cela m'a coûté. Il y a là des études, des tableaux, des modèles vivants, au milieu desquels une soutane n'est pas à sa place. Nous n'y faisons pas attention, à cause de l'habitude ; mais les bons Pères ne sont pas dans les mêmes conditions. Je ne crois pas être plus bégueule qu'un autre ; cependant lorsque je vois un Jésuite ou une religieuse dans le musée de sculpture du Luxembourg, au Salon, et même dans le musée des antiques du Louvre ou au musée Grévin, je suis choqué. Ne peuvent-

ils prêcher et confesser sans cela? Je ne dis point qu'ils fassent mal, mais ils ne font pas bien, et je me demande à quoi ces visites peuvent leur être utiles? Les visions qu'on emporte de ces marbres et de ces toiles ne peuvent favoriser la méditation. Il n'y a pas longtemps j'ai rencontré un brave capucin au musée du Luxembourg; on le regardait avec ahurissement. Ces pieds nus, ces sandales claquant sur le parquet, cette tête rasée, cette ceinture de corde, cette bure grossière et tout cet extérieur de mortification faisaient un tel contraste avec les élégances et les nudités qui pullulent dans tout musée que les yeux en souffraient. Si ce pauvre homme de retour dans sa cellule a été harcelé par tous les diables de la tentation de saint Antoine, il ne l'a pas volé.

Voilà ce que dit le bon sens; la foi doit être encore plus sévère, surtout chez ceux qui font profession de suivre les conseils évangéliques.

Les anciens Jésuites, plus laborieux et plus à la tête du mouvement intellectuel que les Jésuites modernes, se vouaient, pour se distraire, à quelque branche accessoire de la science, à la numismatique, à la physique, au blason, aux inscriptions; ils cultivaient la

poésie latine où ils excellaient, sinon par l'originalité, du moins par l'ingéniosité et l'élégance dans l'imitation. Ces occupations un peu étrangères, en apparence, à l'apostolat les mettaient en relations avec les vrais savants et les vrais artistes et aussi avec les grands seigneurs et les grandes dames que ces bluettes amusaient. On les leur dédiait dans des préfaces ultra-élogieuses, et ils faisaient les frais de l'édition. Aujourd'hui on ne sait guère faire que de la photographie ou du jardinage.

Les amusements de nos maisons sont ternes ; on en cherche au dehors. Certains prédicateurs ne passent au milieu de nous que quelques jours de l'année ; le reste de leur vie s'écoule de ville en ville, de communauté en communauté, de presbytère en presbytère. Cette activité qui paraît accablante se réduit, en somme, à débiter çà et là un petit lot de sermons sus par cœur depuis longtemps ; une heure ou deux de travail par jour, en moyenne. C'est la rançon de la liberté ! Plus de supérieur, plus de ministre, plus de cloche et de règlement. Partout le Révérend Père est l'objet de petits soins et d'attentions fines, surtout s'il a l'art facile de gagner le cœur des gouvernantes, des cuisinières et des sœurs tourières.

Depuis une trentaine d'années l'usage s'est introduit dans plusieurs provinces d'aller faire une saison d'eau au bord de la mer ou une saison d'air sur les montagnes. Un Jésuite qui se respecte n'y manque pas.

— Où allez-vous, cette année ?

Cette question, que n'avait pas prévue saint Ignace, devient courante. On cite tel religieux qui n'a jamais laissé passer un été, depuis son noviciat, sans faire double villégiature, l'une pour ses yeux, l'autre pour ses nerfs. Le procureur paie les gros frais ; les dévotes fournissent les douceurs et l'argent de poche. S'il y a dans le voisinage quelque château ou quelque maison bourgeoise plantureuse, on y fait des excursions. Et la Providence veut qu'il y en ait presque toujours !

On est à l'affût de tous les amusements. Un congé par semaine à la campagne, les grandes et les petites vacances, les fêtes générales de l'Église et celles de nos saints, des séances dans les collèges et dans les couvents amis, quelques dîners en ville, la visite provinciale et celle de personnages considérables ; autant de distractions qui s'échelonnent à courtes distances et font de joyeuses brèches à l'austérité religieuse. Peu de prêtres séculiers, même dans les villes, se donnent autant de divertissements ; ils sont tenus par

deux chaînes qu'il n'est guère possible de briser, les exigences du ministère et la modicité des ressources.

La règle dit que le Jésuite doit chercher la mortification continuelle en toutes choses. De bonne foi et la main sur la conscience, n'est-ce pas le contraire que font bon nombre d'entre eux ? Tout leur souci ne semble-t-il pas être de s'épargner le plus de gêne possible et de se procurer tous les agréments qui ne sont pas violemment incompatibles avec leur état ?

Il n'y a peut-être pas beaucoup de mal dans de pareilles vies, quoique Dieu, qui voit le fond du cœur, ne se laisse point tromper par une correction extérieure ; mais était-ce bien la peine de quitter le monde et de se faire solennellement Jésuite pour vivre ainsi ? Une pareille vulgarité de préoccupations chez ceux-là qui, en face de la terre et du ciel, ont fait profession d'être des hommes morts aux vanités et n'ayant d'autre ambition que de ressembler à Jésus saturé d'opprobres, broyé de coups et mourant sur la croix, pour sauver le genre humain, n'est-ce pas une hypocrisie détestable ? Appelés à une vocation sublime, à un poste de confiance et de dévouement, après avoir tant de

fois juré de n'avoir qu'un désir, celui de nous distinguer à la suite de notre divin capitaine, n'est-ce pas une honte d'être moins généreux et moins utiles à nous-mêmes, à l'Église, aux âmes et à la gloire de Dieu, qu'une humble femme de la campagne, qui élève péniblement sa famille et qui offre chaque matin son travail et ses peines à son Créateur ?

Nous sommes fiers de notre titre de Jésuite jusqu'à mépriser le reste des hommes et à prendre partout la première place, sans nous étonner, comme si elle nous revenait de droit. Nous nous considérons instinctivement comme la fleur et l'élite de l'humanité ; réfléchissons sur nous-mêmes, et sans condamner personne en particulier, voyons ce qui se passe autour de nous. Nous comprendrons pourquoi l'on nous regarde comme des orgueilleux et nous serons plus humbles, non seulement pour nos personnes, mais pour le corps auquel nous appartenons. L'humilité nous conciliera l'estime des hommes et la miséricorde de Dieu ; elle nous fera aimer la pauvreté, le travail, le renoncement, la régularité, la solitude et la prière, toutes ces fortes vertus qui font du vrai Jésuite un homme mort à soi-même et au

monde pour ne vivre qu'en Dieu et pour Dieu.

Ne renversons pas les rôles ; indulgents pour nous-mêmes, ne soyons pas exigeants pour les autres. Ne nous croyons pas permis ce qui est interdit aux prêtres séculiers et n'agissons pas comme si notre titre de Jésuites nous rendait impeccables, comme si notre vœu d'obéissance et de pauvreté nous donnait le droit de vivre dans l'indépendance et le luxe. Nous ne pouvons tromper Dieu ; cessons de nous tromper nous-mêmes et d'essayer de tromper les autres. Retranchons de nos habitudes les amusements qui ne conviennent pas et prenons avec modération ceux que la nécessité et l'usage autorisent. *Non irridetur Dominus ;* ne l'oublions pas.

LE TRAVAIL

Pour nous, comme pour les autres fils d'Adam, le travail est un châtiment, devenu par la miséricordieuse sagesse du créateur une source de mérites surnaturels, une cause

de progrès et même un principe de joies supérieures.

Ne nous croyons pas exempts de la loi générale ; nous devons travailler pour acquérir la science nécessaire dans notre vocation, travailler pour corriger les défauts qui nous éloignent de Dieu, travailler pour nous perfectionner dans les vertus qui feront de nous des instruments de salut. Il n'y a pas d'apostolat sans fatigue, puisqu'il n'est pas autre chose que la poursuite aimante et obstinée des âmes. Le bon Pasteur va chercher les brebis perdues au milieu des ronces et il les rapporte au bercail sur ses épaules.

Le travail ordinaire, celui du laboureur qui jette le grain dans le sillon qu'il a ouvert, ou du mineur qui tire des entrailles de la terre la houille que les siècles y ont formée, le travail matériel des corps a déjà une grande dignité, puisque la créature devient par lui l'associée du Créateur dans ses œuvres les plus admirables. Le travail intellectuel est plus noble encore, puisqu'il contribue à la découverte et à la manifestation de la vérité, c'est-à-dire d'un rayon qui part de Dieu et ramène à Dieu, soleil éternel d'où jaillit toute clarté.

Mais qui pourra comprendre la beauté, la

fécondité du travail apostolique ? Ce n'est plus seulement du Créateur et de sa providence naturelle que nous sommes alors les coopérateurs ; c'est du Sauveur et du Rédempteur. C'est le sang du Calvaire que nous faisons fructifier dans les âmes pour l'éternité ; c'est Dieu même que nous semons et que nous faisons grandir dans les intelligences et dans les cœurs, en incorporant de nouveaux membres à Jésus-Christ.

Rien n'est comparable à l'honneur que Dieu fait à de misérables créatures en les choisissant pour coopérer au chef-d'œuvre de sa puissance, de sa miséricorde et de sa sagesse réunies. La sanctification d'une âme est supérieure à la formation de mille mondes; un acte d'amour surnaturel provoqué dans un cœur de vieille femme ou d'enfant glorifie plus Dieu que la découverte d'un continent ou d'un archipel d'étoiles.

Voilà des vérités élémentaires, sur lesquelles nous avons dû méditer souvent et que nous avons prêchées aux autres, quelquefois avec une éloquence persuasive. En avons-nous fait la règle pratique de notre vie quotidienne ? Sommes-nous des travailleurs, comme il convient à un homme, à un chrétien, à un prêtre, à un Jésuite ? Avons-nous fait fructifier la somme de richesse, de res-

sources, de santé, de savoir et de grâce que Dieu nous a confiée ? Des âmes peut-être nombreuses dans le présent et dans l'avenir attendaient leur salut et leur perfection de nos efforts ; n'ont-elles pas été frustrées et ne sont-elles pas restées, à cause de notre paresse, dans l'erreur, dans le vice, ou du moins dans la médiocrité ? Dieu nous avait placés sur des chandeliers dans son Église, pour éclairer en nous consumant ; n'avons-nous pas éteint cette flamme, sous prétexte de ménager notre vie ?

Dans ce monde moderne où règne partout une activité fébrile, où tous luttent avec acharnement pour vivre, pour avancer, pour briller, dans ce siècle de surmenage intellectuel et physique, ne sommes-nous pas des indolents et des fainéants ? Je le crains.

Je n'examine pas encore si notre travail a les qualités nécessaires pour être méritoire et fécond ; je me demande si ce travail existe. Et la réponse que je ne puis m'empêcher d'entendre, parce que j'ai vu les choses elles-mêmes et de près, est navrante.

Non, nous ne travaillons pas ; le travail intense, continu, utile, est une exception rare dans nos maisons. Au lieu d'être de plus en plus laborieux, à mesure que nous avançons

dans la vie religieuse, notre activité va diminuant, et nous perdons jusqu'au désir du progrès, jusqu'au regret du temps perdu.

Au sortir du noviciat, les juvénistes et les philosophes, dans le bouillonnement de la ferveur et de la jeunesse, se livrent avec entrain aux études; on leur dit même qu'il pourrait se rencontrer là un danger et que l'empressement à acquérir la science ne doit pas nuire à la santé et à la piété. Il y a des périls plus à craindre que cette généreuse intempérance.

Le collège arrête presque toujours cet élan. Mal dirigés, peu encouragés, accablés de besognes matérielles, les régents et les préfets abandonnent peu à peu tout travail qui n'est pas immédiatement nécessaire. Le sort de beaucoup de surveillants est alors vraiment déplorable. Quelques lectures fragmentées, sans plan et sans profondeur, à travers les littératures grecque, latine et française, pour y découvrir des sujets de devoirs, l'usage des manuels scolaires, l'explication mécanique des programmes, la correction des copies, voilà presque tout ce que font les plus laborieux professeurs.

« C'est beaucoup, » dira-t-on; c'est peut-être trop dans certains cas. Mais en tout cela qu'y a-t-il de réellement profitable au déve-

loppement personnel, à la formation sérieuse de l'esprit ? Faute de méthode et de savoir-faire, faute de forces et de temps, si l'on veut, le jeune scolastique n'a pas appris à penser, à observer, à écrire. A-t-il du moins pris goût aux choses de l'intelligence convenables à son état ? Non ; ce qui lui reste, c'est une grande lassitude avant l'âge, c'est le vide et l'impuissance. Le sens critique s'est peut-être aiguisé, les facultés créatrices se sont étiolées. Que ce soit la faute des supérieurs, qui imposent aux jeunes gens une tâche trop lourde, je ne veux pas l'approfondir ; je constate et je déplore le fait.

Vient enfin le théologat. Peut-on rêver quelque chose de plus passionnant que ces études, où reviennent sous leur forme la plus magnifique toutes les questions qui ont préoccupé les plus grands génies de l'humanité ? Avoir quatre ans devant soi pour se plonger dans la théologie, sous la conduite de professeurs expérimentés, à l'âge où l'intelligence a toute sa vigueur, dans un milieu où tout favorise l'essor de la pensée, pour y chercher la solution des problèmes les plus sublimes et en même temps les plus pratiques, quel rêve !

Le rêve est beau, en effet, et plus d'un l'a

fait tout éveillé. La réalité ne lui ressemble guère. Parmi ces étudiants en théologie, beaucoup sont déjà fourbus par la vie de collège et n'ont pas la santé nécessaire ; un plus grand nombre n'ont pas le goût des spéculations et ne désirent que vie active et apostolat immédiat ; quelques-uns manquent d'aptitude. Le temps est morcelé par le règlement, dévoré par un grand nombre de cours accessoires auxquels personne ne s'intéresse et que tous doivent subir. Que reste-t-il, par exemple, de tant de classes d'hébreu ? Pas un Jésuite sur vingt ne le sait lire au bout de trois ou quatre ans.

Les professeurs ne sont pas tous éminents par la science acquise ou par l'art de la communiquer. Les exercices de piété prennent le meilleur des journées et des forces. Des hommes très expérimentés accusent les méthodes ou du moins la manière surannée de s'en servir, l'abus des mots et des formules à travers lesquels bien peu aperçoivent le fond des choses, les cercles quotidiens où l'on piétine sur place pendant une heure, un ensemble enfin où manquent tout à la fois l'impulsion et l'initiative.

Les examens qui couronnent ces cours dépassent tout ce que l'on peut imaginer de partial, de routinier, de capricieux et d'inin-

telligent. Par comparaison, ceux du baccalauréat sont des chefs-d'œuvre de sagesse et de précision.

Il faut bien qu'il y ait un vice dans cette formation scolastique, puisqu'elle donne de si médiocres résultats. Après l'avoir suivie jusqu'au bout avec éclat, que de Jésuites seraient incapables de composer un sermon sans recourir à une foule de livres, sans piller la *Bibliothèque des Prédicateurs ?* En réalité, ils ont peu de connaissances positives dans la mémoire et ils n'ont pas appris à réfléchir, à creuser un sujet par eux-mêmes, à exposer d'une façon originale des idées personnelles. Ils ont besoin de trouver dans les livres ce qu'ils veulent dire. Ce défaut se remarque dans toutes les œuvres de la Compagnie, et une rhétorique plus ou moins élégante ne le rachète pas.

Les études finies, le troisième an terminé et les derniers vœux prononcés, tout travail intellectuel, du moins toute acquisition nouvelle et sérieuse cesse pour l'immense majorité. On vit tant bien que mal sur le fond qui s'est peu à peu formé. Les prédicateurs y superposent un certain nombre de sermons et d'instructions compilés dans divers recueils, où l'on sent bien rarement une obser-

vation directe de la nature et de l'âme, un accent intime et pénétrant. En général, c'est orthodoxe, raisonnable, correct, mais banal et terne ; rien n'y fait vibrer les cordes humaines, rien n'y fait gronder la passion, rien n'y réveille ces aspirations vers l'infini qui font la noblesse de l'âme immortelle. Ceux qui s'efforcent de rajeunir les sujets et la manière en y jetant la note moderne et les couleurs à la mode ne sont que de maladroits imitateurs.

Comment expliquer qu'après deux ans de noviciat, deux ans de juvénat, trois ans de philosophie, quatre ans de théologie, un an d'ascétisme pratique et théorique et deux ans de patrologie pour les plus intelligents, après deux retraites de trente jours, après tant de retraites annuelles, tant de triduums, tant de conférences et d'exhortations par les Pères les plus autorisés, après tant d'heures de méditation, de récollection, de lecture spirituelle et d'examen particulier; comment expliquer qu'après tant d'années d'enseignement donné ou reçu, la plupart des Jésuites soient si pauvres de fond et de forme, même dans les matières où ils devraient être à l'aise et parler avec l'abondance d'une âme qui déborde?

Il y a, sans doute, d'autres causes; mais l'une des plus claires et des plus universelles, c'est le manque de travail actif, d'assimilation personnelle et par suite de convictions profondes. C'est une lacune que rien ne peut combler.

La paresse, dit un proverbe, est la mère de tous les vices. Ils pullulent dans une vie oisive, comme les reptiles impurs au fond d'une eau croupissante. Tous les ordres religieux tombés en décadence et en dissolution ont commencé par là. C'est un fait dont témoigne l'histoire ecclésiastique. Pouvons-nous espérer de faire exception à cette loi générale ? Ce serait un miracle. Malgré notre présomption, oserions-nous bien nous flatter que Dieu le fera pour la Compagnie ?

LA DÉNONCIATION

Parmi les règles qui ont soulevé le plus d'objections et d'invectives contre Ignace de Loyola et contre son Institut, on peut mettre hardiment celle qui nous oblige à nous dé-

noncer les uns les autres, c'est-à-dire à signaler aux supérieurs les fautes commises par les membres de la Compagnie, les dangers auxquels ils sont exposés par leur imprudence ou par les circonstances, les projets qu'on leur suppose et qui pourraient avoir des inconvénients ou des conséquences importantes. Non seulement le Jésuite ne doit pas s'étonner et s'indigner de se voir ainsi découvert, mais il en doit être bien aise ; et ce qu'on fait pour lui, il doit être empressé à le faire pour les autres.

Cette règle est contraire aux instincts de la nature dans ce qu'elle a de plus chatouilleux, aux opinions du monde les plus arrêtées; pour peu qu'on la comprenne ou qu'on l'applique mal, elle blesse les droits les plus sacrés de l'honneur et de la justice.

C'est elle, pour une bonne part, qui a fait planer sur la Compagnie de Jésus cette réputation d'hypocrisie et de cafardise qui est inséparable du nom de jésuite dans nombre d'excellents esprits. La langue française garde mille traces indélébiles de ce préjugé.

Notre règle neuvième est pourtant irréprochable. Si l'on a pu dire, avec quelque apparence de vérité, qu'elle sent l'Espagne de Philippe II et de l'Inquisition et qu'elle

n'aurait jamais été formulée par un fondateur français ou anglais, on n'a pu réussir à prouver qu'elle contienne rien contre l'équité, le bon sens, la charité chrétienne et même la plus susceptible loyauté ; mais son observation est délicate.

Notons d'abord que ceux qui l'acceptent le font sciemment et librement. On les avertit dès qu'ils se présentent et cet avertissement est renouvelé plusieurs fois, de vive voix et par écrit, pendant les deux ans de noviciat. Le Père-Maître manquerait gravement à son devoir en dissimulant un point de l'Institut qui a une telle importance et qu'on a toujours regardé comme essentiel. Les vœux faits par quelqu'un qui l'ignorerait pourraient être regardés comme nuls, puisqu'il y aurait erreur substantielle et qu'on ne peut s'engager à l'inconnu ; mais c'est une hypothèse invraisemblable.

On pourrait donc répondre, si c'était nécessaire, que les candidats à la Compagnie ont volontairement cédé quelque chose de leurs droits naturels et légitimes et qu'ils sont par conséquent mal venus de se plaindre d'une loi sous laquelle ils ont sollicité la faveur de vivre. La Compagnie n'a pas été nous chercher ; nous sommes venus à elle.

Nous avons réfléchi, nous avons vu à l'œuvre et sans déguisement cette fameuse règle de la dénonciation énoncée en termes si formels et si universels; après tout cela, comment pourrions-nous prétexter d'avoir été surpris?

Qu'on ne dise pas que cette cession est immorale; que personne ne peut aliéner pour toujours le droit à sa réputation; que cette mainmise sur nous a été obtenue à un âge et dans des conditions où la liberté n'est pas complète, à la suite d'atténuations, d'explications et de promesses démenties quotidiennement par les faits.

Les novices, affirme-t-on, signent d'enthousiasme ce qu'on leur présente et ils repousseraient comme une tentation dangereuse tout ce qui ressemblerait à une défiance. Sur vingt, à peine s'en trouve-t-il un qui ait la maturité et l'expérience nécessaires pour calculer la portée pratique de ces formules latines, dont il comprend à peine le sens littéral. La première qualité de tout contrat fait donc essentiellement défaut ici, c'est-à-dire l'intelligence précise des charges que l'on accepte et des avantages qui en sont la compensation.

Ces objections spécieuses n'ont aucun fondement; sans quoi il faudrait accuser tant de générations de Jésuites qui les ont méprisées

et l'Église même, qui a plusieurs fois approuvé l'Institut et loué l'ensemble de ses usages. Si quelqu'un s'engage sans réflexion, c'est sa faute et il ne doit s'en prendre qu'à sa légèreté ; tout au plus serait-ce un malheur particulier.

La délation dans la Compagnie n'a pas pour fin unique le bien spirituel des individus ; mais encore le bon gouvernement de la communauté et le bon renom de l'Ordre. Elle se pratique plus ou moins dans toute société ; mais elle est indispensable chez nous, à cause de la multiplicité de nos ministères, de la liberté qu'ils exigent, des périls nombreux auxquels ils exposent, de la fréquentation de toutes sortes de personnes et des femmes du monde, en particulier, de l'absence d'habit qui nous signale à l'attention publique, de la facilité que nous avons à nous dissimuler dans nos voyages, de la malignité publique à laquelle nous vivons en butte et qui regarde le Jésuite comme un morceau de choix, enfin à cause de la nécessité où nous sommes, pour exercer fructueusement notre apostolat, d'être autant que possible à l'abri de toute tache et même de tout soupçon.

Nous sommes solidaires les uns des autres

et l'imprudence d'un seul peut compromettre les travaux de tous. Chacun profite largement du prestige de la Compagnie; il est juste que chacun lui sacrifie quelque chose de ses droits. Entre l'Ordre et ses membres il y a un contrat tacite, formé par la nature même des choses, lors même qu'il n'y aurait pas eu convention explicitement acceptée par la volonté des personnes.

Quelle est l'étendue de cette renonciation ? On peut dire qu'elle est théoriquement sans limites : *Contentus esse quisque debet, ut omnes errores et defectus ipsius, et res quæcumque, quæ notatæ in eo et observatæ fuerint, superioribus per quemvis manifestentur.* Rien n'est excepté, ni personne. Tous doivent être contents qu'on révèle aux supérieurs leurs défauts, leurs fautes, leurs tentations, leurs actes, leurs paroles, tout ce qu'on aura pu surprendre en eux et noter en les observant.

Suit-il de là qu'il est permis à tous de dénoncer indistinctement tout ce qu'ils voient et tout ce qu'ils jugent suspect, sans avoir mûrement réfléchi aux avantages probables de leur démarche et à ses inconvénients possibles ? Évidemment non.

La dénonciation a pour fin, au moins partielle, la correction et le progrès du religieux. Si le délateur peut raisonnablement craindre qu'elle sera nuisible, il doit généralement s'abstenir. De plus, ce n'est point au supérieur, considéré comme juge, que l'on s'adresse ; c'est à l'ami et au père. Ce point est caractéristique. Si, par défaut de caractère, par manque de prudence ou d'autre vertu, le supérieur ne gardait pas suffisamment le secret, s'il cessait réellement d'avoir, vis-à-vis de celui qu'on lui dénonce, l'estime, l'amour et le respect qu'il avait coutume de témoigner à son inférieur, on est dispensé de la dénonciation ; elle deviendrait un manquement à la charité.

A plus forte raison, toute délation est interdite à quiconque ne pourrait pas se rendre le témoignage qu'il a une intention droite, qu'il n'obéit à aucun ressentiment, à aucune jalousie, à aucun calcul, mais qu'il désire uniquement le bien surnaturel du frère qu'il signale à la prudence et à l'amour paternel du supérieur.

Il est clair encore que toute faute peu grave, accidentelle, sans conséquences préjudiciables au coupable ou au prochain, ne doit pas être dénoncée. C'est une démarche

odieuse, qui risque de jeter la défiance et la discorde dans une communauté ; il ne faut s'y résoudre qu'à la dernière extrémité. C'est un de ces remèdes qui risquent de faire plus de mal que de bien, s'ils sont administrés mal à propos, pour des maladies qui ne les comportent pas ou à des malades trop faibles pour en profiter.

Celui qui a été dénoncé connaîtra probablement son délateur et il lui sera bien difficile, pendant longtemps, de vivre cordialement avec lui. Encore un élément dont il faut tenir compte.

Pour que la dénonciation soit légitime, il faut que celui qui se résout à la faire mette en balance l'obligation, l'utilité, la faute, ses dispositions personnelles, les dispositions de celui qu'il va signaler à la vigilance du supérieur, enfin le caractère et les vertus de ce supérieur lui-même. Quoique la présomption de sagesse soit en faveur de ce dernier, il se rencontre pourtant beaucoup de cas où la notoriété publique lui est défavorable, au moins à certains points de vue, et cela suffit. Plusieurs traités ne tiennent pas assez compte de cette hypothèse et supposent toujours le supérieur impeccable par nature ou par miracle.

En réalité, c'est sur le supérieur que la lourdeur de la dénonciation retombe ; c'est lui qu'il faut ménager, car il lui sera difficile de ne pas commettre tôt ou tard quelque maladresse, de garder sa liberté d'esprit et d'allure, de ne laisser percer aucun soupçon, aucune aigreur. La vertu ordinaire ne suffit point à cela ; il y faut de rares qualités naturelles de tact, de magnanimité et de largeur d'esprit, choses qui manquent parfois aux saints.

Il faut surtout que le supérieur sache bien se prémunir contre un préjugé qui subsiste inconsciemment chez un grand nombre de membres de la Compagnie et qui peut seul expliquer beaucoup de décisions, beaucoup de manières d'agir qui stupéfient au premier abord ; c'est de croire que puisque les inférieurs ont renoncé par l'obéissance à la revendication de certains droits, en s'abandonnant à la direction de ceux qui tiennent pour eux la place de Dieu, ceux-ci sont, par le fait même, dispensés de toute justice et de tout égard envers leurs subordonnés.

Sauf impossibilité morale, on ne peut, sans blesser l'équité, refuser longtemps à un religieux la place et l'office que son âge, ses

talents et ses vertus lui assignent. A plus forte raison, lorsqu'il s'agit de jeunes gens, ne peut-on les priver arbitrairement des moyens de développer leurs aptitudes naturelles, au profit de sujets plus agréables, mais moins bien doués. Une pareille partialité, très commune cependant, n'est pas seulement un malheur pour l'ordre, elle est un déni de justice. Le supérieur n'est pas un propriétaire qui dispose de ses largesses comme il l'entend ; c'est un dispensateur qui doit les faire valoir pour le mieux.

La pratique de la dénonciation suppose un tel concours de circonstances et de vertus qu'elle devrait être très rare. Il n'en est pas malheureusement ainsi. Certains religieux, s'autorisant de la règle, ont toujours l'oreille ouverte, toujours les yeux aux aguets, et ils s'empressent de rapporter au supérieur ce qu'ils ont vu et entendu, l'aggravant et le dénaturant dans la plupart des cas. Les supérieurs locaux ne leur suffisent pas ; ils écrivent aux Provinciaux, aux Assistants, au Général, pour dénoncer les individus et les communautés et transformer en abus graves les faits les plus innocents. Tel Père, qui s'est fait remarquer par sa gloutonnerie dans un grand dîner, n'a rien de plus pressé au sortir de

table que de dénoncer à Rome une maison où l'on sert tant de viandes, tant de vins et tant de choses coûteuses, entre les huîtres et le champagne. Le lendemain il courra ailleurs, s'il le peut, renouveler ses exploits de goinfre et de délateur. Au bout de quelque temps on connaît cette détestable manie; mais elle a fait beaucoup de mal et elle continue à en faire. Même sur les plus fermes esprits une dénonciation laisse des impressions fâcheuses.

Quelques supérieurs, de leur côté, accueillent et encouragent trop facilement ces maniaques de la délation ou se laissent émouvoir plus que de raison par les rapports spontanés ou provoqués qu'on leur envoie. Ils quittent la longanimité et la tendresse du père pour prendre la sévérité du juge et les procédés de l'inquisiteur. Ils oublient qu'un supérieur doit savoir non seulement pardonner, mais ignorer beaucoup de choses ; ils permettent de deviner par leur embarras et par un changement subit ce qu'ils devraient ensevelir au plus profond de leur âme.

D'autres, se croyant obligés de tout connaître pour tout réformer, organisent officiellement la délation en nommant ce que l'Institut appelle des *Syndics ;* c'est un vrai service d'espionnage et de police secrète. Suivant

les meilleurs interprètes, un pareil mode de surveillance et d'information occulte ne peut être toléré que pour les élèves étrangers qui fréquentent les collèges de la Compagnie et dans des circonstances exceptionnelles. Il est indigne de religieux. Cet usage est d'autant plus dangereux que ceux auxquels on s'adresse pour de pareils rôles sont d'ordinaire des âmes basses et serviles.

C'est ainsi qu'une règle sage dans son principe, mais délicate dans son application, donne lieu à de graves inconvénients. A cause d'elle, si les supérieurs n'y prennent garde, la défiance, la gêne, le soupçon, et par suite les discordes, les rancunes, les haines, ces haines silencieuses et implacables du monde religieux, s'introduisent chez nous. La nécessité de se cacher, de se protéger, crée les allures louches ; la peur d'être compromis ou de trahir des secrets amène les réticences, les équivoques, les restrictions mentales et toutes ces ruses, tous ces subterfuges de langage ou d'intention, que nos ennemis ont tant reprochés à la Compagnie et dont l'ensemble constitue le jésuitisme, l'escobarderie, l'esprit de Loyola. Avouons que le public qui ne voit que les apparences n'a pas absolument tort.

A force de franchise et de loyauté, dissipons ces préjugés qui flottent comme un nuage sur nos Constitutions et sur notre histoire. Tenons compte des susceptibilités modernes ; elles ont quelque chose de légitime. Ce qui paraissait louable n'est même pas toléré.

La tâche n'est pas facile ; rien n'est plus tenace que la calomnie et celle contre laquelle nous devons réagir date de trois siècles ; elle est incarnée dans les plus admirables chefs-d'œuvre. Mais il n'y a jamais prescription contre l'honneur et la vérité, et il n'est jamais trop tard pour protester contre le mal en faisant de son mieux.

LES COUVENTS

En lisant les commentaires de l'Institut, les Vies des grands hommes et des saints de la Compagnie et les lettres de nos Pères Généraux ; en écoutant les explications qui sont données par les Pères-Maîtres des noviciats, par les Instructeurs du troisième an et par les Pères spirituels des diverses maisons ; en compulsant les catalogues, les diaires, les

Lettres annuelles, les Lettres des scolasticats ou des missions en France et à l'étranger, on pourrait croire que les Jésuites, tout entiers à l'évangélisation des foules et particulièrement des hommes, ne se prêtent qu'en passant et à regret à la direction des femmes et surtout des religieuses dans les couvents. Ce serait une erreur.

Sur ce point encore la pratique contemporaine est tout à fait contraire à la théorie et à la lettre. Le rêve de tout Père, son bâton de maréchal, c'est de diriger d'abord quelque couvent aristocratique et de fonder ensuite une petite congrégation. Nous avons été, en ce genre, très prolifiques.

La plupart des congrégations modernes de femmes, surtout des congrégations distinguées, ont été fondées ou réformées avec le concours d'un Jésuite, et elles ont reçu à peu près entièrement nos Règles. Telle d'entre elles a même eu la superstition de conserver des textes assez peu utiles, comme par exemple la défense de « coucher les fenêtres ouvertes et sans chemise ». Dans nos climats et avec nos mœurs, on ne suppose pas que des religieuses aient jamais la tentation de dormir sous les yeux de leurs voisins dans ce simple appareil.

Parmi les principales de ces congrégations qui relèvent de saint Ignace, citons les Dames du Sacré-Cœur, les religieuses Réparatrices, les Dames du Cénacle, les Filles de Marie du Père de Clorivière, les Sœurs auxiliatrices du Purgatoire, la Congrégation de Notre-Dame, les Dames des Oiseaux et de l'Abbaye-au-Bois, etc. On se perd dans cette énumération. Toutes nous singent de leur mieux, toutes dédaigneraient la direction des prêtres séculiers, pour lesquels elles professent un souverain mépris, ou même des religieux d'un autre ordre.

Sous des noms divers, c'est un tiers-ordre que nous nous sommes attaché, contrairement à nos Constitutions ; le meilleur temps de nos Pères les plus en vue est consacré à ce ministère. Les distinctions subtiles et les échappatoires canoniques auxquelles on a recours pour sauver la lettre et les apparences ne changent rien au fond des choses. Il ne manque guère que des titres officiels et la franchise.

Ces nouvelles congrégations de femmes ont un caractère particulier qui les distingue profondément des anciennes : elles affectent une spiritualité transcendante, ne s'occupent, comme nous, que des classes riches et se

croient appelées à l'apostolat actif et à la direction des femmes du monde.

Il n'y a guère, ce semble, pour les femmes, que trois sortes de vie religieuse : la contemplation, l'enseignement et la charité. Prier et se mortifier comme les Carmélites ou les Clarisses, faire la classe et enseigner le catéchisme comme les Ursulines et une foule de congrégations locales très humbles et très méritantes ; enfin panser les blessures, les plaies et les misères physiques des malheureux et des abandonnés, comme les Sœurs de saint Vincent-de-Paul, ou soigner les vieillards comme les Petites Sœurs des Pauvres ; voilà des œuvres essentiellement féminines.

Les congrégations modernes auxquelles je fais allusion dédaignent ces vieux errements ; elles veulent faire mieux : être des Jésuites en jupons. Ne pouvant en porter le nom, malgré force tentatives, elles en prennent d'abord les défauts, qu'elles exagèrent encore avec la double incontinence de l'imitateur et de la femme.

Un de leurs travers est la fureur de la noblesse et des titres. C'est presque toujours la Mère de Saint-Quelque-Chose qui se présente. Elles affublent de la particule celles-là mêmes qui n'y ont aucun droit et qui jusqu'au

couvent ne s'y étaient senti aucune prétention. Pour être bien reçu chez elles, pour leur donner la retraite, il faut être supérieur ou noble.

Qu'on leur envoie quelque Père blasonné, dont le nom ait une consonnance historique, serait-il d'une nullité plus authentique encore que son blason, nos bonnes Mères sont contentes; la supérieure vient à la salle à manger s'assurer que tout est bien, et les étiquettes portant le nom fulgurant traîneront des mois entiers dans les parloirs et les sacristies. Ainsi nos humbles religieuses anoblissent tout : novices, professes, visiteurs, prédicateurs, hôtes et élèves.

A des figures héraldiques il faut un cadre proportionné. Ces congrégations sont magnifiquement logées. Elles nous ont pris le goût des bâtiments grandioses. Elles occupent de vastes hôtels entourés de jardins, si elles se trouvent au centre des villes ; elles ont de confortables palais situés au milieu de superbes parcs, si elles sont établies à la campagne ou dans les banlieues. On en cite dont la maison mère, avec ses dépendances, n'est pas estimée à moins de vingt millions ; c'est un des plus beaux immeubles de la capitale, le plus beau peut-être et le mieux placé. D'autres couvents, sans atteindre cette

magnificence seigneuriale et cet aspect grandiose, feraient honneur à une famille princière où à d'opulents financiers. Il en est de même dans les principales villes de France. Très peu de pauvres, à coup sûr, sont logés ainsi.

Pour se procurer ces luxueuses résidences et pour les entretenir, il faut beaucoup d'argent. Il vient par deux sources parallèles.

Ce sont d'abord les dots des postulantes, dont quelques-unes, faute d'écussons, apportent beaucoup d'écus. Il n'est pas donné à toute honnête fille, on le comprend, de faire vœu de pauvreté et de servir Dieu dans ces riches demeures et en compagnie si choisie.

Ce sont ensuite les pensions des élèves. Il y a double avantage à faire payer très cher: on fait des recettes plus considérables et l'on écarte les rejetons des simples bourgeois. Pour les familles dont les titres de rente ne seraient pas aussi sonnants que les titres de noblesse, il y a des accommodements. Ces noms figurent bien et fascinent les roturiers millionnaires, les Américains du Nord et du Sud, tout ce monde cosmopolite qui vient dépenser à Paris des revenus dont il est prudent de ne pas trop scruter les origines.

M. Graindorge enrichi dans le commerce du porc salé ou des pétroles paiera tout ce que l'on voudra l'honneur de faire élever sa nièce, « mademoiselle d'Urand », à côté d'une descendante des croisés de Saint-Louis ou des compagnons du Cid Campeador, car la patrie et même la religion importent peu à nos opulentes institutrices.

Il arrive parfois que de riches familles s'éteignent tout à coup, sans proche parenté ; quelques représentantes de ces races, condamnées à disparaître, se souviennent des maisons où elles ont été élevées ; des relations nouvelles se forment où la diplomatie religieuse fait des merveilles. C'est alors pour tout l'ordre une pluie d'or. Le confesseur est très utile dans ces occasions pour porter le dernier coup et provoquer les décisions positives et irrévocables. Telle duchesse espagnole, tel comte romain enrichi dans le commerce des fers et par d'heureuses spéculations sur les terrains de Paris, semaient des couvents sur leur chemin, comme le petit Poucet semait des cailloux.

Pour les ordres religieux la difficulté d'argent est toujours accessoire; il s'en trouve plus qu'il n'en faut. C'est la boule de neige sur la montagne, qui grossit en roulant et par son poids. On ne cite pas un seul cou-

vent qui ait été détruit par l'indigence ; l'histoire de l'Église raconte comment beaucoup ont péri de pléthore. La Compagnie peut se rendre le témoignage de donner sur ce point de grands exemples.

L'amour des titres nobiliaires, des belles maisons, des vastes jardins, des costumes éclatants, des parloirs à grand air, des élèves riches, des prédicateurs célèbres, de ce qui sonne et de ce qui brille, tout cela se comprend et se pardonne jusqu'à un certain point. Une religieuse garde son cerveau et son sexe de femme. Ce qui est odieux et intolérable, c'est le rôle que ces congrégations tendent à se donner dans l'Église et la chrétienté, c'est l'outrecuidance qui les pousse à se substituer au prêtre dans la direction des âmes. Aux yeux de ces filles, les aumôniers, les Jésuites eux-mêmes, ne sont que des donneurs d'absolution ; à part ce petit détail, elles sont bien convaincues qu'elles peuvent remplacer avantageusement le prêtre. Plusieurs des Nôtres ont contribué beaucoup à faire éclore ces idées saugrenues dans ces têtes de matriarches.

Sainte Thérèse fit de grandes difficultés pour consentir à être non pas le directeur, mais le confident et le conseiller spirituel de

son frère. Ce n'est pas son temps qu'elle plaignait, ou sa peine ; elle se croyait incapable de conduire cette âme et de diriger son vol vers Dieu.

Il lui semblait inconvenant d'empiéter sur la mission des prêtres et de renverser les rôles. Aussi quelle humilité dans ses formules et comme elle soumettait par avance et pleinement à leur contrôle ses décisions où s'unissent pourtant avec un merveilleux éclat le génie et la sainteté !

Nos religieuses modernes du Sacré-Cœur, du Cénacle ou de la Réparation, doivent regarder avec pitié la réformatrice du Carmel, elles qui n'hésitent pas à entreprendre ce qu'il y a de plus difficile, c'est-à-dire à donner des retraites aux femmes du monde, à leur faire suivre, elles s'en flattent, du moins, ces fameux *Exercices spirituels* de saint Ignace, que si peu de Jésuites savent manier, à les conduire, par conséquent, de l'état de péché, où ces âmes vivaient peut-être, à l'état de perfection où elles peuvent être appelées par la grâce. A leur jugement, il suffit que le Père fasse une apparition vers la fin, pour absoudre ; elles se chargent de ce qui précède et de ce qui suit, d'éclairer les doutes, de lever les difficultés, de trancher les questions délicates et compliquées qui peuvent surgir,

de consoler, d'encourager, de retenir, en un mot, de faire face à toutes les péripéties qui accompagnent une conversion, de conduire à bonne fin cette crise morale d'où sortira un être renouvelé.

Si un prêtre séculier, même vieilli dans le ministère, s'avisait de quelque chose de pareil, elles ne manqueraient pas de dire tout bas et même tout haut qu'il se mêle d'une chose au-dessus de son savoir-faire spirituel et qu'il faut d'autres lumières que les siennes et une autre expérience pour mener à bien pareille œuvre ; qu'en somme, il ferait mieux de continuer à s'occuper des pauvres, des mères de famille et des paroissiens à gros grain. A chacun son rôle! elles croient naïvement être dans le leur.

Qui donc a mis de pareilles idées dans la tête de ces pauvres femmes, car dans le nombre beaucoup ne sont point sottes et veulent sincèrement servir Dieu ? Qui donc a mis dans leur imagination de pareilles fantaisies et un tel orgueil ? Nous autres, Jésuites. Leur mépris théorique et pratique pour le clergé séculier et pour les autres religieux vient de nous. De nous, cette suffisance qui est presque le seul fruit des nombreuses retraites qu'elles ont faites sous

notre conduite et de l'étude spéciale des *Exercices* dont elles ont l'illusion.

Les *Exercices* ou, pour parler plus justement, la science ascétique et mystique, ne se communiquent pas ainsi en quelques leçons, avec quelques notes imprimées ou manuscrites. Telle révérende Mère se croit très forte, parce qu'elle a transcrit les papiers du R. P. de Ponlevoy, dont elle débite ensuite les pages à tort et à travers ; ce n'est pas cela. Il faut, à la base, de solides études théologiques, le bon sens qui pèse le pour et le contre, l'esprit d'observation intérieure et l'expérience, qui en est le fruit ; il y faut enfin et par-dessus tout la grâce de Dieu, qui est ici la grâce du sacerdoce.

Il ne suffit pas d'avoir compris jusqu'à un certain point la lettre et l'économie générale des *Exercices*, ce qui est relativement facile ; il faut savoir les appliquer à chaque âme, les ajuster à sa taille, à son tempérament, à ses dispositions actuelles, aux mouvements changeants de la nature et de la grâce, dans cette fermentation intime plus ou moins violente, mais toujours profonde, qui constitue une retraite. Tout cela demande une pénétration, une discrétion et un sang-froid dont peu de femmes sont capables.

Les personnes, auxquelles les religieuses en question donnent plus volontiers des retraites, ajoutent encore aux difficultés par la complication habituelle de leur vie et de leur conscience. Riches, mondaines, plus ou moins névrosées, plus ou moins malheureuses en ménage, ayant beaucoup de loisirs, arrivées à cet âge où les crises physiques amènent les crises morales, préoccupées de concilier la satisfaction de leurs caprices et les apparences de la dévotion, ayant quelquefois un arriéré très embrouillé, ces retraitantes auraient besoin d'une direction à la fois très ferme et très avisée, pour tirer quelque parti de leur état et pour ne pas s'égarer sur de faux sentiers. Quel profit retireront-elles de ces parlottes où font chorus les vices du monde et du couvent?

On a parlé beaucoup de certaines abbayes de l'ancien régime dont les religieuses, recrutées parmi les cadettes de grande famille, n'avaient guère d'autre marque de vocation que la difficulté de se marier convenablement. Elles conservaient, derrière les grilles, l'amour et les goûts du monde, et ne pouvant aller le chercher, elles l'invitaient à venir chez elles, sous des formes variées. N'est-ce pas ce qui se passe? Sous prétexte d'écouter les retraitantes et de bien les con-

naître, afin de bien les conseiller, n'est-on pas ravie d'avoir au moins un écho de ce que l'on a quitté ! Les femmes qui viennent passer une huitaine dans ces couvents de directrices et de casuistes en guimpe et en jupon y gagnent quelque chose, ne serait-ce qu'un peu de repos et de changement ; les religieuses qui les y reçoivent y perdent probablement davantage. Le contraire serait le renversement de toutes les lois psychologiques et morales.

Faut-il donc condamner absolument ce genre de vie ? Non, puisque Rome l'approuve et puisqu'il peut en résulter quelque bien. Les filles qui le choisissent ont, au début, d'excellentes intentions. Si leurs désirs ne sont pas comblés, si elles éprouvent quelques déboires d'une amertume spéciale dans un genre de vie qui est non seulement au-dessus, mais contre leur nature féminine, elles se trouvent néanmoins à l'abri de beaucoup de périls ; la déception même les jette plus d'une fois dans la prière et l'abandon à la Providence. C'est donc un bien relatif, qu'il ne faut pas exagérer, comme font certains enthousiastes qui s'imaginent qu'il n'y avait pas de femmes solidement chrétiennes avant le P. Varin et Mme Barat, mais qu'il ne faut pas déprimer non plus. Avec l'âge et la

souffrance, l'humilité viendra peut-être, et si l'un n'espère plus réformer de monde, on songera sérieusement à se perfectionner soi-même.

Du jour où ces religieuses se mettront aux dernières places dans leur estime et s'avoueront sincèrement des servantes inutiles, plus faites pour écouter que pour parler, pour suivre que pour guider, pour obéir qúe pour commander, elles pourront avancer à grands pas vers Dieu.

C'est en leur prêchant la vérité, non pas en flattant leur vanité, qu'on peut et qu'on doit les y aider. Continuons à leur montrer un dévouement surnaturel ; mais retranchons impitoyablement ce qui vient de la paresse, de l'amour-propre, de l'orgueil et de l'attrait sexuel. Les neuf dixièmes de nos visites seront supprimées et nous aurons du temps pour l'étude sérieuse, pour le soin des pauvres et pour l'évangélisation des hommes.

Saint Ignace, s'il revenait parmi nous, interdirait probablement tous ces ministères trop fréquents auprès de religieuses qui n'en ont aucun besoin ; il débarrasserait ainsi la Compagnie d'un abus qui ruine en elle l'esprit apostolique, le goût du travail sérieux, l'esprit de mortification et la délicatesse de la chas-

teté ; car notre sève spirituelle s'écoule par ces commerces où la chair et le sang finissent par se mêler et dominer. Nos Généraux ont essayé cette réforme urgente ; mais ils se sont heurtés à d'insurmontables difficultés. Aidons-les de notre bon vouloir et Dieu nous récompensera de ce sacrifice en nous rendant la fécondité.

LES ŒUVRES D'HOMMES

Je ne prétends pas condamner et proscrire les œuvres de femmes, qu'il s'agisse de religieuses ou de mondaines, de Mères chrétiennes ou d'Enfants de Marie, de retraites données à de petits groupes choisis ou de missions prêchées à la foule. L'apostolat auprès des femmes est nécessaire pour conserver et raviver l'esprit chrétien ; c'est par le moyen de la femme qu'on a prise sur l'enfant et même sur le mari, c'est-à-dire sur la famille présente et sur la famille future. Faut-il ajouter que dans un grand nombre de nos paroisses de France les œuvres de femmes sont les seules possibles, et que vouloir les exclure serait se condamner à prêcher dans

le désert? Ce sont là vérités d'expérience et de bon sens que personne ne songe à contester.

Ne devons-nous pas avouer cependant que les ouvriers de la Compagnie s'adonnent trop complaisamment et trop exclusivement à ces ministères auprès des femmes et surtout des femmes riches ? Serait-ce à cause des facilités et des jouissances qu'on y trouve? Je ne puis me résoudre à le croire ; un tel calcul serait trop indigne d'un Jésuite.

On nous en accuse cependant et les apparences sont contre nous. C'est même là une des choses qui ont le plus contribué à déprécier la Compagnie, à remplir les cœurs de jalousie et de colère contre nous. Pour beaucoup d'ecclésiastiques, et parmi eux il y a de vénérables et excellents prêtres, le Jésuite est un être rusé qui vise principalement à capter les bonnes grâces et par suite les largesses des douairières opulentes, qui se glisse dans les familles pour exploiter la faiblesse des mères et des filles. Nous en tirons, paraît-il, des sommes énormes et par là même nous affamons les paroisses et le clergé paroissial, sur lesquels une partie de cette manne serait tombée, si nous n'avions eu l'art de tout accaparer, souvent par des procédés peu avouables.

C'est faux. Au moins dans de telles proportions ; mais comment ne pas avoir de pareils soupçons, lorsqu'on nous voit rôder sans cesse autour des couvents et des hôtels aristocratiques, organiser nos saluts, nos congrégations, nos prédications, en vue d'attirer principalement sinon exclusivement les femmes du monde? Aux jours de fête, ce sont leurs voitures armoriées qui stationnent à la porte de nos résidences et de nos chapelles, ce sont leurs personnes qui entourent le confessionnal des Pères en vogue, ce sont elles qui encombrent nos parloirs. Traitant de haut le clergé séculier, elles affectent de regarder les Jésuites comme des gens de leur monde, des prêtres de leur caste, créés tout exprès pour s'occuper de leurs âmes et accommoder l'Évangile à leur vie.

Il est injuste de nous rendre responsables de ces idées saugrenues. N'avons-nous pas pourtant, sans le vouloir, contribué à les faire germer, comme des plantes folles, dans ces têtes vaniteuses, par un empressement déplacé à contenter leurs caprices? Mille manières de faire et de dire, nos allusions continuelles à la vie élégante et luxueuse, aux vices coûteux, nos compliments et nos blâmes, notre ton habituel, ne supposent-ils pas que nous avons devant nous une élite

séparée du vulgaire par la richesse, par la naissance et par les habitudes?

Nous distribuons la sainte communion en dehors de la sainte messe, c'est bien; mais pour la petite ouvrière en bonnet blanc, pour la campagnarde en coiffe, si elles s'avisaient de nous demander ce service, aurions-nous le même empressement, la même bonne grâce que pour la comtesse ou la baronne dont le coupé stationne à la porte ? Je cite ce détail comme exemple, parce qu'il m'a frappé; mais on en trouverait cent autres.

C'est l'avantage des corps religieux de durer toujours, d'avoir des traditions et de poursuivre un but jusqu'à ce qu'il ait été atteint. Pour le clergé séculier, au contraire, tout est individuel, viager, essentiellement précaire ; tout est sans cesse à recommencer. Grâce à cette persévérance dans l'effort et à cette continuité dans la direction, nous avons réussi presque partout à accaparer les œuvres de femmes parfois jusqu'à l'absurde. Il existe telle ville où les Jésuites s'étaient arrogé le droit exclusif d'avoir des congrégations; lorsque les curés ont voulu en ériger dans leurs paroisses, afin de relever un peu le culte public, les bons Pères ont crié à l'usurpation. Dans d'autres villes, à Paris par

exemple, les Pères ont pris pour eux presque toutes les chapellenies bien rétribuées ; on les voit sortir, chaque matin, de leurs résidences et aller dire la messe aux communautés qui ont la réputation d'être bien rentées, au Sacré-Cœur, aux Oiseaux, à l'Abbaye-au-Bois, chez les Réparatrices, chez les Augustines de la rue Oudinot, chez les Filles de Marie du P. de Clorivière, chez les Dames du Cénacle, etc. Les vendredis et les jours de fête, ils y vont donner le salut. Le temps et la bonne volonté ne manquent jamais pour ces ministères. Les prêtres séculiers s'arrangent comme ils peuvent et vivent des miettes.

Je ne dis pas que cette mainmise sur tout ce qui a de l'éclat, sur tout ce qui est attrayant, sur tout ce qui procure honneur et profit, soit un crime ; je pense que c'est un excès et une maladresse. Cela nous fait vivre hors de nos cellules, nous dissipe, entraîne des pertes de temps considérables, nous diminue en nous prodiguant et donne une apparence de justice aux animosités qui s'amassent dans les âmes contre nous.

Je me souviendrai longtemps d'une réponse faite par un vieux Père à un jeune prédicateur qui se plaignait de ne pas rencontrer la sympathie qu'il attendait :

— Comment pourrait-il en être autrement ?

Nous n'avons rendu service et fait du bien à personne, nous avons nui en quelque chose, volontairement ou non, à tout le monde.

Rien n'est plus vrai. Nous ne sommes pas charitables. Retranchés dans notre supériorité, nous n'accueillons que ceux qui nous apportent des tributs ou des hommages. Qu'un prêtre étranger vienne demander la permission de dire la messe dans notre chapelle, qu'une paroisse ou une communauté en détresse nous prient de dire une messe un peu tard ; nous accorderons peut-être une première fois, mais de mauvaise grâce, en faisant bien comprendre qu'on ne doit pas revenir. Nous sommes toujours bien disposés, au contraire, lorsqu'il s'agit d'un mariage à sensation, annoncé dans le *Gaulois* ou le *Figaro;* serait-il célébré à midi, l'estomac complaisant ne se plaindra pas.

Dévorés par ces ministères inutiles auprès des femmes, nous n'avons plus de temps, de goût, de forces et d'aptitudes pour les vrais ministères d'hommes. Je n'appelle point ainsi, en effet, quelques allocutions à des cercles catholiques, à des conférences d'anciens élèves, à quelques retraites données à des pseudo-ouvriers, à des patronages qui semblent faits exprès pour achever de disloquer la famille en séparant les enfants des parents,

à toutes ces sociétés d'admiration mutuelle inventées pour faire vivre quelques parasites et reluire quelques vaniteux. Mais que d'œuvres vraiment populaires à organiser ou à soutenir, qui ne naissent pas ou qui végètent, faute d'apôtres intelligents et dévoués !

Dans une grande ville du Midi, où il y a une centaine de Jésuites, les femmes de l'aristocratie appartiennent presque toutes à trois ou quatre œuvres différentes et passent une partie de l'année à suivre des retraites et des triduums, à écouter des instructions ou des sermons dans de petites chapelles, ce qui n'empêche nullement la calomnie et l'adultère de fleurir dans ce milieu ; pendant ce temps-là vingt mille enfants d'ouvriers grandissent sans instruction religieuse, parce que personne ne veut s'occuper de ces déguenillés. Et c'est presque partout ainsi. Il ne serait pas impossible de les réunir et de leur faire du bien ; des prêtres qui ont essayé ont été stupéfaits des résultats obtenus avec des ressources minimes ; des religieux zélés arriveraient à des résultats plus consolants encore et plus durables.

Le peuple de France ne connaît pas le prêtre ; en le voyant de près et à l'œuvre, il cesserait de le détester. Pourquoi ne consa-

crerions-nous pas aux misérables, pour leur procurer les moyens indispensables au salut éternel, le dixième des efforts prodigués aux riches et aux heureux, pour faire de leurs fils des jouisseurs et de leurs filles des poupées ou pis encore ?

Les prisons militaires et les hôpitaux fourniraient un vaste champ au zèle humble et discret. Les aumôniers ne peuvent suffire à la besogne et prendraient volontiers des auxiliaires qui se contenteraient de faire silencieusement beaucoup de bien, sans indisposer l'administration par des critiques et des plaintes, sans appeler l'attention par des vantardises et des statistiques bruyantes, où les moindres gestes prennent des proportions héroïques.

Malheureusement nous voulons dominer partout où nous sommes, et nous ne pouvons rien faire qui nous semble louable sans le crier à son de trompette pour le public et sans le faire imprimer pour la postérité. Des hommes de Dieu qui chercheraient avant tout les âmes, des apôtres humbles et mortifiés n'organiseraient pas ces tapageuses et menteuses réclames autour de leurs moindres œuvres.

L'évangélisation des hommes serait possible sur une vaste échelle et sous bien des formes, si nous l'avions à cœur ; j'ajoute qu'elle serait très fructueuse. Tous les prêtres séculiers, et il y en a heureusement beaucoup plus que nous ne l'imaginons, tous les religieux qui exercent leur ministère dans les faubourgs, dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les centres populaires, sont étonnés de la rapidité avec laquelle des malheureux qui paraissaient intraitables se laissent gagner le cœur, se résignent aux sacrifices nécessaires, changent de vie, ou du moins font des morts consolantes, munis de tous les sacrements de l'Église. Dans ces milieux le fond vaut plus que la forme et sous des dehors rugueux se cachent des cœurs droits et même tendres. Le vice même a souvent usé les corps plus que les âmes, dans lesquelles Dieu s'est réservé quelque recoin pour y faire sa rentrée.

D'ailleurs, ces pauvres gens ne tiennent guère à cette vie qui ne leur a procuré que des souffrances, et ils ne sont pas orgueilleux. Ce sont d'excellentes dispositions pour entendre parler d'un Dieu qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous et d'une vie meilleure où tous ceux qui le veulent pourront être heureux. Pour un bon nombre, ce sont

là des vérités neuves. Il faut les proposer d'une certaine façon, mais elle se devine et s'acquiert vite lorsqu'on a un peu de savoir-faire et beaucoup de cœur.

Nous autres Jésuites, habitués pour la plupart à des milieux où l'on abuse de tout, de la richesse, de l'éducation, de la famille, de la santé, de la beauté, de ce qu'il y a de plus respectable et de plus touchant dans le catholicisme et dans la conscience humaine, à des milieux où les cœurs sont blasés et les corps amollis, où la mode et la vanité règnent en souveraines, où la jouissance raffinée, effrénée, a tari toutes les sources d'énergie et d'émotion, où le scepticisme a tué tout amour et tout dévouement, où la religion même, comme le reste, se réduit à des attitudes hypocrites et à des convenances sociales, nous ne comprenons pas facilement les ressources que la grâce trouve et crée dans ces âmes malchanceuses, qui ont ignoré, mais qui n'ont pas méprisé sciemment et obstinément les bienfaits de Dieu.

Nous avons trop oublié la première parole du sermon sur la montagne : « Bienheureux les pauvres en esprit, parce qu'ils posséderont le royaume des cieux. » Le châtiment de cet oubli pratique, c'est la stérilité de notre apostolat, c'est notre impuissance de plus

en plus évidente à remuer les masses populaires. Quelle différence entre nous et ces Pères dont le Ménologe nous résume les pieux exploits ! Je sais qu'il faut faire très large la part de l'hyperbole dans ces panégyriques ; l'écart n'en est pas moins humiliant entre eux et leurs successeurs.

C'est pourtant là pour un ordre apostolique un des plus tristes symptômes de décrépitude. Il devient le serf des castes qu'il prétend régir, et il dépérit lentement de bien-être et d'orgueil.

Grâce à la miséricorde infinie de Dieu, à la prédilection du Sacré-Cœur de Jésus et à la protection de la Vierge Immaculée, Reine et Mère de notre Compagnie, nous n'en sommes pas là ; mais il faut abandonner les chemins glissants qui nous entraînent vers les couvents et les femmes, remonter ces pentes au bas desquelles s'ouvre l'abîme et reprendre vigoureusement les sentiers de nos Pères, l'évangélisation des hommes, surtout des humbles et des pauvres.

Ce qui a été toujours bon est devenu nécessaire dans nos sociétés démocratiques, où les classes d'en bas ne veulent imiter et accepter que les vices des classes d'en haut. Secouons la poussière de nos pieds sur le seuil des

beaux hôtels surmontés de vieux écussons et des riches couvents où l'on méprise l'indigent, le peuple et le prêtre; jetons les bagages qui alourdissent notre marche et lançons-nous, comme Xavier, à la poursuite des âmes en comptant sur la vertu du Crucifix. Dieu bénira notre dénuement et nos efforts.

L'ÉGLISE

Il semble superflu de parler à des Jésuites de respect pour l'Église et pour sa hiérarchie, d'obéissance filiale et de dévouement absolu au Pontife romain, au Pape. Saint Ignace a fondé sa Compagnie en très grande partie pour soutenir les droits de Rome, à une époque où le Saint-Siège était fortement ébranlé par la Révolution protestante, qui ne tendait à rien moins, en dernière analyse, qu'à remplacer l'autorité ecclésiastique par l'autonomie individuelle, en supprimant tout gouvernement comme tout magistère suprêmes.

Faire triompher la primauté et l'infaillibilité pontificales! Cette idée inspire un grand

nombre de nos constitutions et fait le caractère dominant de notre histoire, même en France, où le gallicanisme avait obscurci plus d'une intelligence et amolli plus d'une volonté.

Nous avons été les champions non seulement de l'infaillibilité qui s'impose aux esprits, mais de la souveraineté qui commande au libre arbitre. Nous devons être prêts tout aussi bien à proclamer noir ce qui nous avait paru blanc, si l'Église le définit ainsi, qu'à partir pour les extrémités du monde sans viatique, si l'Église l'ordonne.

Les profès seuls s'obligent par un vœu spécial à une obéissance sans bornes au Souverain-Pontife ; mais tous doivent être disposés à l'observer, même au péril de leur santé et de leur vie.

C'est pourquoi saint Ignace, à la fin des *Exercices spirituels*, nous donne des règles très précises pour nous apprendre à penser, à vouloir, à agir suivant les désirs de l'Église; et l'Église vivante et parlante, pour nous, c'est le Pape. Les intelligences, les cœurs, les actions, tout notre être doit obéir avec un empressement filial ; qu'il s'agisse d'opinions, de pratiques, de livres, d'institutions ou de personnes, la règle de nos préférences doit être le sentiment de l'Eglise.

Le successeur de saint Pierre, le chef visible de l'Église est le vrai supérieur de la Compagnie. C'était Pie IX, il y a quelques années; c'est aujourd'hui Léon XIII ; ce sera demain celui que la Providence daignera choisir par les suffrages du prochain conclave. Nous n'avons à discuter ni la personne ni les directions. Nous ne devons voir dans l'une que le représentant de Jésus-Christ, et dans les autres que les volontés de Dieu.

Est-ce bien là le spectacle que nous avons donné aux anges et aux hommes depuis quelques années ?

Des ordres sont venus de Rome à plusieurs reprises, très clairs et très catégoriques ; tous les membres de la Compagnie de Jésus ont-ils eu la même promptitude à les accepter, à les défendre, à les propager, à les faire triompher, dans les conversations, dans les prédications, dans les revues et les livres ? Au lieu d'étudier de sang-froid et de bonne foi les documents pontificaux, afin de bien les comprendre et de les justifier, au besoin, ne les avons-nous pas atténués, dissimulés, dénaturés, suivant des idées préconçues et systématiques, après une lecture superficielle, en nous inspirant de journaux hostiles plutôt que des enseignements de la théologie,

des vues de la foi et même d'une étude impartiale et complète des textes officiels et officieux. Tel article-programme d'une revue publiée par des Pères de la Compagnie de Jésus n'avait-il pas pour fin évidente et pour résultat naturel de tourner les prescriptions pontificales, d'en saper l'autorité, de ne voir que de vagues conseils là où il y avait des commandements très précis ?

Parlons nettement. Nous nous sommes trouvés en présence de décisions doctrinales et d'actes de souveraineté. Rome a déclaré que la forme républicaine, légitime en soi, était devenue de fait le gouvernement régulier de la France et que ce gouvernement avait droit à l'obéissance et au respect de tous les citoyens, au même titre que les autres qui l'avaient précédé. Par cette déclaration solennelle le Pape usait d'un droit que nul catholique n'a jamais songé à lui contester : le droit d'enseigner.

Rome a ordonné ensuite aux catholiques de France de se rallier, sans arrière-pensée, aux institutions que le pays s'est données et qu'il garde jalousement depuis plus d'un quart de siècle, dans l'ordre et la paix. Distinguant avec une sagesse énergique entre la constitution, qui est bonne de sa nature et la législation, qui peut être mauvaise par la pré-

varication des hommes, le pape enjoint d'accepter la première, afin de pouvoir mieux combattre la seconde, lorsqu'il y aura lieu ; ce qui arrive trop fréquemment, hélas !

Rien de plus simple que tout cela ; ce que Léon XIII a fait pour la République française, il l'aurait fait pour une monarchie placée dans des circonstances analogues. C'est la réponse du pape Zacharie à Pépin, suivant la légende. Ici encore le Souverain-Pontife n'a fait qu'user d'un droit indiscutable, le droit de commander en matières purement religieuses ou mixtes ; et c'est à lui, ce n'est pas à nous, ses sujets, de décider si elles sont de l'une ou de l'autre catégorie.

Notons bien que le Souverain-Pontife n'a jamais défendu les regrets pour le passé, les espérances pour l'avenir, ni même certaines prédilections intimes dans le présent. Tous ces sentiments, que les uns honorent du titre de convictions et auxquels d'autres donnent irrespectueusement le nom de chimères, le pape les permet ou plutôt il les ignore, tant qu'ils restent enfermés dans l'âme ; ce qu'il défend, c'est toute action, toute propagande par la parole ou par la plume, qui tendrait directement et délibérément au trouble et au renversement de l'état de choses constitutionnel.

Tous les Jésuites ont-ils suffisamment respecté cette décision du docteur infaillible et cet ordre du monarque souverain? Nous sommes bien forcés d'avouer que non.

Ceux-là surtout qui étaient le plus âpres à exalter et à presser les enseignements et les commandements de Pie IX, parce qu'ils leur plaisaient et pouvaient servir leurs tendances d'esprit, de famille, d'éducation ou de politique, ceux-là se sont révoltés ouvertement ou sournoisement contre ce qu'ils affectent d'appeler les « directions politiques » de Léon XIII. Quelques-uns se sont retranchés dans un silence boudeur, ce qui est déjà une désobéissance ; d'autres ont affecté de ne voir dans les encycliques et les documents pontificaux que des dissertations théologiques dépourvues de force obligatoire comme de sanction, l'exposé de doctrines personnelles, des désirs plutôt que des actes du magistère et de la souveraineté. Peu s'en faut qu'ils ne mettent ces pièces officielles au même rang que les vers latins dont Léon XIII ne serait, suivant quelques Jésuites, que l'inspirateur et le père adoptif, l'auteur véritable étant un Père de la Compagnie, auquel le Pape donnerait la « matière » à versifier.

Quant à cet ensemble de réponses et d'indications moins officielles, sans doute, mais évidemment parties de Rome et toujours dans le même sens, ils n'en ont tenu aucun compte, sous le prétexte classique parmi les insoumis qu'ils viennent de l'entourage du pape, mais non du pape même, et que l'Église de Jésus-Christ est gouvernée par les actes authentiques de ses pontifes et non par les commérages de quelques journalistes de dixième ordre ou de quelques « abbés démocrates ».

Je sais que certains catholiques, par excès de bon esprit, par inintelligence, par intempérance de langage, par ambition naïve ou tout simplement pour se distinguer des autres et attirer l'attention, ont exagéré, faussé les directions de Rome et parfois rendu Léon XIII odieux ou ridicule ; mais parce que certains allaient au delà, ce n'était nullement un motif pour les Jésuites de rester en deçà.

Les plus récalcitrants ont été forcés de garder en public une certaine réserve ; mais on en pourrait citer qui ont dépassé toutes les limites dans les entretiens privés et dans les discussions avec les Nôtres et avec les étrangers. Déchaînés contre le cardinal Rampolla, qu'ils supposaient l'instigateur de cette

politique abhorrée, ils colportaient les bruits les plus injurieux contre la moralité de ce ministre, sans fournir les preuves péremptoires qui devraient toujours appuyer de pareilles accusations. Dans l'espèce, ce qui est excusable chez un simple fidèle et un laïque est inadmissible et coupable chez un Jésuite.

On n'est pas embarrassé, du reste, pour justifier la politique de Léon XIII ; elle s'inspire tout à la fois du bon sens le plus solide, des vues les plus hautes, de la prévoyance la plus lointaine et de la foi la plus désintéressée. Par un ensemble de circonstances historiques et de malentendus, les catholiques de France se trouvaient confondus avec l'opposition et liés à des partis politiques honorables, mais impopulaires, condamnés vraisemblablement à disparaître, parce qu'ils n'ont plus de racines dans le pays, déchus, de fait, des droits exclusifs qu'ils s'arrogeaient. Léon XIII a voulu prouver que cette solidarité, dont on accusait l'Église, n'existe pas, que celle-ci n'est inféodée à aucun régime, mais indépendante, supérieure à tous, quoique disposée à les respecter tant qu'ils respecteront eux-mêmes les droits de Dieu et des âmes. Ce sont là choses fa-

ciles à comprendre, semble-t-il, et à faire comprendre ; il n'y faut que de la bonne foi.

Mais il ne s'agissait point de discussion et d'examen. Ce n'est point parce que nous les jugeons meilleures par l'utilité immédiate et par l'opportunité que nous devons nous empresser de suivre les directions pontificales; s'il en était ainsi, l'on pourrait toujours discuter et n'être pas du même avis. C'est parce que ces directions émanent de la souveraineté hiérarchique et s'imposent par là même aux volontés des catholiques, à plus forte raison aux volontés des hommes de la Compagnie.

Nous ne serions dispensés de l'obéissance que dans ce cas à peu près chimérique où ce qui est commandé par le pape, sous sa responsabilité morale, serait évidemment mauvais. Ce n'est certainement pas le cas, quoi que puissent dire quelques Jésuites, que l'inconscience seule excuse ici de faute grave. Rome n'approuve aucune tendance mauvaise, aucune perversion morale, aucun principe faux des gouvernements républicains ou monarchiques ; ce qu'elle approuve, c'est la république ou la monarchie en elles-mêmes ; ce qu'elle condamne, c'est la révolte contre le régime établi, contre la constitution politique en vigueur, tant que ce qui est or-

donné n'est pas contraire au droit naturel, au droit divin ou au droit ecclésiastique.

Si beaucoup des Nôtres n'épargnent pas le pape, un bien plus grand nombre se déchaînent en propos injurieux contre les évêques. Qu'il y ait des brigues coupables, des protections honteuses, des choix qu'il est permis de déplorer ; que certains prélats prennent une attitude peu héroïque en face des ennemis de l'Église; qu'ils manquent de doctrine, de caractère et de vertus : c'est une conséquence inévitable de la situation anormale où nous vivons. De tous temps, les saints et les héros ont été rares. Mais à quoi bon relever, colporter, généraliser, exagérer des faiblesses individuelles et isolées? A entendre un trop grand nombre de nos Pères, les évêchés de France n'auraient à leur tête que des incapables, des traîtres et des scandaleux. Il suffit, dans une réunion des Nôtres, de nommer quelqu'un de nos prélats pour qu'aussitôt on exhume une anecdote peu honorable.

Grâce à Dieu, il n'en est pas tout à fait comme nous le croyons ; un peu de pusillanimité et un peu d'ambition ne sont pas inconciliables avec de vraies qualités épiscopales.

Avant de critiquer sans pitié, il serait bon d'examiner si ce que l'on propose est possible et si, tout pesé, nos rodomontades n'auraient pas plus d'inconvénients que ce que nous qualifions de couardise. Nous ne consultons que nos passions et nos intérêts pour juger et condamner impitoyablement; l'évêque songe à ses prêtres, à ses ouailles, aux églises qu'il faut entretenir et réparer, aux besoins et aux œuvres du diocèse. Nous ne risquons rien en nous montrant braves et provoquants en paroles; il compromettrait beaucoup de choses essentielles en suivant nos avis si étourdiment prodigués entre deux excellents repas.

L'histoire récente ou déjà lointaine devrait nous rendre plus circonspects et plus modestes. Beaucoup de nos Pères, aux prises avec les tribunaux ou avec les pouvoirs publics ont fait assez piètre figure; il n'a été bien difficile ni de les séduire, ni de les effrayer, ni de les acculer aux plus humiliantes contradictions, aux bafouillages les plus incohérents.

Les cinq provinciaux de France n'ont pas hésité à signer d'abord eux-mêmes les Quatre articles de 1682 pour plaire au Roi, et à les faire signer ensuite par tous leurs sujets; c'était pourtant un peu plus grave que les

concessions que l'on stigmatise, et ils ne pouvaient alléguer leur bonne foi.

Les évêques de l'assemblée de 1682, qui poussaient Louis XIV au schisme et dont la valeur morale, si nous en croyons M. Gérin, n'était probablement pas supérieure à celle de nos évêques actuels, avaient été nommés pour la plupart à une époque où la Compagnie était maîtresse de la conscience du roi et de la feuille des bénéfices. Le P. de La Chaise n'a pas été tout à fait un saint Vincent de Paul, dans sa situation, et il a pratiqué largement l'art d'accommoder les intérêts du ciel avec les intérêts de la terre. Ces considérations et d'autres plus topiques encore et plus vivantes, que l'on multiplierait aisément, devraient nous inspirer plus de défiance et de modestie.

Quoi qu'il en soit, et seraient-ils mieux fondés encore, tous ces récits déshonorants, pour n'être point des calomnies n'en seraient pas moins des médisances ou tout au moins des commérages inconvenants. Ne pouvons-nous donc parler d'autre chose ? La charité que nous devons à tout homme, nous la devons plus respectueuse et plus vigilante au pape, aux évêques et aux prêtres.

Il va de soi, en effet, que tout ce que je viens de dire s'applique à ces derniers.

— Un des méfaits de votre éducation, m'avouait un vénérable ecclésiastique très affectionné à la Compagnie, c'est d'inspirer le mépris et la défiance pour le clergé séculier. Les Frères, qui vous singent en tout, n'ont pas manqué de vous prendre ce défaut; de même les couvents de femmes sur lesquels vous avez plus d'influence. Vous êtes ainsi, contre vos intentions, les plus fermes soutiens de l'anticléricalisme dans sa forme la plus funeste. Ceux que vous avez formés, directement ou indirectement, hommes et femmes, nous regardent et nous acceptent comme un pis-aller.

Je réfutai de mon mieux cette grave accusation, mais non sans me dire intérieurement qu'elle n'est pas dénuée d'apparence et même de réalité.

Moins que jamais nous avons le droit d'être méprisants. Non seulement la Compagnie ne produit pas d'hommes ou d'œuvres exceptionnellement remarquables, mais son action collective est peu étendue et très superficielle. La première condition pour sortir de cet état de marasme, n'est-ce pas de le confesser devant Dieu, sinon devant les hommes?

L'Église catholique est une grande école de respect, suivant le mot d'un protestant célèbre. Montrons que nous avons son esprit en devenant plus respectueux envers le pape, envers les évêques, envers les prêtres, envers les autres religieux et même envers les simples laïques. C'est une des formes pratiques de l'humilité. Saint Ignace appelait sa Compagnie la plus petite de toutes les Congrégations; ne la mettons pas au-dessus de toutes dans nos pensées, dans nos paroles et dans nos actions. Prenons la dernière place, ce sera souvent justice; ce sera toujours édification et même habile politique.

LA PAUVRETÉ

La pauvreté est essentielle à la vie religieuse. Saint Ignace la compare à un mur à l'abri duquel celle-ci fleurit et produit des fruits merveilleux. Y faire une brèche, c'est livrer le verger spirituel aux animaux sauvages qui le souilleront et le saccageront; c'est ouvrir la cité sainte aux ennemis. Saint Ignace la compare encore à une mère, parce

que c'est elle qui enfante, qui nourrit et qui élève les religieux ; ceux-ci doivent donc l'honorer et l'aimer avec un cœur filial, évitant soigneusement ce qui pourrait la contrister et la blesser.

Pour lui, la pauvreté ne doit pas être un mot, une attitude, un idéal qui ne se réalise jamais dans la pratique et qui reste éternellement un sujet d'effusions et de résolutions stériles. Il veut qu'on en éprouve quelquefois les effets, non point parce qu'on y est forcé, mais parce qu'on le veut librement.

C'est avant tout, sans doute, le détachement du cœur; mais c'est aussi, dans la mesure de la discrétion et des convenances, le dénuement du corps.

Cette estime pour la pauvreté tient à une pensée maîtresse de saint Ignace. La grande tentation pour lui, l'hameçon perfide avec lequel le démon trompe et attire ses victimes, ce ne sont point les plaisirs de la chair, ce sont les richesses. L'auteur des *Exercices spirituels* pousse même cette théorie jusqu'à l'excès ; car si l'avarice perd beaucoup d'êtres humains, il est incontestable que la luxure en perd un grand nombre aussi. Il semble donc que saint Ignace, s'il a voulu prendre l'hu-

manité dans son ensemble, telle que le péché originel l'a faite, a été trop exclusif; l'abus des richesses ne vient qu'au second rang et si elles sont si redoutables, c'est en grande partie parce qu'elles fournissent au voluptueux les moyens de satisfaire ses désirs charnels, tout aussi bien qu'à l'orgueilleux sa soif d'honneurs.

Il est évident que si saint Ignace se défie ainsi des richesses pour tous, il les redoute pour les siens. En entrant dans la Compagnie nous n'avons point dépouillé la nature humaine. Les richesses sont donc un danger pour le Jésuite, même lorsqu'elles sont possédées par la communauté; elles deviennent la cause ou l'occasion de nombreuses fautes. Il est impossible, en effet, qu'un ordre soit riche sans que les membres s'en ressentent. Ils sont plus confortablement vêtus, nourris, logés; on cède plus facilement au caprice lorsqu'il s'agit de voyages, de bains, de villégiatures, de fêtes, de livres, etc.; sans qu'il y ait rien de choquant et de luxueux à l'extérieur, il n'y a rien non plus qui ressemble à la pauvreté. Ces religieux vivent comme des coqs en pâte, suivant l'expression populaire.

Il me semble que certains Jésuites se font

illusion sur la nature de la pauvreté dans la Compagnie. Ce sont eux qui ont donné occasion au proverbe : « Virginité de nourrice et pauvreté de Jésuite font la paire. »

— C'est une pauvreté dépendante, disent-ils, et non pas une pauvreté souffrante ; elle consiste dans le détachement du cœur et non point dans le dénuement du corps ; nous ne sommes pas des capucins. Le Jésuite doit savoir user de l'abondance sans excès plutôt que supporter les privations sans murmure ; l'abondance est habituelle ; les privations ne peuvent être qu'un accident rare et négligeable. Notre genre de vie, nos travaux, nos ministères, nos relations, notre naissance même et notre éducation familiale ou scolaire ne sont pas compatibles avec l'indigence. C'est pourquoi les supérieurs doivent fournir largement à leurs inférieurs tout ce qui leur est utile. Le religieux doit demander au ministre ce qu'il désire, mais le ministre doit le lui donner; il doit même prévoir et prévenir.

Il pourrait bien y avoir un sophisme sous ce spécieux raisonnement. La pauvreté intérieure et le détachement spirituel sont précieux et indispensables ; mais loin d'exclure l'économie, le dénuement et la souffrance, la pauvreté les cherche et les produit. Sans privations matérielles, point de pauvreté;

sans douleurs corporelles, point de mortification. Cette vérité resplendit dans la vie de tous les saints. La pauvreté ajoute quelque chose à la simple tempérance.

Comment un religieux oserait-il se dire pauvre, s'il se prive uniquement de ce qui serait déraisonnable et malsain à son état ? Le seul fait de demander de temps en temps, en termes plus ou moins généraux, quelques permissions à un Père Ministre ne peut être regardé comme la pratique de la pauvreté. A ce prix, qui donc ne serait pauvre?

On dit parfois : « Les Jésuites font vœu de pauvreté pour ne manquer jamais de rien. » Gardons-nous de justifier ce dicton ironique.

Un scolastique rendait compte de sa conscience au Père Spirituel, vieillard un peu fruste, mais plein de bon sens. Après avoir exposé quelques misères, le bon jeune homme ajouta triomphalement :

— Quant à la pauvreté, je n'ai aucune difficulté !

— Je le crois bien, répliqua doucement le directeur. Votre café au lait et votre beurre vous ont-ils jamais manqué le matin, avec une côtelette lorsque vous en avez éprouvé le besoin ? N'avez-vous pas vos trois plats, votre bouteille de vin et vos deux desserts à midi et le soir, sans compter le potage et la

salade et quelque surcroît? Vos habits et votre linge ne sont-ils pas toujours arrivés à point, peu brillants, je l'avoue, ce qui vous est probablement égal, mais propres, solides, commodes et sains? Vous ne couchez pas sur la planche ni sur la paille, mais sur un épais matelas étendu sur un bon sommier élastique ; on y peut dormir à votre âge et vous avez sept heures pleines pour cela. Vous travaillez à votre fantaisie, sans vous préoccuper du résultat. Vous avez des professeurs et des livres à votre disposition. Lorsque vous êtes malade, les meilleurs médecins de la ville viennent vous soigner et tout ce qu'il leur plaît de prescrire est exécuté à la lettre, sans regarder au prix chez le pharmacien. Pour mettre un peu de variété dans ce bien-être vous avez un congé tous les huit jours et de nombreuses fêtes échelonnées dans le courant de l'année ; le menu est alors véritablement plantureux. Enfin, au bout de cela, des vacances pendant deux ou trois mois, et alors l'ordinaire est augmenté et le travail diminué. Dans ces conditions, la pauvreté est supportable et je doute qu'il y ait beaucoup de riches qui usent de tant d'excellentes choses avec moins de souci. Pour savoir si la pauvreté vous sera pénible, il faudrait l'avoir entrevue au moins de loin, dans les

galetas des villes et dans les huttes des campagnes, lorsque les habits chauds manquent aux enfants dans les froids d'hiver, lorsque la pauvre mère est obligée de mesurer les morceaux de pain, lorsque aux gènes du présent s'ajoutent les appréhensions pour l'avenir, aux souffrances les mépris. Voilà des pauvres ; et si nous voulons l'être il faut leur ressembler quelque peu.

Le Père Spirituel avai raison, et ce qu'il faisait remarquer avec une bonhomie malicieuse à ce jeune homme, il aurait pu le dire à beaucoup d'hommes mûrs et de vieillards de la Compagnie ; ils n'ont jamais éprouvé une privation sérieuse pendant une longue vie, ni à la maison, ni dans leurs voyages, ni dans leurs ministères.

Si l'on considère le côté matériel de la vie et les difficultés qu'entraîne le besoin de manger, d'être habillé et logé, le sort des prêtres séculiers est infiniment plus dur que le nôtre. Ils disent quelquefois :

— Vous autres, Jésuites, vous faites vœu de pauvreté ; mais c'est nous qui l'observons.

Peut-être ne savent-ils pas si bien dire.

On crie de toutes parts contre nos richesses. A-t-on si grand tort que nous le disons et que le croient naïvement nos bienfaiteurs et

nos défenseurs ? N'avons-nous pas toutes les apparences de gens riches et même dépensiers ? Le boulanger, le boucher, le pâtissier, le marchand de vins, l'épicier, tous nos fournisseurs n'ont-ils pas raison de regarder comme cossus des clients qui choisissent ce qu'il y a de mieux, sous le prétexte assez plaisant dans des bouches de pauvres que c'est encore ce qu'il y a de moins cher, qui ne s'inquiètent jamais du prix et qui paient toujours exactement ? Aussi tiennent-ils à notre pratique.

L'ornementation de nos chapelles et le mobilier de nos sacristies ne donnent-ils pas l'impression de la richesse, sinon du bon goût ?

Dans nos voyages, dans nos séjours au bord de la mer, aux villes d'eau, sur les montagnes, puisque ces villégiatures sont maintenant en usage, dans les hôtels, en chemin de fer, partout enfin, ne nous conduisons-nous pas comme des bourgeois qui ont de l'or en poche et de la terre au soleil ?

Dans nos collèges quel coulage et quel gaspillage, quelle profusion lorsqu'il s'agit de fêtes scolaires, de *gaudiosas*, de réunions d'anciens élèves ! En entrant en charge un recteur hésite-t-il, sous le prétexte misérable que cela coûte de l'argent, à faire ou-

vrir ou fermer des portes, abattre ou élever des cloisons, transformer des salles ou changer des tapisseries, si ses goûts ne sont pas les mêmes que ceux de son prédécesseur ? Et s'il a la manie de bâtir, quelle aubaine pour les entrepreneurs de maçonnerie!

Il n'y a pas jusqu'à notre manière de parler qui ne sente son homme « qui a de quoi ». Nous n'avons à la bouche que des sommes considérables et nous négligeons toujours les centimes. La littérature et l'inexpérience y sont pour quelque chose ; mais le public n'est pas obligé de le deviner.

Nous ne nous souvenons bien de notre vœu de pauvreté que lorsqu'il s'agit du prochain et de services à lui rendre. C'est alors qu'il apprend que nous avons la permission de recevoir, mais non pas celle de donner. Il paraît au moins singulier que des gens si larges lorsqu'il s'agit d'eux-mêmes soient tout à coup pris de tels scrupules lorsqu'il est question des autres.

Une bande de religieux était un jour accostée par un mendiant, près de la maison de campagne, où il y avait joyeuse réunion. A la requête du pauvre diable l'un des Jésuites répondit sèchement qu'il était pauvre aussi et qu'il n'avait rien à donner.

— Vous êtes pauvre, mais vous allez faire un

excellent dîner ; je suis pauvre, mais je n'ai rien depuis vingt-quatre heures à me mettre sous la dent. Nos deux pauvretés ne se ressemblent guère.

Si le mendiant avait pu suivre les religieux jusqu'au réfectoire, il aurait été convaincu plus que jamais qu'il y a pauvreté et pauvreté, et que celle des Jésuites est singulièrement facile à porter.

Avons-nous au moins ce désintéressement de cœur dont nous nous flattons et qui doit tout sauver ? Est-ce bien malgré nous, en quelque sorte, est-ce du moins sans notre recherche, que nous nageons dans l'abondance et le bien-être? Ici encore les dehors feraient douter ; Dieu seul peut voir le dedans.

Sauf des exceptions, les Jésuites sont tenaces dans la revendication de leurs droits, méticuleux en affaires, âpres au bénéfice, subtils à interpréter à leur avantage tout ce qui est obscur, regardant volontiers les services rendus comme des redevances et poussant quelquefois la défense de leurs intérêts jusqu'à une limite qu'il serait difficile de franchir honnêtement.

On a beaucoup ri chez nous du bon tour joué à l'administration lyonnaise, après les

troubles de la Commune. La maison de Fourvières avait été pillée et les manuscrits de quelques Pères avaient disparu. Quand vint le moment de l'indemnité, toutes ces paperasses sans valeur d'aucune sorte, vieux sermons oubliés dans la poussière depuis longtemps, cahiers jaunis, notes et extraits, tout fut estimé à des prix exorbitants et payé ; si bien que le procureur de province se frottait les mains en répétant :

— Encore un pillage ou deux et nous serons à l'aise !

Il peut y avoir plaisir à voler un voleur, suivant le fabuliste ; mais est-ce bien honnête et bien digne d'un ordre religieux ?

On trouverait des faits plus suspects. Les auxiliaires qui ont servi dans nos maisons racontent presque tous des histoires qui ne sont pas à notre honneur. Si la justice est strictement sauvegardée, on ne peut dire qu'il y ait dans cette manière d'agir l'équité bienveillante et large qui devrait être notre règle. On objectera que ces récits d'anciens employés sont exagérés. Pas toujours, et heureusement tout n'est pas connu.

— Notre vœu de pauvreté nous dispense de la probité, disait plaisamment un religieux de grande valeur, mais à la dent un peu dure.

On serait tenté parfois de le croire.

Il suffit d'avoir été chargé pendant quelque temps de l'ordre et des intérêts matériels d'une maison pour savoir jusqu'où va l'indélicatesse de ces pauvres en esprit, qui devraient être heureux d'avoir quelque privation à souffrir et d'accepter ce qu'il y a de moins bon et de moins commode dans la maison. Les règlements de la bibliothèque ne sont jamais respectés ; si quelque objet d'un luxe relatif, papier à lettres, articles de toilette ou de bureau, est déposé dans le meuble commun, il n'y fait pas un long séjour ; les chambres que leurs hôtes viennent de quitter sont immédiatement dévalisées, pour peu qu'on y soupçonne quelque meuble de plus ou de mieux que dans les autres. On ne respecte même pas les chambres des morts, *corpore præsente*. Le Père Ministre qui vient pour les fermer et empêcher le pillage est bien diligent et connaît son monde ; encore arrive-t-il souvent trop tard. Ce détail nous fait juger du reste.

Nos ministères devraient être gratuits. En est-il ainsi pour nos collèges, nos prédications, nos missions, nos messes? Les pauvres, qui devraient avoir nos préférences, si nous étions bien pénétrés de l'esprit de nos Constitutions, les ont-ils vraiment ? Ne sont-ils

pas mis à l'écart, servis les derniers, avec une visible répugnance ? Si l'on nous voit presque exclusivement au milieu des riches, n'est-ce pas autant par cupidité que par vanité ? Aimons-nous à être avec les humbles, les petits, les miséreux, si ce n'est en quelques parades ? N'avons-nous jamais rougi de leurs loques, de leur saleté, de leurs manières grossières ? Avons-nous considéré comme une faveur surnaturelle le choix qu'on a fait de nous pour les confesser, les catéchiser, les visiter, pour leur prêcher les vérités de la religion et leur administrer les derniers sacrements ? Si nous voulons être sincères avec nous-mêmes, j'ai bien peur que la réponse soit humiliante pour un grand nombre. Nous sommes heureux, au contraire, de fréquenter des gens riches et distingués, d'être vus au milieu d'eux. Les pauvres ne s'y trompent pas, et ils se gardent bien de considérer nos maisons comme les leurs. « Faut avoir de la galette et du falbala pour entrer là-dedans ! »

Loin d'estimer ce qu'on nous offre après nos ministères comme des aumônes libres, auxquelles nous n'avons aucun droit et que nous devons à la générosité de ceux qui nous ont appelés, n'avons-nous pas été exigeants;

et si l'on nous donnait peu, ne l'avons-nous pas fait sentir ?

La Compagnie a obtenu du Souverain-Pontife une dispense pour accepter des honoraires de messes. Il n'y a donc rien à dire à ce changement dans nos usages et à cette dérogation à nos règles. C'est un nouveau pan du vieux mur de la pauvreté qui tombe. Mais n'avons-nous pas été trop préoccupés de tirer le plus de profit possible de cette autorisation et de dresser des tarifs élevés ? Avant cette mesure, n'arrivions-nous pas au même résultat par de subtils détours ? *Ubi deficiunt mores, quid proficiunt leges?*

Il en est des ordres religieux comme des particuliers ; si l'on veut demander toutes les permissions possibles et donner à toutes celles qui sont accordées toute l'extension dont elles sont susceptibles, il arrive bientôt un moment où la règle n'existe plus que dans les archives. Nous n'en sommes pas encore là ; mais je crains bien que nous n'y tendions. Que de brèches déjà faites, que de ponts ou d'échelles !

Grâce à ses maisons professes, qui ne peuvent avoir de rentes régulières, mais doivent vivre d'aumônes, la Compagnie est considérée comme un ordre mendiant, et elle

en possède les privilèges canoniques. Ces maisons professes sont d'ailleurs le noyau, le cœur, la moelle de l'Institut ; les résidences, les collèges, les missions et les autres établissements ne sont que des accessoires. Mais depuis longtemps déjà il n'existe plus de maisons professes en France. On a ainsi le spectacle fort singulier d'un ordre religieux qui se pique d'avoir gardé immuablement la pureté de son institution primitive et qui en est venu, de dispense en dispense, à ne plus avoir ce qui lui est le plus essentiel !

Il faut admettre que saint Ignace a conçu une œuvre qui n'était pas viable ou que nous n'avons pas le courage d'affronter la pauvreté telle qu'il voulait l'imposer à sa Compagnie. C'est faire injure à notre fondateur ou à la Providence pour échapper à un reproche mérité.

Soyons de bonne foi et avouons que la pauvreté devient de plus en plus un être de raison chez nous. Les particuliers n'ont rien à souffrir et la Compagnie est opulente. Est-ce un des motifs pour lesquels le bon Dieu ne bénit plus des œuvres qui s'appuient avant tout sur la richesse matérielle et sur l'influence mondaine, qu'on n'a fondées qu'après s'être assuré de vastes locaux, un personnel nombreux, des revenus fixes, toutes

les chances humaines de réussite et de facilité? C'est possible; la Providence n'intervient pas là où l'on n'a pas compté sur elle. *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes.*

Nous sommes de ces riches impuissants parce que Dieu les dédaigne. Redevenons pauvres par le cœur et par la réalité et nous verrons la prospérité surnaturelle des Apôtres remplacer pour nous la prospérité maudite des trafiquants. On ne peut avoir en même temps l'une et l'autre.

Jésus-Christ est né, a vécu, est mort pauvre; il faut choisir entre lui et l'opulence qu'il anathématisa. *Væ vobis divitibus!* On peut échapper aux menaces canoniques par d'habiles précautions; on n'échappe pas à celles de l'Homme-Dieu.

Au dégoût de la pauvreté se rattachent le désir des richesses et par une conséquence inévitable l'emploi de moyens équivoques pour les acquérir. Nos hommes d'affaires ne reculent devant aucune ruse, aucune violence, aucune séduction; procureurs de province, procureurs de missions, procureurs de maison, directeurs d'œuvres, bâtisseurs, auteurs, inventeurs, artistes, sacristains, quêteurs de tous genres, collecteurs de tout mé-

rite, luttent d'ingéniosité, d'audace et de rapacité. Mais le champ qui s'ouvre ici est trop vaste pour que nous songions à le parcourir. Ce sera pour une autre fois.

L'OBÉISSANCE

Si jamais un ordre religieux et une vertu furent identifiés l'un à l'autre et unis inséparablement par leur nature même et dans l'esprit des hommes, c'est bien l'obéissance et la Compagnie de Jésus. Nous nous en faisons une gloire et nos ennemis nous en font un reproche. C'est devenu un lieu commun de polémique. Le *perinde ac cadaver* est regardé par les uns comme une immolation héroïque et comme le plus parfait usage de la liberté; il est flétri par les autres comme une abdication de la dignité humaine et une servitude dégradante. Écartons ces fantômes et tâchons de voir la simple vérité, devant notre conscience et devant Dieu.

Je n'ai pas la prétention de définir d'une manière plus exacte et plus profonde qu'on ne le fait communément la nature de l'obéis-

sance ni de tracer d'une façon définitive les limites de l'obéissance matérielle et de l'obéissance formelle, du vœu et de la vertu, des conseils et des préceptes ; je ne me propose même pas de justifier une fois de plus ce que l'on a si malencontreusement nommé « l'obéissance aveugle » et qui n'est, en réalité, que l'obéissance religieuse ou même l'obéissance proprement dite.

Saint Ignace n'a pas inventé l'obéissance et la *Lettre* fameuse qu'il a écrite sur ce sujet ne contient rien qui ne fût depuis longtemps enseigné et pratiqué. On peut même dire, sans manquer de respect à son auteur, qu'on en a singulièrement exagéré la valeur doctrinale et la force démonstrative. Les métaphores énergiques dont il se sert, le *cadavre* et le *bâton dans la main du vieillard*, étaient d'un usage courant avant lui. Il a seulement insisté sur la nécessité et les avantages de cette vertu dans une Compagnie militaire, dont la valeur vient en grande partie de la discipline. Une armée qui refuserait d'exécuter les ordres des chefs ou qui se permettrait de les discuter préalablement ne serait bientôt qu'une cohue de révoltés. Saint Ignace, qui avait été vaillant soldat, le savait d'expérience et d'instinct.

D'ailleurs, la discipline devait être d'autant

plus ferme, dans la milice qu'il rêvait, que ses soldats n'étaient pas destinés à combattre par masses compactes, serrés les uns contre les autres, sous l'œil du général, mais en ordre dispersé, par petits groupes, jetés suivant les besoins sur un immense champ de bataille et conduits par des officiers subalternes ou même de simples troupiers. C'était déjà la guerre moderne.

L'obéissance religieuse que veut saint Ignace ne consiste pas uniquement, ni même principalement, dans l'exécution matérielle de ce qui est commandé ; ce ne serait là qu'un trompe-l'œil. Cette obéissance doit être surnaturelle, par conséquent acte de volonté réfléchi et libre. C'est son essence même.

Le religieux n'agit point parce qu'il est nécessaire, utile, agréable ou beau d'agir ainsi ; mais parce que c'est la volonté du supérieur qui lui est manifestée et parce que la volonté du supérieur représente pour lui cette volonté de Dieu, qu'il a promis de préférer à la sienne en toutes choses. Il sait que le supérieur peut se tromper et que ce qu'il ordonne peut n'être pas ce qu'il y a de meilleur et de plus opportun ; mais cela n'empêche pas et ne retarde pas l'exécution, parce que cela n'en-

lève pas à l'ordre sa qualité essentielle, qui est de venir d'une puissance légitime. Il n'y aurait d'exception que si le supérieur commandait quelque chose d'évidemment absurde et mauvais ; ce qui est à peu près chimérique.

Le religieux doit croire volontiers que son supérieur agit en homme prudent et qu'il désire avant tout le plus grand bien. La mesure prise lui paraît-elle visiblement contraire aux intérêts que l'on veut servir et à la fin pousuivie ? Il lui est permis et même conseillé de faire des remontrances, avec respect et sans esprit de discussion, uniquement pour que celui qui commande soit mieux informé et qu'il connaisse des détails, des motifs ou des conséquences qui ont peut-être échappé à son attention. Si le supérieur persiste, malgré cet avis, l'inférieur n'a qu'à s'incliner. Probablement il existe des raisons qu'on ne peut dire. Serait-ce obstination déraisonnable, il doit exécuter encore de son mieux l'ordre reçu et dont il n'a pas la responsabilité, non point parce qu'il le juge le meilleur, ce serait quelquefois lui demander un jugement faux et impossible, mais tout simplement parce qu'il est commandé.

Pour le religieux, l'exécution matérielle n'est rien. La valeur de son obéissance dépend du motif qui l'anime. Il n'obéit pas lorsqu'il force moralement le supérieur à lui commander ce qu'il désire lui-même, lorsqu'il n'agit qu'en murmurant, par crainte, par intérêt, par ambition, par routine, par respect humain, pour faire comme tout le monde et pour ne pas se signaler. Il n'y aurait pas non plus obéissance proprement dite, c'est-à-dire obéissance surnaturelle et religieuse, si le motif principal et déterminant était, non pas la volonté d'accomplir un ordre, mais l'entraînement du goût naturel, la vue nette de la nécessité ou de l'utilité, l'instinct de l'ordre et de la discipline ; il faut que, d'une façon au moins implicite et virtuelle, le religieux ait le désir de faire la volonté de Dieu qui lui est signifiée par le supérieur, par la règle ou par les événements.

Peu importe d'ailleurs que le supérieur soit médiat ou immédiat, règle écrite ou personne vivante, qu'il s'exprime par un ordre formel ou par un simple désir insinué plus qu'intimé. Ce n'est donc jamais à l'homme que le Jésuite obéit, c'est à Dieu seul. De là le mérite et la noblesse de cette soumission, là où elle existe ; mais avouons-le, elle existe assez rarement.

Ce que les auteurs ascétiques nomment obéissance « aveugle » n'est pas autre chose que ce que je viens de dire ; quelques-uns des exemples qu'ils en rapportent sont d'ailleurs parfaitement absurdes, si on les isole des circonstances et du motif. Elle n'exclut pas un examen sommaire de la moralité de l'ordre, puisqu'elle permet et même commande de repousser ce qui serait certainement mauvais ; elle autorise une appréciation respectueuse de la convenance et de l'utilité, puisque l'inférieur peut faire des observations à son supérieur dans un grand nombre de cas ; elle n'interdit point de rechercher les motifs qui ont pu déterminer le commandement, ni la fin que s'est proposée celui qui le donne, car cette connaissance est utile pour la bonne exécution ; enfin elle n'exige pas une approbation intérieure sans réserve, puisque la volonté du supérieur n'est pas impeccable ni son jugement infaillible. Elle consiste essentiellement à subordonner sa liberté à la volonté du supérieur qui tient la place de Dieu et à la juger aussi favorablement que possible, extérieurement et intérieurement, sans essayer de violenter la raison pour la contraindre à se prononcer contre l'évidence, ce qui serait absurde.

La comparaison que beaucoup de commentateurs de la *Lettre sur la vertu d'obéissance* établissent entre l'attitude que doit prendre notre esprit en face des décisions doctrinales de l'Église et l'attitude que nous devons lui imposer en présence des ordres du supérieur est une comparaison très défectueuse. Le magistère de l'Église étant infaillible exige un acquiescement absolu et universel ; tout se borne à vérifier la décision. Mais l'esprit et la volonté du supérieur, même prévenu par de puissantes grâces d'état, restant essentiellement bornés et défectibles, n'ont droit qu'à la bienveillance qui s'ingénie à voir le bon côté des choses et au silence respectueux en face de ce que le jugement ne peut approuver sans restriction.

L'Église m'ordonne-t-elle de croire que ce qui m'avait paru blanc est, en réalité, noir? Je ne dois pas hésiter, car l'Église ne pouvant se tromper ni me tromper, il est clair que mes sens étaient dans l'illusion. Mais si le supérieur voulait exiger le même renoncement au témoignage normal de mes facultés, il outrepasserait ses droits et me demanderait quelque chose de déraisonnable, puisqu'il peut errer aussi bien que moi. Il a le droit d'imposer sa volonté à la mienne, dans la limite de l'autorité qui le constitue

mon supérieur ; mais il n'a pas le droit d'imposer sa raison et son jugement à ma raison et à mon jugement, parce que ces facultés ne sont pas entièrement libres et parce qu'elles échappent à sa juridiction directe.

Ce sont là des vérités élémentaires auxquelles il faut réduire les expressions des auteurs ascétiques et mystiques qui semblent s'en écarter; c'est suivant elles qu'il faut juger certains actes admirés par les biographes pieux et où il n'y a vraiment d'admirable que la bonne volonté. A force d'exagérer l'obéissance aveugle, certains Pères Maîtres et certains Pères Spirituels plus zélés que discrets en font une monstruosité. C'est pourquoi l'âme se cabre devant ces exhortations à une perfection absurde, tandis qu'elle se sent emportée par de nobles désirs et par un joyeux élan vers des sommets ardus, mais lumineux.

Si nous examinons, à la clarté de ces principes indiscutables, les actes de notre vie religieuse, combien peu ont le caractère essentiel et méritent le nom et la récompense de l'obéissance ! La contrainte, le respect humain, la routine, l'intérêt sont à la base de l'immense majorité. Nous faisons le plus possible ce qui nous plaît, et nous

écartons le plus possible ce qui nous déplaît. Très souvent ce n'est point par le sentiment du devoir et par amour pour Dieu que nous exécutons ce qui nous est commandé ; c'est par calcul et même par lâcheté. Nous n'avons pas le courage de nous révolter, et nous pensons que la soumission est encore ce qui nous coûtera le moins.

Un motif surnaturel nous inspire-t-il ? C'est le plus ordinairement la crainte du péché et des châtiments qui suivent le péché, autant vaut dire le plus infime de tous.

On frémit en songeant à tout cela. Il est donc possible, après une vie de régularité et d'obéissance apparentes, que des Jésuites paraissent devant Dieu, les mains à peu près vides ! Il est donc possible que la vie d'un Jésuite, qui devrait être une vie de mortification continuelle, d'abnégation et de sacrifice par la pratique surnaturelle de l'obéissance, ne diffère pas notablement devant Dieu, qui voit le cœur, de la vie d'un fonctionnaire exact, d'un homme du monde obligé de se plier extérieurement aux exigences de sa profession et aux convenances du milieu où il se trouve, mais qui le fait à contre-cœur, en s'ingéniant pour frauder et pour échapper à cette tyrannie.

On se plaint de tous côtés de la stérilité croissante de nos ministères, de la déchéance spirituelle, de la Compagnie au milieu d'une grande prospérité matérielle, de la bureaucratie qui l'envahit et de l'espionnage qui s'y développe. Partout des récriminations contre les supérieurs, que l'on dépeint au-dessous de leur tâche. Nos collèges sont toujours un bon placement, mais ils ne forment plus d'hommes ni de chrétiens ; nos prédicateurs, malgré tous les artifices mis en jeu et tous les appels de la réclame, n'attirent plus les foules et ne les convertissent plus ; ils obtiennent même rarement cette gloriole éphémère, tapageuse et de mauvais aloi, qui paraît être l'idéal de plusieurs; nos résidences ne sont fréquentées que par quelques dévotes ou par quelques riches pour lesquels c'est une habitude et une tradition, mais qui n'exercent aucune influence sur le pays ; nos écrivains s'épuisent dans des œuvres de second ordre et de seconde main ou dans des essais poétiques dont le besoin ne se fait sentir nulle part ; nos savants ne comptent plus, et ils se contentent de résumer, de copier en les démarquant sans probité et en les christianisant un peu les découvertes originales faites par d'heureux travailleurs ; la théologie, la philosophie, l'apologétique,

l'ascétisme, l'exégèse, l'histoire de l'Église, la patrologie, toutes ces choses qui devraient nous être familières et où nous devrions exceller, nous échappent ; le clergé séculier, qui nous a percés à jour, nous méprise autant qu'il nous déteste ; les évêques nous regardent comme des surveillants hostiles et des nullités encombrantes ; le vrai peuple ne nous connaît pas et il nous suspecte ; les couvents eux-mêmes, notre dernier refuge, ne seraient pas fâchés de nous voir céder quelquefois la place à d'autres, ne fût-ce que pour varier un peu.

Symptômes plus alarmants encore, les noviciats se recrutent péniblement et dans des couches inférieures, au moyen des Écoles apostoliques. C'est là une plaie secrète, douloureuse et qui inquiète les esprits sérieux. Parmi les Jésuites, l'estime de la vocation et l'amour de la Compagnie diminuent sensiblement. La phraséologie officielle dissimule mal la sécheresse des cœurs. Beaucoup restent parce qu'ils sont là et parce qu'ils n'ont pas le courage d'essayer de se constituer ailleurs une nouvelle vie ; mais l'âme n'y est plus.

Les raisons de ce marasme sont multiples et j'en ai indiqué déjà plusieurs ; mais la corruption de l'obéissance et du commande-

ment y est pour une bonne part. Un ami très chaud et très intelligent de la Compagnie, très renseigné sur ses affaires extérieures et sur sa situation morale, entendant à la fois ce qui se murmure chez nous et ce qui se chuchote dehors, disait à l'un des Nôtres :

— Je ne sais pas si l'obéissance des Jésuites est aveugle ; mais le commandement l'est à coup sûr.

Obéissance et commandement dépendent l'un de l'autre et supposent les mêmes qualités fondamentales. La décadence de l'une entraîne la décadence de l'autre. Lorsque l'esprit surnaturel ne les anime pas, lorsque la vraie charité, qui n'est que le rayonnement de l'amour de Dieu, ne domine plus la volonté de celui qui commande et la volonté de celui qui obéit, au lieu de vertus religieuses on n'a plus qu'une politique humaine, c'est-à-dire un conflit permanent d'égoïsmes, de roueries et d'orgueils, sans mérite devant Dieu et sans dignité devant les hommes.

En sommes-nous à ce point ? Je ne le crois pas et je veux espérer, malgré les apparences. Mais n'est-il pas à craindre qu'une tendance malheureuse nous y pousse et que l'esprit du siècle, qui est un esprit de rationalisme, d'insubordination et de sensualité, n'enva-

hisse la Compagnie par mille fissures connues ou cachées ? Fermons-les avec soin et sans retard, si nous ne voulons pas voir le navire et les rameurs engloutis dans l'abîme. Parlons moins d'obéissance et pratiquons-la davantage. Sous prétexte que notre histoire en est pleine, notre conduite personnelle ne doit pas en être vide. L'obéissance a sa racine dans l'abnégation ; prenons garde que notre égoïsme orgueilleux, en dépit de nos règles et de notre état ne nous rende semblables aux Pharisiens et aux anges déchus qui furent les plus indociles et les plus désobéissantes des créatures.

L'EXAMEN PARTICULIER

Parmi les pratiques religieuses que saint Ignace a prises à ses devanciers, qu'il a perfectionnées et dont il a fait un point essentiel de son Institut, on peut mettre l'examen particulier, tel qu'on l'entend et qu'on doit le pratiquer dans la Compagnie.

Nous avons tous un défaut dominant, autour duquel se rangent et duquel découlent la

plupart des autres. En déracinant ce défaut capital on les détruit, ou du moins on les réduit tous. C'est donc contre lui qu'il faut diriger l'examen particulier.

Saint Ignace a poussé la méthode jusqu'au mécanisme ; nous en avons un exemple dans la théorie de l'examen particulier.

On ne s'y attaque point, en bloc, au défaut dominant; il faut diviser l'ennemi pour en triompher.

Choisissez donc une manifestation plus choquante, plus nuisible, plus ordinaire de ce défaut et attachez-vous à vaincre sur ce champ de bataille restreint. Deux fois par jour, à midi et le soir, vous vous examinerez sur vos défaites ou vos victoires, et vous noterez le résultat. Si vous agissez énergiquement, il doit y avoir progrès d'un examen à l'autre, d'un jour à l'autre, d'une semaine à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin vous demeuriez incontestablement le maître.

Ce premier point conquis, l'émondeur s'attaque à une autre branche, à une autre racine de l'arbre maudit.

Pour stimuler la vigilance et hâter la victoire, saint Ignace conseille de s'avertir soi-même, chaque fois qu'on se surprend en faute, par exemple en portant la main à la poitrine et, ce qui est encore plus efficace, en s'impo-

sant une pénitence. Pour accomplir cette prescription, les anciens Jésuites ont inventé ou adopté une petite machine qu'ils appelaient « chapelet de conscience » et qui permet de noter un nombre indéfini de points. L'heure de l'examen venue, on n'a guère qu'à regarder et à inscrire le résultat sur son livre de comptes. On a plus de temps pour remercier Dieu des grâces reçues, demander pardon des fautes, prévoir l'avenir prochain et implorer la grâce sans laquelle les plus belles industries et les plus sages résolutions ne servent de rien.

De l'aveu de tous les théoriciens, cette pratique de l'examen particulier est d'une efficacité merveilleuse et rien ne peut lui résister. C'est pourquoi les Pères Maîtres vont jusqu'à dire qu'il faut avant tout sauvegarder l'examen particulier; il vaudrait mieux, si l'on ne pouvait absolument pas faire à la fois l'examen et la méditation, par suite de maladie ou d'occupations extraordinaires, sacrifier la méditation du matin.

L'examen enserre toutes les minutes de la journée. Dès le lever, il faut prévoir les occasions où l'on sera le plus exposé à des manquements et les moyens les plus efficaces pour y résister. A midi et le soir, pendant

un quart d'heure, on fait l'examen proprement dit, avec les actes qui le précèdent ou le suivent et qui le divisent en cinq points.

Tout cela est compliqué en apparence ; mais on s'y fait vite et la pratique est plus facile que la description. Inutile d'insister sur des choses très connues de tous.

Ici un problème redoutable s'impose tout de suite : comment arrive-t-il que les Jésuites font régulièrement deux fois par jour cet examen particulier d'une efficacité infaillible, sans devenir rapidement des saints ? Car la victoire sur le défaut dominant amènerait l'acquisition des vertus contraires, c'est-à-dire la sainteté.

Ce serait, en effet, nous faire étrangement illusion que de nous croire parfaits comme nous devrions l'être après dix ans, vingt ans, trente, quarante, cinquante ans d'examen particulier consciencieusement pratiqué. Il ne devrait plus subsister en nous tant d'orgueil, tant de jalousie, tant de rancunes, tant de médisances, tant de dureté pour les pauvres, tant de duplicité, tant de paresse, tant de désordres dans nos rapports avec les femmes du monde ou des couvents.

A ces défauts, que nos Pères Généraux ont souvent signalés dans leurs *Lettres ency-*

cliques, auraient dû succéder l'humilité qui cède aux autres la première place, la charité qui se réjouit des succès du prochain et qui est heureuse pourvu que le bien soit fait, le pardon et l'oubli des injures, la bienveillance dans les jugements, en particulier lorsqu'il s'agit de supérieurs ecclésiastiques, la simplicité qui déteste le mensonge et les équivoques, toutes les délicatesses de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance, auxquelles nous sommes voués par nos vœux.

Ces défauts que le public s'obstine à nous reprocher amèrement, quoiqu'il n'en voie pas les manifestations les plus odieuses, parce que nous sommes sur nos gardes en sa présence, ces défauts, que l'examen particulier aurait dû extirper, continuent à pousser plus profondément leurs racines et à produire leurs fruits empoisonnés. Chose étrange ! On les remarque davantage dans une résidence, exclusivement composée d'hommes mûrs et de vieillards, que dans un noviciat et un scolasticat où l'exubérance naturelle à la jeunesse les ferait plus aisément excuser. Ce sont là des faits malheureusement indéniables.

Il ne faut pas être un observateur très perspicace pour en avoir l'explication. C'est qu'en réalité la très grande majorité des Jésuites ne fait pas l'examen particulier, pas

plus du reste qu'elle ne fait sérieusement la méditation du matin. Quiconque a été chargé de visiter les cellules pendant ces deux exercices n'a pas le moindre doute là-dessus. Parmi les religieux quelques-uns sont à genoux, mais ce n'est qu'une attitude improvisée à l'approche de l'inspecteur et qu'on n'a pas toujours eu le temps de prendre complètement, surtout si la visite se fait à une heure insolite et sans bruit ; la plupart sont tranquillement assis sur leur fauteuil ou se promènent en attendant l'heure du dîner ou du coucher. Il y en a qui continuent à lire ou à écrire ; d'autres récitent leur bréviaire. Ceux-là ont au moins le mérite de la franchise.

Le spectacle est encore plus intéressant pour le psychologue les jours de congé ou en temps de vacances, lorsque les Pères sont réunis à la maison de campagne. Les groupes éparpillés dans les allées du parc causent avec animation. Tout à coup la cloche sonne le signal de l'examen. Immédiatement les conversations s'arrêtent ou à peu près, les cercles se défont et chacun prend de son mieux une attitude recueillie; mais pas un sur dix qui s'occupe sérieusement de l'examen particulier. Cela saute aux yeux.

A quoi rêvent-ils ? C'est un secret. A la

promenade qu'ils ont faite le matin ou à celle qu'ils se proposent de faire le soir ; aux discussions interrompues et aux nouvelles récentes ; aux travaux en exécution ou en projet ; à rien du tout ; très souvent au dîner qui tarde et qu'on attend avec une impatience visible, car beaucoup tirent leur montre à tout moment, comme si la quinzième minute marchait à pas de tortue ; d'autres regardent vaguement le paysage et se rapprochent d'instinct de la salle à manger où fume un copieux repas.

Un auxiliaire déluré, mais bon enfant, témoin depuis plusieurs années de cette petite scène, me dit un jour :

— A quoi bon cette comédie, dont personne n'est dupe, ni les hommes ni Dieu ? Cela n'édifie pas, cela fait pitié.

J'ai interrogé les vieux Pères Spirituels sur ce sujet. Avec des nuances dans l'expression, avec unanimité pour le fond, tous m'ont répondu qu'un nombre insignifiant de Jésuites font seuls l'examen particulier, après le noviciat où l'on s'y essaie candidement L'un d'eux, plus psychologue, m'en a donné des raisons frappantes. C'est que la pratique sérieuse de l'examen particulier, tel qu'il est décrit dans les *Exercices spirituels*, dès qu'il

ne s'agit plus de quelque défaut purement extérieur, mais d'une réforme qui atteigne les profondeurs même de l'être, suppose un jugement clair, une vigilance continuelle, une énergie et une mortification peu communes, en d'autres termes la volonté bien arrêtée d'atteindre la perfection. Mais tout cela, c'est déjà la sainteté. Il y a donc cercle vicieux.

Espérer que nos jeunes gens pratiquent longtemps l'examen particulier, au milieu des distractions et des soucis du collège, c'est une chimère. Louis de Gonzague, Berchmans l'ont fait, si nous en croyons leurs biographes ; mais ils étaient des saints ; ils n'avaient pas d'autre occupation, et ils sont morts à la peine, après un temps très court. En s'acharnant à cette fidélité minutieuse, surtout à la comparaison des examens successifs et à la notation exacte d'actes qu'il est parfois difficile d'apprécier et de classer, beaucoup perdraient la tête. Il ne faut donc pas trop les y pousser.

Faut-il conclure de là que nous devons laisser les choses suivre bonnement leur train et ne pas nous appliquer à l'examen particulier, puisqu'il dépasse les forces du plus grand nombre, qu'il présente des con-

tradictions psychologiques et qu'il peut conduire à la manie et à la folie ? Non ; mais nous ne nous étonnerons pas outre mesure si, malgré des efforts, n'éclosent pas autour de nous et en nous les fruits extraordinaires qu'il devrait produire ; nous ne nous découragerons pas, si nous avons laissé bien souvent tomber de nos mains cette arme de précision lourde et compliquée, si pendant de longues périodes nous ne savons même pas bien au juste quel est le sujet de cet examen particulier que nous sommes censés faire deux fois par jour. Notre cas n'est pas une exception.

Que la constatation de cette vérité nous rende plus humbles lorsqu'il s'agit de nous-mêmes et de la Compagnie en général, plus indulgents aux autres, plus défiants de ces formules et de ces moyens mécaniques dont on fait dépendre le progrès et la sainteté, plus circonspects dans la recommandation de l'examen particulier aux personnes de bonne volonté que nous dirigeons. Ne croyons pas que tout est fait lorsque nous leur avons livré ce secret de la Compagnie, qui est un peu le secret de Polichinelle. Ce sera déjà un grand profit.

Nous devrions en dire autant, proportions gardées, de la méditation, quoiqu'elle soit d'un usage plus facile et qu'il soit relative-

ment moins rare d'y persévérer et d'y réussir dans une certaine mesure. Ce sera pour un autre jour.

LES EXERCICES SPIRITUELS

Rien n'est plus célèbre dans la Compagnie et même au dehors, parmi les personnes pieuses ou simplement instruites, que les *Exercices spirituels* de saint Ignace. En réalité, ce livre dont on parle beaucoup est peu connu, même chez nous. Le T. R. P. Roothaan s'en plaint avec douleur dans la préface de la traduction littérale et du commentaire qu'il a publiés pour combler ce déficit.

Il arrive aux membres de la Compagnie, à propos de ce livre, ce qui arrive aux prêtres à propos de la *Bible* et des *Évangiles ;* on les loue, on les cite, mais rarement on se décide à une étude personnelle, suivie, profonde, complète, du texte lui-même, de façon à posséder l'ensemble et les détails, à pouvoir tirer parti des enseignements et des méthodes qu'il renferme, suivant les personnes et les circonstances, les adaptant

d'instinct aux besoins et aux dispositions, comme un habile ouvrier se sert d'un instrument dont une longue pratique lui a révélé toutes les ressources.

Faisons appel à notre expérience personnelle. Quand avons-nous sérieusement étudié les *Exercices ?* Au noviciat nous étions trop jeunes ; dans les collèges et les scolasticats nous sommes trop absorbés par l'enseignement à recevoir ou à donner ; dans le ministère le temps et le goût manquent également. Nous n'avons guère eu que le troisième an ; mais là aussi, pour un motif ou pour un autre, le désir que nous avions est demeuré à l'état de velléité ; au bout de dix mois destinés à cette étude, à un âge où nous étions préparés à la faire utilement, nous n'emportions guère qu'une déception de plus.

On accuse l'insuffisance des instructeurs, le temps gaspillé par une foule de travaux sans importance, parfois même le manque de livres et de sources. Une volonté résolue aurait supprimé ces obstacles ou en aurait triomphé. Sans nous en rendre bien compte, nous n'étions pas fâchés d'avoir ces excuses à notre paresse, devant un travail qui n'est pas de tradition dans la Compagnie et qui nous effrayait.

Avons-nous du moins suppléé à cette insuffisance théorique par une consciencieuse pratique des *Exercices?* Ici encore nous sommes forcés d'avouer que non. Il suffit de regarder autour de soi pour en être convaincu ; il n'est pas nécessaire d'enquêtes minutieuses et de perquisitions indiscrètes dans le domaine de la conscience privée. Mais il y a des preuves péremptoires, sur lesquelles je voudrais attirer un moment l'attention ; en les exposant, je fournis un des plus puissants motifs de sortir de cette funeste indolence.

Comment se fait-il qu'après tant d'heures de méditation quotidienne, de retraite annuelle, de lecture spirituelle, d'actions de grâces après la communion ou après la messe, de comptes de conscience, de récollection hebdomadaire et mensuelle, d'examen particulier ; après deux ans de noviciat et une troisième année de probation spécialement consacrée aux *Exercices spirituels;* après trois ans de philosophie et quatre ans de théologie : comment se fait-il qu'après tant de moyens de s'enrichir l'esprit et le cœur, il y ait si peu de Jésuites capables de parler, sans longue préparation et sans fouiller toute une bibliothèque, sur des sujets de piété qui devraient nous être si familiers dans tous

leurs détails ? Comment se fait-il qu'au lieu d'instructions solides, originales, derrière lesquelles on sent une conviction ardente, une expérience personnelle, une connaissance intime des âmes, on entende ressasser partout les mêmes formules, les mêmes développements, les mêmes exemples, les mêmes applications, sans une note pénétrante qui sorte de la banalité, sans un trait caractéristique qui donne quelque saveur à ces rogatons que l'on retrouve inévitablement aux mêmes places. Au lieu de l'observation inspirée, on a un psittacisme pieux.

Comment voulez-vous que les fidèles qui entendent ou lisent les mêmes choses depuis trois siècles n'en aient pas la nausée ? On n'a même pas le soin de transposer ces vieux airs et de les mettre en harmonie avec la musique du jour. On parle couramment de « fondement », de « règne », de « deux étendards », d' « élection », de « trois classes », de « trois degrés d'humilité » où il n'est pas question, pour le dire en passant, de cette vertu, de « trois manières de prier », de « trois temps », de première, seconde, troisième ou quatrième « semaine », de « préludes » et de « colloques », etc., absolument comme si ces termes techniques, à peine connus des Nôtres et de quelques initiés,

étaient compris du grand public. Comment s'étonner que le résultat soit à peu près nul et que ces mêmes *Exercices*, qu'on nous assure avoir jadis remué et transformé le monde, glissent sur nos populations contemporaines comme l'huile sur le marbre? Le contraire serait un miracle sur lequel rien ne nous autorise à compter.

Il serait temps aussi de ne plus faire circuler un certain nombre de légendes qui peuvent édifier des novices, mais qui font sourire les hommes sérieux, qui indisposent les sceptiques, les indifférents et cette masse de catholiques habitués à n'accepter les miracles que sur de bons témoignages.

Nous ne sommes plus à une époque où l'on croit sur l'affirmation du premier venu, contre toute vraisemblance, que la sainte Vierge a dicté les *Exercices* à saint Ignace dans la grotte de Manrèze; que ce saint est resté pendant huit jours en extase dans cette petite ville, couché sur une dalle ; qu'il a eu sur la Trinité et sur les mystères de la vie divine des lumières dépassant de beaucoup ce que disent les Saintes Écritures, mais dont absolument rien n'a transpiré dans ses conversations et ses écrits ; que la mort dans la Compagnie de Jésus est un gage certain de

salut, etc. Ce sont là des contes inventés par la vanité et colportés par la simplicité. Laissons-les dans quelques vieux livres.

On connaît aujourd'hui les sources historiques des *Exercices*; et s'il ne faut pas désespérer de la béatitude éternelle de tel et tel Père morts dans l'acte même du péché, rien n'autorise à les canoniser par avance plutôt que tant d'autres malheureux. Respectons les secrets de Dieu, de sa justice et de sa miséricorde.

Tous les ordres religieux, sous une forme ou sous une autre, se flattent d'avoir de pareilles promesses ; mais venus les derniers, dans un siècle de libre examen, mênant une vie commune et plus exposée aux regards du public, plus jalousés peut-être, nous devons être plus circonspects et ne pas hasarder devant une critique hautaine des assertions qui ne reposent sur aucun fondement.

Au lieu d'assigner aux *Exercices spirituels* de saint Ignace une inspiration miraculeuse qu'ils n'ont pas, étudions-les de près, méditons-en l'économie générale et les détails, pénétrons-nous de la psychologie profonde et de la théologie pratique dont ils sont pleins, admirons leur ordre lumineux et leur progression logique, partant de ce fait

fondamental que les hommes sont des créatures dépendantes du Créateur, pour aboutir à cette conclusion sublime que nous devons aimer souverainement le Sauveur, incarné et mort pour nous, d'un amour qui se prouve par le dévouement, c'est-à-dire par le don de soi-même.

Au lieu d'attribuer au fait matériel de vivre dans la Compagnie et d'y mourir des promesses qui n'ont été faites ni au baptême, ni à l'Eucharistie, ni au sacerdoce, ni à l'épiscopat, ni à la papauté, efforçons-nous de vivre avec tant de perfection surnaturelle et apostolique, suivant nos règles approuvées par l'Église, que tous les membres de la Compagnie militante deviennent, dans la splendeur des saints, des membres de la Compagnie triomphante.

Au lieu de fatiguer et de scandaliser le monde par l'admiration mutuelle que nous professons extérieurement les uns pour les autres, tandis que notre cœur est trop souvent sans charité ; au lieu de nous décerner sous toutes les formes des éloges hyperboliques, dont on rit et qui ont fini par enlever toute valeur à nos jugements, travaillons à la plus grande gloire de Dieu et au salut des âmes, en répétant sincèrement ces paroles qui devraient être une de nos devises : *Non nobis*,

Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam !

Emparons-nous des *Exercices* par une étude théorique approfondie et par une pratique personnelle très fervente ; exploitons-les avec une âme d'apôtre qui ne néglige rien de ce qu'elle peut, mais qui compte principalement sur la grâce divine ; nous les verrons alors reproduire de notre temps les merveilles de conversion qu'ils ont produites autrefois.

LA CHASTETÉ

Saint Ignace veut que la pureté de ses enfants « ressemble à celle des anges », et il a multiplié les prescriptions pour obtenir ce résultat. Il a réussi largement, et parmi les biens que nous ont légués les Pères de l'ancienne Compagnie, il faut compter le renom de chasteté. Ceux même qui ont attaqué le relâchement de nos doctrines morales se sont tus sur notre vie. Les fautes qui ont pu se commettre pendant deux siècles, au milieu de tant de péripéties, sous tant de

latitudes, dans des circonstances de climat, de races et de mœurs qui étaient un appel violent aux sens, ces fautes sont restées individuelles et n'ont point entaché le corps.

A tort ou à raison, nos ennemis-nés, les Protestants, les Jansénistes et les Philosophes, nous ont accusés d'orgueil, de duplicité, d'intrigue auprès des grands, de désir effréné de domination, de mercantilisme et de cupidité ; les plus acharnés ont rarement attaqué notre chasteté. Le génie sombre et fier de Pascal, par exemple, a dédaigné cette calomnie. Beaucoup de nos adversaires ont admiré l'austérité de notre vie, surtout l'innocence de la jeunesse dans nos scolasticats.

Il faut voir là, sans doute, un bienfait gratuit de Dieu, un privilège du Sacré-Cœur, une protection spéciale de la Vierge Immaculée, dont nos saints et nos docteurs ont toujours propagé le culte ; mais il faut y voir aussi une suite des mesures que saint Ignace a prises pour préserver cette vertu et la rendre inattaquable.

Rappelons d'abord les règles de la modestie, formant autour du jeune religieux une seconde clôture, clôture invisible, ne laissant parvenir à son imagination et se fixer dans

sa mémoire que de chastes et saintes images. C'est par les sens, en effet, et par l'impression reçue des objets dangereux que la plupart des tentations troublent l'âme. L'isoler, c'est écarter du foyer de la concupiscence les éléments incendiaires.

A cette garde sévère et à cet isolement du jeune religieux il faut ajouter les secours positifs qui lui viennent de la méditation, de l'examen particulier, des confessions et des communions fréquentes, d'un travail sans relâche qui le met aux prises avec les plus nobles et les plus passionnants problèmes de la philosophie naturelle, de la théologie, de l'histoire et de la littérature. Si, cette longue réclusion est préjudiciable à certains égards, elle est très favorable à la chasteté.

Ce n'est que tard, vers la trente-cinquième année, lorsque les sens sont déjà refroidis, lorsque l'âme au point culminant de sa maturité a pris tout son empire sur le corps, lorsque les vertus ont enfoncé dans l'âme de profondes racines, que le Jésuite est précipité dans les ministères périlleux de la prédication, de la confession et de la direction.

Et même alors une prudence austère veille sur lui. Il lui faut une autorisation spéciale pour confesser les femmes et surtout les

religieuses; ses séances au confessionnal et ses descentes au parloir sont surveillées; le supérieur serait immédiatement averti si l'on remarquait la plus légère assiduité louche ou anormale. Telle est la règle.

Mais la grande sauvegarde du Jésuite, après la grâce de Dieu et sa bonne volonté personnelle, c'est le *socius*.

Aucun Père, quels que soient son âge, sa dignité, sa réputation de science ou de vertu, ne peut faire de visite, à une femme surtout, sans être accompagné par un autre membre de la Compagnie choisi par le Supérieur. Pendant toute la visite, ce compagnon doit être placé de telle sorte qu'il ne puisse entendre, si l'entretien doit être secret, comme une confession, mais qu'il puisse tout voir. Au retour, il rend compte au supérieur de la manière dont les choses se sont passées et signale ce qui s'écarterait tant soit peu de la règle et de l'usage.

La présence du *socius* est à la fois un honneur, une consolation et une défense. Elle protège contre l'infirmité humaine celui qui fait la visite et celle qui la reçoit. Grâce à ce témoin, non seulement la tentation est évitée, le scandale prévenu, mais le soupçon même est rendu en quelque sorte impossible. C'est

une mesure tout ensemble de dignité et de sécurité. Le Jésuite isolé n'est qu'un homme fragile; le Jésuite accompagné est un religieux digne de respect, derrière lequel on devine la Compagnie et l'Église.

C'est donc une grande faute d'avoir laissé tomber cette règle en désuétude. Cet abandon explique peut-être les défaillances regrettables qui se sont produites coup sur coup depuis un quart de siècle et dont quelques-unes ont amené des Jésuites devant la justice du pays, sous l'inculpation d'attentats contre la moralité publique. Plusieurs ont réussi, après de longs mois de prison préventive et de secret, à obtenir des ordonnances de non-lieu; d'autres, moins heureux ou plus coupables, ont été condamnés à des peines infamantes. Parmi les absous, certains ne l'ont été qu'à la suite de considérants qui établissaient leur ignominie. A force de démarches, en mettant en jeu le dévouement de nos amis et en dépensant beaucoup d'argent, les supérieurs ont presque toujours réussi à éviter la grande publicité; la connaissance de ces accidents fâcheux n'en a pas moins pénétré dans une foule de centres où elle a ébranlé notre vieille réputation. Et si l'on savait tout! Sachons bien que le secret et le silence sont de plus en plus difficiles à garder

avec la presse moderne ; l'innocence seule est à l'abri d'une catastrophe.

Ce ne sont pas les scandales éclatants qui ont le plus ruiné notre réputation d'austère chasteté ; ce sont nos façons nouvelles d'agir et les libertés que prennent trop facilement un grand nombre de religieux. Les promenades à travers les rues, surtout lorsque des exhibitions plus ou moins indécentes attirent la multitude, les visites aux musées, aux salons de peinture et de sculpture, aux expositions, aux grandes revues, aux fêtes de fleurs, aux courses et même aux cirques ; l'assiduité aux concerts, aux conférences du soir, aux fêtes de charité, à cette variété infinie de réunions mondaines où des prêtres se trouvent pressés durant de longues heures entre des femmes, à la lueur des foyers électriques, dans une chaleur étouffante, avec la surexcitation inévitable que causent la déclamation, la musique, les parfums, le bruit, le laisser-aller, et ce je ne sais quoi de malsain et de troublant qui se dégage d'une salle où tous les âges, toutes les conditions et tous les sexes sont mêlés pour se divertir. Ces libertés excusables dans une personne du monde sont peu édifiantes dans un prêtre, encore moins dans un religieux. Ce n'est assurément

pas là qu'on viendrait le chercher pour un ministère apostolique.

Je signalerai comme particulièrement inconvenantes les séances à projections, à cause de l'obscurité, les tableaux vivants où se mêlent presque toujours des femmes à peu près nues, les sorties qui se font le soir après le souper et qui se prolongent parfois jusqu'à minuit. Les supérieurs ne devraient permettre ces sorties que très rarement, lorsqu'elles sont nécessaires et qu'ils ont une connaissance personnelle des circonstances, à la condition expresse que les religieux seront accompagnés et qu'ils ne se sépareront pas de leur *socius*.

Quel avantage y a-t-il, par exemple, à ce que sept ou huit Jésuites se trouvent disséminés dans une salle de cercle catholique, de conférence Olivaint ou Ravignan, « où les dames sont admises », pour entendre quelques bons jeunes gens et quelques demoiselles, actrices ou chanteuses de troisième ordre, débiter alternativement des scènes ou des refrains d'un répertoire expurgé ? On se demande pourquoi ils ne viennent que ces jours-là, et cet empressement exceptionnel provoque plus d'un lazzi.

Devraient être interdites encore les visites aux femmes et même aux religieuses, sans

socius, sous quelque prétexte que ce soit et à tous les Nôtres, les dîners en ville, les soupers, les lunchs. Quelques Pères ont cette spécialité et deviennent ainsi célèbres par leurs « belles relations ». En plus d'un endroit, on ne connaît la Compagnie que par ces spécimens « charmants », et elle n'y gagne pas. Comment défendre ensuite, sans odieux, aux uns ce que l'on tolère chez les autres?

La règle devrait s'étendre, dans la mesure du possible, aux prédicateurs et aux missionnaires pendant leurs excursions. Plusieurs ont étonné le clergé séculier en fréquentant au presbytère ou chez elles des personnes auxquelles une réputation équivoque ne méritait pas cet honneur. Le soleil, dit-on, rayonne jusque dans les cloaques sans déshonorer la lumière. Comparaison n'est pas raison, et beaucoup de Jésuites, hélas ! n'ont pas l'incorruptibilité des corps célestes.

Sous prétexte d'œuvres, dont ils sont les créateurs, directeurs ou auxiliaires et auxquelles des locaux sont affectés en dehors de nos maisons, quelques Pères ont un appartement en ville et même une chambre à coucher. Ils y reçoivent indistinctement ceux qui désirent leur parler, enfants, jeunes

gens, hommes et femmes, seul à seul et portes closes. Il n'est pas inouï que ces apôtres aient dans ce qu'ils appellent résolument leur « garçonnière » des liqueurs et autres douceurs dont ils font part à leurs amis. On y boit la bière, on y sable le champagne; on y fait de temps en temps de petits goûters. Tous ces abus devraient être impitoyablement supprimés.

Pour dépister la police et pour rendre nos entrées et nos sorties moins apparentes, plusieurs supérieurs ont fait ouvrir une seconde porte donnant sur une autre rue et qui n'est pas surveillée par le portier, comme la porte ordinaire. Cette mesure tout à fait illusoire serait du moins inoffensive si la clef de cette nouvelle issue était confiée à un homme sûr; mais elle reste à la disposition du public, à toute heure du jour et de la nuit. Certains religieux plus exposés à rentrer après neuf heures du soir en ont fait fabriquer une à leur usage. Ils peuvent ainsi aller et venir, suivant leur caprice, sans que personne en sache rien, plus heureux que les simples bourgeois qui doivent prier le concierge de tirer le cordon, passer sous son nez et décliner leur qualité lorsqu'ils rentrent après dix heures. Cette négligence devait avoir des

inconvénients ; elle en a eu de très sérieux.

Le T. R. P. Anderledy et nos autres Généraux se sont préoccupés de cet état de choses, qui supprime en grande partie les sauvegardes intérieures et extérieures de la chasteté. Ils ont notamment insisté pour que la règle du *socius* fût remise en vigueur. Je ne crois pas que leurs recommandations aient eu jusqu'ici d'autre résultat que des murmures.

Elle est gênante, sans doute, cette règle, mais elle serait acceptée beaucoup plus aisément que nous ne l'imaginons par les personnes qui désirent profiter de notre ministère; nous n'avons pas à nous préoccuper des autres. Elle contribuerait pour sa part à nous concilier le respect et la confiance qui nous échappent. On n'en serait pas offusqué, mais édifié. Les rares religieux qui l'observent lui doivent en partie leur autorité.

C'est humiliant à dire ; mais pourquoi le dissimuler ? Les chutes contre la chasteté se multiplient chez nous d'une façon alarmante. Je ne parle pas ici de celles qui font de l'éclat, mais de celles qui ne sont guère connues que des coupables, des supérieurs et de Dieu.

Jadis toute faute grave, en cette matière délicate de la chasteté religieuse, était un cas réservé. Leur fréquence a forcé d'élargir de plus en plus la législation sur ce point. C'est là un symptôme significatif. Aujourd'hui la réserve n'existe presque plus, de fait, tant les pouvoirs d'absoudre ont été multipliés ; mais il y aurait un remède plus honorable : ce serait de supprimer, dans la mesure où cela dépend de la bonne volonté de chacun, les causes qui ont rendu cette indulgence nécessaire.

Peu à peu la Compagnie de Jésus reprendrait ce renom de chasteté qui la rendait semblable à l'Église, dont elle est la milice dévouée, à la Vierge Immaculée qu'elle aime à proclamer sa Reine, au Sacré-Cœur, qu'elle a reçu mission de faire spécialement connaître, aimer et servir.

Son exemple serait suivi par les autres ordres religieux et par les membres des Congrégations. En se réformant ainsi elle-même sur un point visible, elle provoquerait la réforme chez les autres et contribuerait, sans ostentation, mais avec efficacité, à la bonne tenue et à la bonne réputation de tout le clergé. Notre-Seigneur, qui aime la pureté de son Église non moins que sa liberté, ne manquerait pas de nous en récompenser en

nous envoyant des vocations nombreuses et de choix.

J'effleure à peine cette matière. Que de remarques à faire, par exemple, et d'abus à signaler touchant les bibliothèques et les lectures, les conversations et les rapports des membres de la Compagnie entre eux et surtout des plus âgés avec les plus jeunes ! On comprendra ma réserve. Je ne fais d'ailleurs qu'obéir aux prescriptions de saint Paul et de saint Ignace qui désirent que certains vices ne soient même pas nommés dans les assemblées des fidèles, à plus forte raison des religieux de la Compagnie de Jésus. *Nec nominetur!*

LA POLITIQUE

Suivant la lettre de ses Constitutions, la Compagnie de Jésus devrait être étrangère à la politique, aux partis et aux guerres qui existent entre les princes « chrétiens ». Saint Ignace, en qui vivait encore l'esprit de chevalerie des croisades et de Lépante, a évidemment ajouté cette épithète restrictive

pour approuver en passant les expéditions d'outre-mer contre les Turcs et plusieurs siècles de lutte contre les Maures dans sa propre patrie. Nous pouvons ici, comme en beaucoup d'autres passages des *Exercices* et de l'*Institut* dégager une règle générale d'une application particulière.

Toutes les fois qu'il s'agit d'intérêts temporels entre princes séculiers, le Jésuite doit se tenir indifférent; mais lorsque la sainteté, la liberté ou l'honneur de l'Église sont en jeu, lorsque le pape et les chefs hiérarchiques ont pris parti, il doit se ranger de leur côté, sans hésitation, et les soutenir de toute son influence.

A cette exception près, la Compagnie est essentiellement cosmopolite. Pour ses membres les patries particulières n'existent pas. Le Général est toujours, sinon de droit, du moins en fait, pour les Jésuites français, un étranger résidant à Rome. Saint Ignace affectait même de mettre en relief cet Indifférentisme politique et patriotique, en donnant pour supérieurs, aux maisons, des Pères de nationalité différente de la nationalité du plus grand nombre, pour que la charité surnaturelle pût remporter une victoire difficile et resplendir davantage. Une telle façon de

voir et d'agir suppose chez tous une hauteur d'âme et une vertu qui deviennent rares ; il serait donc imprudent aux successeurs de Loyola de l'imiter en ce point.

La règle pourtant est formelle : il n'y a plus de petite patrie, plus de paroisse, pour le Jésuite ; il est essentiellement et transcendantalement catholique ; son zèle et sa charité doivent déborder par-dessus les frontières et s'étendre à toute la terre, à toute l'humanité.

Il y a plus : chacun doit avoir un amour particulier pour les nations différentes de la sienne et le faire paraître dans son langage et ses procédés. Quelques Pères de l'ancienne Compagnie ont donné en ce genre des exemples qui nous étonnent et qui expliqueraient, sans la justifier, l'épithète de « sans-patrie » que l'on a souvent lancée et exploitée contre nous. Je ne m'arrêterai pas à la réfuter. Le socialiste et le jésuite sont aux antipodes dans leur internationalisme même.

Prise dans son ensemble, la Compagnie a-t-elle été toujours fidèle à ce mot d'ordre ? S'est-elle tenue loin de l'arène politique ? Il faut bien avouer que non. Dans les luttes qui déchirent plusieurs pays de l'Europe, beaucoup des Nôtres ont pris parti avec une passion que la nécessité de dissimuler exas-

pérait encore. En Espagne, les Pères étaient carlistes jusqu'à l'exaltation ; en France, ils ont été Ligueurs contre Henri IV et ils demeurent encore très souvent monarchistes et légitimistes.

Par là s'explique cette opposition obstinée, quelquefois bruyante, le plus souvent sourde et oblique, faite à Léon XIII, lorsqu'il a défini que les gouvernements de fait établis en deçà et au delà des Pyrénées étaient des gouvernements désormais légitimes, lorsqu'il a défendu, en conséquence, de les combattre et ordonné de se rallier à eux sans arrière-pensée, c'est-à-dire de les servir et de les soutenir loyalement.

Il faut avoir la franchise de le reconnaître : nous n'avons pas été, en cette circonstance, des fils obéissants. La résistance a manqué de franchise, mais elle a été irréductible. Et parmi les « ralliés » à la République, en France, et à la monarchie constitutionnelle en Espagne, pour ne citer que ces deux pays, combien ont gâté leur soumission par leur acrimonie et montré que ce qui dominait en eux, c'était moins le désir de se conformer aux directions pontificales que l'ambition de faire triompher des préférences personnelles !

Quiconque veut y réfléchir de sang-froid doit reconnaître pourtant que rien n'est plus opportun que cette intervention de Rome. Léon XIII n'est en désaccord ni avec ses prédécesseurs, ni avec lui-même.

J'ajouterai que ces décisions étaient nécessaires à la Compagnie plus qu'à toute autre Congrégation. Un Jésuite bonapartiste paraissait une monstruosité sous le second Empire; celui qui aurait alors laissé deviner des tendances républicaines, même purement théoriques, aurait été regardé comme un pestiféré ou un détraqué. Un petit groupe de réactionnaires terrorisait et opprimait tout le monde. Dans certaines provinces surtout, la vie aurait été intolérable pour les dissidents; ils auraient été écartés de toutes les charges et traités en suspects. La particule régnait despotiquement.

Dans les collèges on lapidait en pleine cour, sous les yeux des surveillants qui encourageaient, le buste de Napoléon III. La devise obligatoire qui s'étalait partout, en tête des copies et sur les murs, était : Vive Henri V! On la criait et on l'affichait aux endroits les plus hétéroclites, des plus saints aux plus profanes. Il y avait bien peu de séances académiques et de récréations dramatiques ou musicales où ce cri ne fût poussé. C'était de

bon ton. Dans les contrées où beaucoup de familles avaient d'autres opinions et reconnaissaient le régime impérial ou républicain, comme Pie IX lui-même, c'étaient des combats sans fin entre les élèves ; les Pères étaient généralement pour l'opposition.

Ce désaccord sur la forme du gouvernement en amenait d'autres, particulièrement à l'époque des élections ou à l'occasion de certaines mesures législatives et administratives. Les discussions devenaient d'autant plus vives que les intérêts en jeu étaient plus personnels. Les Pères n'hésitaient pas à se servir de toute l'influence que leur donnaient la chaire, le confessionnal, le parloir, la supériorité, la richesse et les services rendus. Cette intervention était quelquefois tyrannique et capricieuse. La politique, qui n'aurait dû exister nulle part, dominait tout, avec ces détours cauteleux qui la rendent plus odieuse. Lorsque l'on jette un regard sur ces temps déjà lointains, ce qui surprend, c'est la longanimité avec laquelle on a supporté notre opposition.

Nous avons souvent crié à la persécution lorsque le pouvoir ne faisait qu'user, avec une lenteur ressemblant à la faiblesse, de son droit de défense. Le Gouvernement aurait pu

nous dire : « Je veux vivre ; et vous ne pouvez ni vous en étonner ni m'en vouloir. Il est donc naturel que j'élimine les éléments hostiles, que je recrute mes fonctionnaires et mes serviteurs parmi ceux qui partagent mes idées, qui ont des sympathies pour moi, que j'ai des raisons de croire dévoués ou du moins attachés. Il n'en est pas ainsi de ceux que vous élevez ; toute votre formation théorique et pratique leur inspire de la défiance et de l'aversion pour ce que je suis et ce que je représente. Vos maisons, vos collèges principalement, sont des foyers d'opposition systématique ; ce n'est un mystère pour personne et vous vous en faites gloire. Je veux bien les tolérer, parce que je suis fort et libéral, et parce que je sais qu'en définitive votre mauvais vouloir est impuissant ; mais je serais insensé de vous préférer, vous et les vôtres, à mes partisans et à mes amis de la première heure. Du reste, sachez-le, ce n'est pas vous qui récolterez le fruit de vos révoltes et ceux qui viendront après moi seront plus durs que moi. Vous semez le vent ; craignez la tempête ! »

Que répondre à un pareil langage, qui est le langage même du bon sens et de la modération ?

Par notre attitude politique nous provoquons des représailles et nous nous étonnons ensuite naïvement que ces représailles arrivent ; nous nous transformons en martyrs lorsque nous sommes surtout des imprudents ; nous faisons la guerre, non pas à ciel ouvert, c'est vrai, mais d'une façon d'autant plus dangereuse, et nous nous plaignons de recevoir des coups. Ce jeu qui nous a si longtemps réussi ne trompe plus personne. On ne s'incline plus devant l'auréole que nous avons nous-mêmes mise à notre front, et les âmes qui s'apitoyaient au récit de nos prétendues souffrances et de notre dépouillement sont de plus en plus rares.

Quelquefois la maladresse devient scandale. On recherche pourquoi le supérieur d'un collège et les Pères d'une résidence ont pris hautement parti pour un franc-maçon notoire et sectaire contre un candidat franchement catholique et d'une honorabilité inattaquable. Les langues vont leur train et, parmi les causes qu'on découvre ou qu'on invente, aucune ne fait honneur à la Compagnie. Elle paraît avoir sacrifié bassement l'intérêt public et religieux à des intérêts particuliers et immédiats.

Laissons la politique aux politiciens. Nous

ne sommes plus dans l'Espagne de Philippe II ni dans la France de Louis XIV. Le fauteuil présidentiel a remplacé le trône royal ; l'État, c'est le peuple. Les présidents de République et les ministres ne se confessent guère, et si quelques-uns le font, ils ne s'adressent point officiellement à nous. On ne nous consulte pas pour nommer aux évêchés et aux cures ; ce serait folie de mettre en mouvement nos clientes pour obtenir par des voies détournées ce que nous ne pouvons avoir tout droit. Il faut nous habituer à compter sur notre initiative et notre valeur, sur la grâce de Dieu principalement, beaucoup plus que sur la faveur de la cour et l'appui des grands. Le passé ne renaîtra probablement pas.

Est-ce donc un si grand mal ? On peut estimer que non. Il fallait acheter les largesses des rois et des seigneurs, la protection des princesses et des grandes dames par bien des complaisances. La liberté qu'on tenait du bon plaisir était encore plus précaire que celle qui dépend de la loi commune. La monarchie avait ses caprices, comme la démocratie. Ce n'était pas un ministère sans épines que de disputer les consciences royales à Mme de Montespan ou à Mme de Pompadour. Le P. de La Chaise et ses successeurs n'y ont pas acquis un

nom sans tache. Ne regrettons pas trop ces temps.

Soyons du nôtre ; acceptons les gouvernements que le pays se donne, sans compter sur eux. Au lieu de gémir, travaillons ; au lieu de maudire nos contemporains, comprenons-les et convertissons-les. Soyons des hommes qui ont le courage de regarder en face d'autres hommes. Ne pleurons pas des privilèges payés par des servitudes et apprenons à nous servir du droit commun. Sans bravade et sans opposition politique, réclamons et prenons les libertés qui nous sont nécessaires. Méprisons les illusions et les marchandages des politiciens, mais servons-nous énergiquement de nos droits de citoyens et de nos puissances d'hommes pour exercer notre apostolat, pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes.

En nous efforçant d'agir ainsi avec un désintéressement religieux et une indépendance surnaturelle, nous montrerons au monde ce que sont en réalité ces compagnons de Jésus, ces disciples de Loyola dont il n'a guère connu que la caricature. Ce sera la meilleure des apologies.

LA RÉCLAME

Le flambeau ne doit pas être mis sous l'éteignoir, mais sur le chandelier, afin que la lumière rayonne dans toute la maison. Si chacun doit avoir soin de sa bonne renommée, celui qui a la vocation d'instruire et de conduire les autres doit en avoir plus de soin encore. Il faut qu'il soit connu, pour qu'on vienne à lui ; il faut qu'il soit estimé pour qu'on l'écoute.

La Compagnie de Jésus peut s'appliquer ces recommandations. Une publicité modérée, une réclame honnête ne lui est donc pas interdite ; c'est une nécessité du temps, puisque rien d'un peu considérable ne peut réussir sans cela. Nos Pères ont toujours usé plus que les autres religieux de ce moyen, et les fameuses *Lettres curieuses et édifiantes*, dont beaucoup s'exagèrent d'ailleurs la portée, n'étaient pas autre chose qu'un expédient pour faire connaître nos missions et y intéresser les personnes qui pouvaient efficacement venir à leur secours.

A côté de cette publicité de bon aloi, il y a un genre de réclame qui manque de discrétion et de dignité, quelquefois de vérité et de justice et que nous devons laisser aux sociétés industrielles et aux entreprises financières, aux distillateurs et aux chocolatiers, aux littérateurs affamés de bruit et d'argent, aux candidats pressés d'arriver au pouvoir. N'avons-nous jamais eu recours à cette publicité ?

On se figure malaisément saint Ignace, saint François Xavier, saint Louis de Gonzague ou saint Jean-François Régis distribuant des prospectus, courant les bureaux de rédaction, sollicitant des feuilles figaresques les plus décriées l'insertion d'annonces et d'éloges qu'il faudra bien payer en tolérance ou en argent.

Nos grands hommes en tous genres, théologiens, érudits, orateurs, les Sirmond, les Petau, les Bourdaloue, les Suarz, les Bellarmin, auraient rougi de s'abaisser à de pareils procédés, non seulement par humilité religieuse, mais par fierté humaine. Nous avons changé tout cela.

Je sais ce qu'on peut dire : qu'il faut s'accommoder aux usages et aux nécessités, que les moyens sont relevés et ennoblis par

la fin, que les Jésuites ont toujours usé très ingénieusement de la publicité connue de leur temps et que c'est même un des points sur lesquels ils ont été novateurs. Les exemples ne manqueraient pas pour justifier ce qu'on ose aujourd'hui, quelques-uns malheureusement célèbres.

Peu de réclames contemporaines sont aussi bruyantes et aussi fastueuses que cet *Imago primi sæculi*, dans lequel la Compagnie de Jésus célébrait son premier centenaire et se décernait à elle-même, à ses hommes et à ses œuvres, des éloges qui nous déconcertent encore par leur hyperbolique et déclamatoire effronterie.

La réplique n'est pas aussi difficile qu'on le suppose. Ce sont les vertus et les belles actions qu'il faut imiter et non les faiblesses.

Les Jésuites d'Anvers ont été ridicules par leur vantardise et leur mauvais goût ; ils pouvaient néanmoins alléguer comme excuse qu'ils avaient vraiment à louer des héros, les géants de l'apostolat moderne, les maîtres de la science et de la sainteté pendant un siècle.

En face des merveilles accomplies par ces premières générations de Jésuites, dans l'Ancien et le Nouveau Monde, de tant de nations évangélisées par François Xavier et ses suc-

sesseurs ; en face de tant de collèges et d'universités fondés sur tous les points du globe, de tant de livres publiés, de tant de martyrs et de docteurs ; en face du Protestantisme arrêté et refoulé, on le croyait du moins, de la foi catholique propagée et de la discipline rétablie ; en présence de pareils efforts couronnés de pareils succès, il était permis à des jeunes gens de manquer un peu de sang-froid.

On pourrait encore invoquer l'inexpérience en ces sortes d'affaires, l'entraînement de l'improvisation, l'espoir que ces effusions d'enthousiasme et de reconnaissance ne sortiraient guère des maisons de la Compagnie et ne seraient point par conséquent livrées à la discussion et à la risée d'un public et d'une postérité hostiles. Un peu d'exubérance est permise dans les souvenirs et les fêtes de famille. S'il y a eu excès, il a été payé cher ; Pascal allait se charger de la contre-partie !

On trouverait dans les comptes rendus du *Journal de Trévoux* et dans les pièces de vers latins, que les poètes de la Compagnie consacraient à leurs confrères et que les auteurs ou les éditeurs faisaient imprimer en tête des ouvrages, beaucoup d'éloges que la postérité n'a pas ratifiés ; mais il y a jusque

dans cet échange une honnêteté, une bonhomie qui n'existent pas dans la publicité moderne que je signale. On passe d'ailleurs beaucoup aux vers latins et aux préfaces latines, même en prose.

Cette passion de réclame à outrance, qu'il s'agisse d'un sonnet, d'un sermon, d'un traité ascétique, d'un volume de littérature historique ou pédagogique, de théologie ou de philosophie, cette soif d'éloges a de graves inconvénients. Elle manque de dignité par son côté charlatanesque, de justice par la partialité, de sincérité par l'exagération poussée jusqu'au mensonge, de discrétion par l'incompétence de ceux qui distribuent la louange et par l'inconvenance de ceux auxquels elle est distribuée en retour.

C'est un prédicateur de carême, auquel un journal boulevardier consacre un entrefilet, après la recommandation et l'analyse d'un drame obscène, avant l'adresse d'une mondaine très cotée ; c'est un éditeur annonçant pêle-mêle dans son catalogue la *Vie de saint Ignace de Loyola* ou de saint Louis de Gonzague avec le *Journal des Cocottes* et le *Nu au Salon* ou encartant dans la *Vie du Bienheureux Canisius* le prospectus d'un roman licencieux ; c'est l'exaltation ultra-lyrique

d'un théologien signée par un journaliste qui fait métier de vilipender les évêques et le pape dans plusieurs journaux et qui ne sait pas les éléments du catéchisme ; c'est la canonisation hebdomadaire d'un « saint et éminent religieux » par un chroniqueur qui prodigue l' « adoration » et la « divinité » aux charmes de toutes les actrices et de toutes les ballérines qui paradent en maillot sur des planches. C'est pis encore.

Ce qui est tolérable dans un industriel et un laïque ne l'est pas dans un religieux. Je sais bien que pour défendre la Compagnie contre l'article 7 et les décrets de 1880 le comité organisé à Paris s'est adressé à quelques-uns des journaux dont je parle et qu'on y a fait insérer des articles qui ont ensuite été répandus à profusion ; mais ce système n'a pas été approuvé par tous les Jésuites, et il est à craindre qu'il n'ait pas eu le succès qu'on s'en promettait. D'ailleurs, ce qui est d'usage en guerre ne doit pas être pratiqué par les particuliers en pleine paix. On avait alors une sorte de nécessité pour excuse ; ceux auxquels je fais allusion ne peuvent alléguer que leur vanité ; cela ne suffit pas.

Ces réclames excessives faites aux hommes et aux œuvres de la Compagnie par les jour-

naux, par les prospectus, par la propagande de vive voix, ne sont pas seulement ridicules, elles sont odieuses. Que l'on compare, par exemple, le jugement porté par un Jésuite sur le sermon ou le livre d'un Jésuite au jugement porté par ce même Jésuite sur le sermon ou le livre d'un étranger. La partialité est révoltante ; il n'y a pas évidemment proportion et commune mesure. On nous reproche de tout louer chez nous, de tout blâmer chez les autres ; avouons qu'on n'a pas entièrement tort.

On nous pardonnerait volontiers un peu d'indulgence pour nos frères; mais à ce degré! nos écrivains ont beaucoup à se reprocher en ce genre. Encore s'ils avaient réussi à contenter les auteurs !

Il existe une autre espèce de réclame plus détestable encore et que je tiens à signaler ; c'est l'abus des *notices*, des *biographies*, des *vies*. Saint Ignace veut que l'on conserve le souvenir de ceux qui ont édifié et honoré la Compagnie, de leur vivant. Il est d'ailleurs clair que dans les pages qu'on leur consacre on s'attachera surtout à ce qu'il y eut de bon et d'utile en eux. C'est la loi de ce genre d'écrits et ce serait une naïveté que de les prendre à la lettre.

Mais ici encore il y avait une mesure à garder qui a été habituellement dépassée. Là où quelques pages auraient suffi, on a écrit un gros volume. A ceux qui méritaient un petit livre on a consacré deux énormes tomes devenus obligatoires dans toutes les distributions de prix, au grand regret des élèves et des familles qui auraient préféré quelque chose de plus intéressant que la *Vie du P. Barelle* par le P. de Chazourne, ou même du *P. de Ravignan* par le P. de Ponlevoy.

Ces biographies ne sont pas seulement monotones, rien ne ressemblant d'habitude à la vie d'un Jésuite comme la vie d'un autre Jésuite ; elles sont mensongères par le silence qu'on garde sur les défauts, les fautes et les lacunes et par les éloges exagérés donnés aux talents, aux vertus et aux œuvres. Ceux qui ont vécu familièrement avec ces défunts ne les reconnaissent plus, tant le panégyriste les a transfigurés. On les représente comme des saints et des hommes de génie ; il existe malheureusement contre cette gloire des preuves irréfutables ; ce sont les œuvres mêmes qu'on célèbre et que les retouches, dont on ne se fait pas scrupule, ne tirent pas d'une déplorable médiocrité.

Cette manie qui sévit depuis quelques

années dans la Compagnie a un autre inconvénient ; elle nous rend sceptiques aux récits de nos vieux historiens. Si ceux-là n'avaient pas eu plus de souci de la ressemblance et de la vérité que nos contemporains ! S'ils avaient traité les témoignages et les documents avec le même sans-façon ! Il est, en effet, de notoriété publique pour quiconque a vécu assez longtemps dans la Compagnie que la plupart des pièces sur lesquelles on étaie ces biographies fantaisistes sont mutilées, arrangées ou même fabriquées. On serait souvent bien embarrassé de montrer les autographes.

Le *Figaro* a défini un jour les Jésuites « des hommes qui écrivent la vie les uns des autres ». Il s'agissait de je ne sais quelle série de Pères qui s'étaient ainsi racontés successivement. Ne prenons pas à tâche de justifier cette boutade.

Efforçons-nous de bien vivre, de faire de grandes et saintes actions. Soyons utiles, soyons savants, soyons vertueux. Au lieu d'être perpétuellement en contemplation devant nous-mêmes et d'ériger en axiome domestique la supériorité universelle de la Compagnie, regardons les prêtres des paroisses, les religieux et même les simples

fidèles qui vivent autour de nous; nous y trouverons nons eulement à reprendre, mais à prendre; non seulement à critiquer, mais à imiter.

Visons à faire mieux que le clergé séculier, mais ne nous contentons pas de nier ses vertus, ses mérites et sa science, de le mépriser dans nos esprits et de le dénigrer dans nos conversations; c'est blesser à la fois la charité et la justice. Souvenons-nous que la modestie sied bien au talent et que le zèle sans l'humilité n'est qu'une forme de la suffisance. Laissons à Dieu le soin de glorifier ses serviteurs. Au lieu d'écrire leur vie, même véridique, reproduisons leurs vertus dans la mesure de la grâce qui nous est accordée.

Abandonnons toute réclame et particulièrement certains genres de réclame à la cupidité et à la vanité. Travaillons avec Dieu, devant Dieu, pour Dieu et n'attendons que de lui seul notre récompense. Qu'importe que les contemporains et la postérité ignorent notre nom, pourvu qu'il soit éternellement connu de Jésus-Christ, de la Vierge et des anges, dans la splendeur des saints!

LA FRANCHISE

Le mot *jésuite*, aux oreilles d'un grand nombre de Français, résonne à peu près comme *fourbe* et *hypocrite*. Cette opinion paraît indéracinable ; elle est incrustée dans la langue même, scellée dans certaines intelgences par des pointes de diamant.

Comment est-elle née ? Comment s'est-elle répandue ? Comment a-t-elle poussé ses racines dans toutes les classes, par le pamphlet, par la chanson, par l'éloquence, par la poésie, par le roman, par l'histoire, par les arts et jusque par la controverse théologique? C'est ce qu'il serait trop long et d'ailleurs inopportun de raconter ici ; il suffit de constater le fait.

Calomnie, disons-nous, et rien n'est plus vrai, dans l'ensemble et dans le fond. Cette explication n'est cependant pas complète ; il faudrait montrer pourquoi cette calomnie a trouvé si rapidement et si sûrement créance, pourquoi elle a pris, pour nous seuls et dès l'origine, cette forme définitive, au lieu de

tant d'autres accusations qui semblent plus accessibles au vulgaire et plus conformes aux traditions de la gaieté gauloise.

Cette calomnie n'est pas d'origine populaire ; elle a été inventée par le protestantisme, propagée par le jansénisme, consolidée par le philosophisme ; les trois ennemis les plus redoutables que les Jésuites aient eu à combattre. Le génie de Pascal, de Molière, de Voltaire, plus tard celui de Courier et de Michelet l'a immortalisée dans d'incomparables chefs-d'œuvre. Tant qu'on étudiera la langue française, les *Provinciales*, *Tartuffe* et les *Romans* produiront leur effet infaillible. Il faut nous y résigner.

Est-ce méchanceté purement gratuite de la part de nos ennemis et du public ? Je ne le crois pas. Dans ces longues et sanglantes querelles religieuses et politiques qui agitaient l'Europe aux premiers temps de la Compagnie, on ne s'épargnait pas plus les invectives que les violences. Nos controversistes en ont reçu beaucoup ; ils en ont distribué beaucoup aussi. Si le Père Garasse n'a pas imprimé sur le front de ses adversaires des stigmates indélébiles, c'est le génie qui lui a manqué, non l'audace et le désir ; il est infiniment plus injurieux et plus grossier, non seulement que Pascal, qui ne

l'est pas du tout, mais que Pasquier et les auteurs de la *Satyre Ménippée*. Sa verve intempérante ne recule devant aucune accusation, devant aucune expression. Il n'a certes été retenu par aucun scrupule moral ou littéraire. D'autres l'ont dépassé.

Malheureusement les apparences toujours, et quelquefois la réalité, furent contre nous. Venus d'Espagne, les compagnons de saint Ignace et leurs disciples devaient être soupçonnés d'attaches à la monarchie et à la politique de Philippe II, d'autant plus que l'une et l'autre affectaient de se confondre avec le catholicisme. Obligés de se dissimuler pour échapper à la proscription, de ruser pour être admis dans l'Université et pour avoir des collèges en France, cherchant dans la faveur royale une protection contre la malveillance des parlements, ils ont contracté ces allures louches, ce langage évasif et ces restrictions mentales dont on leur a fait un crime.

Tout en eux prêtait au soupçon. Vrais religieux sans être astreints au chœur ; assimilés aux ordres mendiants et jouissant de leurs privilèges sans avoir les dehors et les souffrances de leur pauvreté ; partisans systématiques de la souveraineté et de l'infaillibilité pontificales sous le régime gallican ; confesseurs attitrés de rois notoirement scandaleux,

comme Henri IV, Louis XIV et Louis XV ; voués par profession aux conseils évangéliques et toujours mêlés par nécessité politique aux courtisans, aux seigneurs et aux dames de la cour; mélange bizarre de luxe et de dénuement, d'orgueil et d'humilité, de maximes austères et d'accommodements pratiques; ayant officiellement une manière de vivre commune et gardant presque en tout un air à part, l'existence des Jésuites devait naturellement paraître quelque chose de paradoxal et de monstrueux, une énigme suspecte, une puissance occulte. Le sentiment peu dissimulé de leur supériorité devait leur faire beaucoup de jaloux.

La malveillance n'avait qu'à broder sur ce canevas ; elle ne s'en fit pas faute et presque toujours elle eut pour elle le talent et l'audace. La légende s'accrédita ainsi peu à peu et la réputation fâcheuse d'ambition, de dissimulation et de fausseté s'attacha définitivement à notre nom.

Les *Provinciales* d'abord et plus tard les pamphlets qui monnayèrent et adaptèrent aux mœurs et aux polémiques du temps la formidable ironie du grand janséniste ont eu le succès et la popularité des caricatures de génie. Tout cela est menteur, sans doute,

et c'est entendu ; mais tout cela porte, malgré tout, un air de vraisemblance et de vérité. C'est ce qui rend ces sortes de livres irréfutables. Après que nos apologistes avaient montré, à grand renfort de citations, de distinctions et de renvois, que tout y est exagéré, dénaturé, transposé, inventé, le public, qui est simpliste, n'y découvrait pas moins sous les déformations la physionomie traditionnelle et réelle du Jésuite.

C'est cet habile mélange de traits finement saisis et de grossissements volontaires qui fait la malice et le comique irrésistible de *Don Quichotte* et du *Voyage de Gulliver*. La diffamation et la calomnie n'ont de prise immortelle que lorsqu'elles s'attaquent à des réalités. Dirigées contre les Franciscains ou les Dominicains, les *Provinciales* n'auraient eu aucune vogue, suivant l'excellente remarque de Voltaire, parce qu'elles auraient été invraisemblables. Pour atteindre ces Ordres, il aurait fallu s'y prendre autrement et frapper sur d'autres points.

Quoi qu'il en soit, le coup est porté, la blessure faite. Il faut accepter la situation et en tirer parti. Puisque nous sommes suspects, beaucoup à tort, un peu avec raison, il convient de nous surveiller et d'être plus simples et plus loyaux que le commun des hommes ;

ce qui ne veut pas dire maladroits. La franchise va d'ailleurs bien à la vertu.

Cette candeur devrait exister avant tout dans nos rapports intimes et familiers. Que chacun s'occupe de sa perfection personnelle, sans surveiller son voisin et qu'il sache garder pour lui ce qu'il a surpris. Si les inférieurs ne dénonçaient que dans les conditions énumérées par Suarez, dans son admirable traité *De Instituto Societatis Jesu*, si les supérieurs se montraient toujours paternels et discrets lorsqu'ils reçoivent des rapports, même bien fondés, la défiance tomberait, les rancunes seraient rares ; au lieu d'une réunion d'égoïstes qui s'épient et se déchirent sourdement, on aurait une société de frères vivant cœur à cœur avec le désir d'être agréables et utiles les uns aux autres.

L'aspect de beaucoup de nos maisons changerait par enchantement ; dans cette atmosphère de bienveillance et de loyauté les âmes se dilateraient, les fronts s'éclairciraient, le regard deviendrait droit et lumineux. Au lieu d'aller chercher au parloir ou en ville des confidents et des amis, on les trouverait dans la communauté. Les forces seraient augmentées par de charitables encouragements et

d'utiles indications ; l'unité d'efforts amènerait de merveilleux résultats.

En nous quittant, les étrangers devraient emporter le souvenir d'une religion indulgente et sans arrière-pensée. Nous devrions tout particulièrement donner aux élèves de nos collèges l'exemple et le goût d'une cordialité généreuse.

On reproche aux officiers de notre armée, où il y a d'ailleurs tant d'éléments d'honneur, de ne plus avoir ces traditions de bonne camaraderie qui faisaient jadis le charme des écoles militaires et qui devenaient dans le danger une chance de salut. Elles ont été remplacées par des habitudes d'espionnage, de jalousie et d'intrigue. Chacun pour soi ! Telle est la devise nouvelle ; c'est moins aux dépens de l'ennemi que des collègues qu'on songe à faire fortune et à se procurer de l'avancement. On rampe pour mieux faire son chemin, ce qui est particulièrement vil lorsqu'on porte une épée. Les nombreux officiers sortis de nos collèges et de nos écoles préparatoires ne seraient pas, insinue-t-on, étrangers à cette perversion de l'esprit et à cette disparition de la solidarité militaires.

Les éléments manquent pour juger ce qu'a de vrai et ce qu'a de faux cette accusation. Efforçons-nous de la rendre invraisemblable

et poussons jusqu'à l'excès la haine du mensonge, de l'équivoque et de l'intrigue.

Il existe depuis quelque temps une catégorie de personnes vis-à-vis desquelles nous devons cultiver avec un soin spécial la bienveillance et la franchise ; je veux parler des auxiliaires, clercs ou laïques, employés dans nos collèges depuis les décrets. Ils vivent côte à côte avec nous et ils nous surveillent instinctivement ; la moindre dureté les froisse, la moindre duplicité les scandalise ; ils y voient un manque de confiance et un abus de la supériorité. Par la force même des choses, ils sont très disposés à interpréter défavorablement ce qui a une apparence louche, le désir de les écarter de la communauté et de ne pas les laisser pénétrer dans notre vie religieuse, le besoin d'être seuls pour vaquer à nos exercices de piété et jusqu'à notre timidité.

Plusieurs de ces auxiliaires ont plus de talent naturel, plus de science et plus d'expérience de la vie que les Nôtres ; les mesures que l'on a prises pour les isoler des élèves et des familles et pour les empêcher d'acquérir une influence qui pourrait gêner la nôtre sont d'autant plus humiliantes et

odieuses. Il ne faut donc pas les aggraver par la suffisance et la maladresse.

Si nous n'y prenons garde, nous ferons croire aux mieux disposés que nous nous regardons comme des maîtres et qu'ils ne sont pour nous que des employés et en quelque façon des domestiques. Ils ne nous pardonneraient pas cela, et ils seraient excusables. Rien n'est plus amer que le mépris à tout homme, mais particulièrement aux intellectuels et aux prêtres. Faisons taire une vanité et une jalousie qui seraient ici le fruit d'une mauvaise politique.

Nos auxiliaires vont et viennent ; ils passent et la Compagnie demeure. Leur savoir-faire contribue, même malgré eux, à la renommée de nos collèges ; notre intérêt consiste donc à l'utiliser et non à l'annihiler, à le tourner à nos fins et non à l'exaspérer contre nous. La franchise dans les rapports nous y aidera, et la bonté.

Je ne sais pas si on a bien fait en élevant une barrière infranchissable entre les Nôtres et ces collaborateurs, en faisant des deux catégories comme deux castes inégales et partant hostiles. Si nos auxiliaires nous haïssent presque partout et profondément, c'est surtout à cause de cela. Adoucissons du moins par une grande ouverture de cœur et de vi-

sage ce que la réglementation peut avoir de blessant. On nous rendra en dévouement ce que nous aurons dépensé en prévenances.

Contrairement à la réputation que les circonstances, la calomnie, la jalousie et nos propres fautes nous ont faite, le Jésuite doit mettre beaucoup de franchise et de simplicité dans ses rapports avec Dieu et avec le prochain. Lentement, mais sûrement, cette candeur intérieure transparaîtra sur nos visages et sur nos œuvres; elle gagnera la confiance, l'estime et l'affection de ceux qui nous approchent de près et de nos ennemis eux-mêmes. Puisqu'on est tout disposé à donner une interprétation fâcheuse aux démarches et aux paroles les plus inoffensives, il faut ôter à la malveillance jusqu'aux moindres occasions de nous surprendre en flagrant délit de duplicité; et le meilleur moyen de n'être pas surpris, c'est de ne jamais s'exposer.

Méfions-nous de certains principes de théologie morale et de casuistique, dont l'application trop subtile et trop fréquente enlève à notre commerce tout charme et toute sécurité. Laissons à Escobar ses restrictions et ses distinctions, et répondons sans détour : oui ! et : non ! suivant le conseil de l'Évan-

gile et de l'*Imitation de Jésus-Christ*. C'est encore la meilleure habileté.

L'AMOUR DE LA COMPAGNIE

Rien n'était autrefois plus incontesté que l'amour des Jésuites pour leur Institut. Ils en ont donné des preuves éclatantes pendant la durée de l'ancienne Compagnie, et particulièrement à l'époque de sa suppression par les rois et par le pape. Ceux mêmes qui les accusent de n'avoir pas su la défendre avouent qu'ils surent la pleurer. Les missionnaires sur les plages les plus lointaines et au milieu des peuples les plus féroces, les scolastiques dans les collèges, les professeurs, les prédicateurs, les savants, les écrivains, jeunes gens et vétérans, supérieurs et inférieurs, Italiens, Espagnols, Anglais, Français, Polonais, Allemands, dans l'Ancien et dans le Nouveau Monde, profès, coadjuteurs formés, frères laïques, tous regardaient saint Ignace comme le plus noble des pères et la Compagnie comme la plus tendre des mères. L'idée de la quitter volontairement ne

venait à personne ; celle d'en être séparé paraissait comme le plus grand des malheurs. On répétait un mot attribué à saint Louis de Gonzague : qu'il n'hésiterait pas à traverser l'enfer pour contempler la beauté de la Compagnie de Jésus ; sans rechercher s'il était authentique et sans remarquer ce qu'il a de faux et même de blasphématoire, puisqu'il suppose que la vision d'une créature peut compenser la perte même momentanée du Créateur.

Cet attachement naturel et surnaturel était fait d'estime, de reconnaissance et de dévouement. Tous pensaient et proclamaient que la Compagnie était le canal par lequel avaient coulé sur eux les grâces spirituelles, les biens intellectuels, les avantages temporels. C'était elle qui les nourrissait, qui les habillait, qui les logeait, qui les instruisait, qui les sanctifiait. Dans ses maisons, ils retrouvaient la famille, dans ses bibliothèques ils pouvaient puiser la science comme à une source pure ; dans ses églises ils priaient avec plus de ferveur, comme si ces pierres eussent été imprégnées de l'esprit des générations qui les avaient précédés. Ses opinions dogmatiques et morales, ses méthodes de prière, d'oraison, de direction et d'exa-

men, l'enseignement de ses docteurs dans leurs livres, dans leurs leçons et dans leurs discours, l'exemple de ses saints, la gloire de ses hommes illustres, tout leur était cher et sacré. Aucun doute n'effleurait leur âme.

Ces règles, qui nous semblent aujourd'hui presque intolérables, de la manifestation de sa conscience propre et de la dénonciation des autres, de l'obéissance aveugle de volonté et de jugement; ces règles dont quelques-uns rougissent aujourd'hui, que d'autres regardent comme des formules surannées, qu'on s'efforce de réduire à rien par des interprétations, des atténuations et des exceptions; ces règles du *socius* et du contrôle de la correspondance, leur paraissaient admirables ; loin d'y voir une ingérence tyrannique, ils les regardaient comme autant de preuves d'une sollicitude maternelle qui pense à tout et qui ne se lasse ni jour ni nuit.

Nous sommes bien forcés d'avouer que ces sentiments de nos anciens Pères n'existent plus qu'exceptionnellement dans la nouvelle Compagnie, du moins à ce degré. Beaucoup, grâce à Dieu, restent attachés à leur vocation, mais par devoir, par fidélité à la parole solennellement jurée à Dieu, en prononçant les vœux. Il n'y a plus cette inclination de

cœur, ce don naïf, cet abandon filial de tout son être, qui ne soupçonne même pas la possibilité d'un changement de vie.

Et combien ne restent dans la Compagnie que « parce qu'il y aurait trop d'inconvénients à la quitter » ! *Fœdere non valeo, mendicare erubesco*. C'est par cette grossière écorce que les branches tiennent à l'arbre. Il n'y a presque plus affection ou estime.

De là ce manque de charité surnaturelle entre ces prétendus fils d'une commune mère ; de là ces murmures, ces jalousies, ces intrigues, cette paresse qui s'étend comme une lèpre, ce mépris pratique et parfois théorique des règles les plus essentielles, cette ignorance de notre histoire familiale, cette désertion systématique de nos traditions et de nos méthodes.

Saint Ignace et saint François Xavier reconnaîtraient-ils des maisons de la Compagnie dans la plupart de nos résidences, où il ne subsiste de la régularité religieuse que les apparences qu'il est impossible de ne pas garder ? Reconnaîtraient-ils de légitimes successeurs dans ces prêtres médiocres, qui n'ont pas même l'activité naturelle que l'on remarque chez les séculiers, parce que l'assurance d'une vie plantureuse a supprimé chez eux tout stimulant ? C'est l'amour-propre

dans ce qu'il a de plus déprimé, l'égoïsme dans ce qu'il a de plus mesquin.

Un moment nous avons pu craindre de voir Léon XIII séculariser la Compagnie en France et rendre ses membres à la liberté. Que se passait-il alors dans beaucoup de cœurs ? Dieu seul le connaît d'une manière infaillible, parce qu'il pénètre les plus secrètes pensées ; mais il n'est pas téméraire d'affirmer que chez beaucoup cette perspective soulevait moins de craintes que d'espérances lorsque l'ancien Provincial de Lyon, envoyé à Rome pour plaider notre cause et détourner le coup, put annoncer que, suivant une parole de Mgr Pie, évêque de Poitiers, « la Compagnie ne serait pas supprimée », ce fut déception autant que joie.

Après avoir constaté cette déchéance, on est amené à en rechercher les causes, afin d'appliquer le remède, s'il en est encore.

Ces causes sont multiples, enchevêtrées ; il y en a qui tiennent au temps, d'autres aux religieux, d'autres à la Compagnie elle-même. Signalons-en quelques-unes.

Dire que l'esprit de ce siècle est particulièrement opposé à l'esprit de saint Ignace serait une banalité ; ce serait de plus se placer

à côté de la question. Ces deux esprits ne sont pas seulement contraires, ce qui est la condition la plus favorable pour un ordre militant qui ne veut pas se laisser entamer; ces deux esprits sont disparates en même temps qu'hostiles. C'est pourquoi il est si difficile aux Jésuites du vingtième siècle d'avoir sur leurs contemporains la même action que leurs devanciers sur le seizième et le dix-septième siècle. Nous ne parlons plus la même langue; nous ne sommes plus sur le même terrain.

Sans doute, les mêmes passions et les mêmes erreurs fondamentales existent toujours : la rage de posséder pour dominer et pour jouir, l'orgueil de l'intelligence qui se révolte contre la révélation, la manie de l'indépendance qui ne supporte aucun frein social ou religieux; mais ces éternels ennemis prennent une allure et usent d'une tactique différentes. Pour les suivre et les terrasser, il aurait fallu transformer le vieil outillage, adapter les armes et les méthodes aux armes et aux méthodes de nos adversaires. C'est ce que nous n'avons pas su faire suffisamment.

Nous sommes donc, sur bien des points, dans la situation de soldats qui n'auraient à opposer aux engins modernes que la balistique d'il y a trois cents ans. La composition,

des corps et les lois de la gravitation n'ont pas changé, mais les explosifs nouveaux ont des effets autrement terribles.

C'est la pensée qui vient involontairement à l'esprit en lisant certains livres, en entendant certains discours de nos Pères. Ceux qui sentent le besoin de se rajeunir le font maladroitement : ils semblent sortir de nos traditions et de notre genre, lorsqu'en réalité ils essaient d'y rentrer. C'est David empêtré dans les armes de Saül et n'ayant plus confiance dans sa fronde. Les novateurs deviennent suspects au dedans et au dehors.

Ce malaise vaguement senti par tous, cette impuissance des efforts les plus intelligents et des meilleures volontés enlèvent aux Jésuites contemporains l'estime et l'affection pour la Compagnie. On ne s'attache cordialement et pour toujours qu'à ce qui donne le succès et la victoire.

Les mœurs du siècle ont encore exercé une action dissolvante sur les Nôtres en pénétrant plus ou moins dans nos maisons par les livres, les revues et les journaux, par des habitudes d'indépendance, de luxe relatif et de bien-être, par les conversations, les visites et les relations avec les hommes et les femmes du monde, par les passions poli-

tiques et par cette atmosphère de libre examen et de sensualité qui pèse sur la société.

Dans ce milieu où le système nerveux prédomine, non seulement les âmes, mais les corps eux-mêmes, les tempéraments et les santés ont subi des altérations qui les rendent moins aptes au régime et aux ministères de la Compagnie telle que l'avait conçue saint Ignace et que l'avaient organisée ses successeurs immédiats.

A ces causes extérieures, il convient d'en ajouter d'autres qui viennent de la constitution même ou du gouvernement de la Compagnie. Elle est dans son ensemble un modèle de sagesse, d'équilibre, surtout de force et d'unité. Il n'est pas nécessaire de citer à ce propos un certain nombre de témoignages que l'on rencontre partout et qui sont d'ailleurs assez agaçants, parce que ceux qui les ont rendus étaient d'une incompétence notoire, parce que ce qu'ils admirent le plus est heureusement imaginaire et parce qu'ils se sont d'ordinaire contredits, aussi peu recevables lorsqu'ils approuvent que lorsqu'ils condamnent.

On peut dire néanmoins, sans manquer de respect à notre saint fondateur, que dans cette organisation certains principes ont été

poussés à l'extrême par ceux qui ont complété l'œuvre qu'il avait ébauchée et en ont altéré l'esprit. Tels sont, par exemple, le pouvoir absolu des supérieurs, le droit et le devoir de la dénonciation mutuelle, le compte de conscience, la surveillance réciproque dégénérant fatalement en espionnage et engendrant l'hypocrisie, le décachetage des lettres envoyées et reçues qui est une violation criante du secret naturel et de la confiance du public, l'immolation des individus, particulièrement des jeunes gens, à des caprices des supérieurs, un ensemble enfin de pratiques et de règles qui semblent peu conciliables avec le respect de la dignité humaine telle que la comprennent les sociétés modernes, où l'égalité naturelle ne fléchit volontiers que devant le mérite personnel, qu'il soit puissance de l'esprit, force du caractère ou éminence de la vertu.

A l'origine, ces excès étaient moins sensibles, à cause des mœurs courantes et de la valeur des hommes qui formèrent la première et la seconde génération de Jésuites. Ils sont devenus habituels et blessants depuis le rétablissement de la Compagnie, tant par l'étroitesse des Pères de la Foi qui en ont altéré l'esprit, que par le vice des supérieurs qui

ont gouverné les maisons et les provinces depuis un siècle et dont la plupart n'avaient ni le talent, ni la formation, ni la vertu que réclament de pareilles charges. Il ne suffit pas, en effet, d'être mis au-dessus des autres pour avoir le discernement, la délicatesse et la bonté. La sainteté elle-même ne supplée pas à tout.

Ce serait nier l'évidence et manquer ridiculement de sincérité que de ne pas reconnaître qu'il y a dans le choix des supérieurs, depuis une cinquantaine d'années, de graves déficits. On semble avoir peur de l'intelligence et de l'initiative, c'est-à-dire des deux qualités qui doivent briller avant les autres dans le gouvernement. Il s'est formé peu à peu dans les provinces une sorte de caste qui s'arroge le privilège de fournir les recteurs et où l'on n'est admis qu'en montrant patte blanche, c'est-à-dire peu de défauts saillants et pas de qualités fortes. Tel Provincial n'a été nommé, au grand ahurissement de tous ceux qui le connaissent, que parce qu'il était l'homme de paille de quelques personnages qui ont gouverné sous son nom. La médiocrité correcte semble ainsi devenue un brevet de supérieur.

Une fois arrivés, ces hommes naturelle-

ment étroits d'esprit et de cœur deviennent jaloux, tracassiers, défiants, vindicatifs. Le roi de France, contrairement au mot historique, n'est attentif qu'à venger les injures du duc d'Orléans. Bientôt percés à jour, ils n'inspirent aucune confiance et aucune sympathie. Des caprices transformés en oracles divins règlent les destinées.

Par incapacité et par malveillance, souvent par l'une et l'autre, ils empêchent toute innovation ou ce qu'ils regardent comme tel et découragent toute initiative. Ils provoquent ainsi contre leur personne des mépris et des murmures qui retombent plus ou moins sur la Compagnie qu'ils représentent et au nom de laquelle ils disposent de leurs sujets, sans tact, sans bienveillance, sans respect des talents et des services, sans égard pour le travail et la santé, sans ménagement pour le présent et sans prévoyance pour l'avenir, au petit bonheur, comme si c'était chose sans conséquence, ne paraissant pas soupçonner ce qu'a d'exorbitant ce pouvoir de gouverner les âmes, cette obligation morale de ne commander aucun effort inutile, de ne briser aucune faculté sous prétexte de la diriger, de faire produire à chacun tout ce qu'il est capable de donner.

Dans la Compagnie, comme au dehors, un

supérieur croit avoir « bien mené sa barque » lorsqu'il ne lui est pas arrivé « d'affaire » fâcheuse qui compromette son avancement. De toutes les formes que prend l'égoïsme c'est la plus lâche et la plus nuisible. En fait, les supérieurs ne se croient pas créés et mis au monde pour le bien de leurs inférieurs, mais les inférieurs n'existent, à leurs yeux, que pour servir ces supérieurs. Leur conception se rapproche ainsi fort sensiblement de celle de nos fonctionnaires et de nos bureaucrates.

Dans ces conditions, il est impossible qu'un amour joyeux et dévoué pour la Compagnie vive longtemps dans les cœurs.

Une conséquence pratique très fâcheuse découle naturellement de cette incapacité et de cet égoïsme des supérieurs ; c'est qu'ils n'ont aucun égard à la justice distributive, comme s'il n'existait pour eux-mêmes aucun devoir et pour leurs subordonnés aucun droit. Tout dépend de leur bon plaisir, de leur intérêt, de leurs frayeurs. Ceux qui leur plaisent et ceux qu'ils redoutent sont l'objet de prévenances ; ceux qui ne savent pas flatter et qui s'acquittent silencieusement de la besogne imposée, sans murmurer et sans réclamer, sont mis sans cesse à contribution

pour les corvées dont les autres ne veulent pas ou qu'on n'ose pas leur proposer. Quelques-uns ont été oubliés pendant sept ou huit ans dans des postes infimes et privés des études régulières. Ainsi dans les collèges un petit nombre de religieux sont écrasés, tandis que d'autres parfaitement valides n'ont à peu près rien à faire. Ce spectacle a quelque chose d'immoral.

Si le siècle, la Compagnie et les supérieurs ont des torts, les simples religieux n'en sont pas exempts. Toutes les causes qui facilitent le relâchement amoindrissent aussi l'affection pour la Compagnie. Il en est du religieux comme du soldat ; c'est la discipline exacte qui lui fait aimer son état ; la licence amène le dégoût.

Une des causes les plus générales de désaffection et la moins remarquée, c'est l'ignorance. Un vénérable Jésuite, Père-Maître, Provincial, Père spirituel et Instructeur du troisième an, affirmait en gémissant qu'on ne saurait croire à quel point la Compagnie est une inconnue pour la plupart de ses enfants.

On n'a que des notions vagues et fragmentaires sur ses *Constitutions*, sur ses *Exercices*, sur son droit canonique, sur ses grands

auteurs ascétiques, sur ses écrivains et sur son histoire. Même au troisième an, beaucoup n'ont pas lu l'*Institut*. Les prédicateurs, au lieu d'aller chercher dans Suarez, dans Cornelius à Lapide, et dans nos théologiens les trésors de spiritualité solide et de doctrine dont ces livres sont pleins, vont mendier de ci et de là, dans des brochures et des livres fantaisistes, quelques morceaux brillants, quelques aperçus paradoxaux, avec lesquels ils espèrent éblouir leurs auditeurs. Parmi nous, qui connaît Alvarez de Paz, dans lequel on trouverait tout ?

Bourdaloue lui-même n'est pas plus étudié dans la Compagnie que dans l'Université. Indépendamment de son style, très pur dans sa robuste sobriété, on y découvrirait d'incomparables modèles de zèle apostolique, de pathétique logique et de psychologie morale. Il ne faut pas le copier mais l'étudier, ce qui est tout à fait différent. Un jeune religieux qui le prendrait pour maître deviendrait certainement remarquable par la vigueur des déductions, la vérité des applications, la richesse des plans. Il ne suffit pas, mais il est incomparable, et il est nôtre. Au second rang comme écrivain, il est au premier comme prédicateur.

Après l'ignorance, ce qui refroidit le plus l'amour pour la Compagnie c'est le manque d'initiative et la paresse. On ne s'attache naturellement et surnaturellement qu'à ce qui est un prolongement de nous-mêmes par le travail que nous y avons mis, à l'emploi qui engage notre responsabilité, à l'œuvre à laquelle on applique ses puissances avec entrain, à ce qui est apprécié et honoré. L'inintelligence des supérieurs, en ôtant aux ministères tout esprit de suite et toute longue portée, empêche les inférieurs de s'y affectionner. La paresse amène l'indifférence la routine fait les traînards.

Mais l'esprit d'initiative, d'entrain, d'ardeur, devient de plus en plus rare chez nous. Nous sommes un corps d'avant-garde ; la défiance ou la rancune de Léon XIII, en faisant de la Compagnie un corps de réserve, a paralysé ses meilleures forces.

Le travail obstiné, uniquement soutenu par l'obéissance, exige l'héroïsme, et l'héroïsme est toujours rare. A quoi bon d'ailleurs multiplier des efforts qui n'aboutiront à rien? A quoi bon se mettre tout entier à un ministère qu'il faudra quitter demain, à une entreprise apostolique, littéraire, scientifique, apologétique, qui demanderait du temps, des loisirs et des ressources pour

être menée à terme ; choses qui dépendent d'un caprice ?

La Compagnie, célébrée encore dans les livres et dans les discours pour son habileté à tirer parti de tout et de tous, est devenue quelque chose d'archaïque et d'idéal auquel rien ne correspond plus dans les faits, auquel on ne peut s'attacher par le fond du cœur. Tout au plus inspire-t-elle à la jeunesse des sentiments platoniques, nés de l'imagination plutôt que de la volonté et qui tombent vite devant la réalité triviale à laquelle on se meurtrit à tout moment.

Comment pourrait-on aimer la Compagnie lorsqu'on n'aime point les membres qui la composent, lorsque le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ne fait plus battre le cœur, lorsque la flamme apostolique pour les missions lointaines et le martyre est refroidie, presque éteinte ?

Nos ministères les plus bruyants sont-ils vraiment surnaturels et apostoliques ? Y mettons-nous le soin et la ferveur que réclament les œuvres de Dieu ? *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter !* N'est-ce pas cette malédiction qui explique notre stérilité ?

Pour un grand nombre de Jésuites, la

Compagnie n'est guère plus qu'une bonne table d'hôte, une pension régulièrement tenue, où une certaine contrainte est compensée par des avantages très positifs. Si la vie n'y est pas folichonne, elle y est, en somme, plantureuse. Nul souci pour le présent et pour l'avenir.

On vit sous le même toit, on se réunit au même réfectoire, on récite les litanies en commun, on suit en gros le même règlement ; c'est là presque toute l'unité, toute la communauté. Les corps sont juxtaposés, comme les étages et les cellules ; les cœurs restent séparés, isolés. On s'est rencontré sans se connaître, on vit sans s'aimer, on se quittera sans se regretter. Les meilleures heures sont celles qu'on passe dans les parloirs des couvents, au dehors, avec les étrangers.

Est-ce là une vie religieuse, telle qu'on l'a rêvée au matin de la jeunesse, telle que le monde lui-même l'imagine ? Est-ce là surtout cette société de frères et de pères, cette « société d'amour » dont parlait saint François Xavier et vers laquelle il tournait ses yeux et son cœur du fond de l'Orient ? Dieu peut-il faire ses délices d'habiter parmi nous et d'y répandre sa charité et son Esprit ?

Grave sujet de méditations ; immense champ de résolutions. Faisons tous nos efforts pour ressusciter en nous et pour susciter autour de nous l'amour de notre vocation et de la Compagnie de Jésus. Ce n'est que dans cette atmosphère et aux rayons de ce soleil de la charité fraternelle que la vie religieuse peut s'épanouir et porter ces fruits suaves et vivifiants qui méritent l'admiration des hommes et les grâces de Dieu. La terre où l'on n'aime pas est une région de mort.

TABLE DES MATIÈRES

Chalon-s.-Saône. – Imprimerie Française et Orientale, E. BERTRAND

CORRESPONDANCE DOCUMENTAIRE

Chez les Pères

Pour la bonne cause tout
leur est permis : *A.M.D.G...*
PAUL BOURGET.
L'Étape.

Ce livre est un recueil de 110 lettres trouvées, après l'expulsion des Jésuites, dans un de leurs plus célèbres couvents de Paris.

La préface explique comment ces lettres sont tombées en notre possession.

Authentiques et pleines d'intérêt, elles ont une portée qui ne peut échapper à personne.

Leur lecture apprendra au clergé séculier comment sont traités les cardinaux, évêques et prêtres dont le talent porte ombrage aux Révérends Pères.

Les gens du monde apprécieront la moralité des conseils donnés à leurs femmes et à leurs filles. Ils prendront un malin plaisir à compléter les noms dont les initiales seules figurent au bas et dans le corps de chaque lettre.

Chez les Pères est un ensemble de documents historiques et suggestifs qui jettent une lumière opportune — ou importune — sur l'intimité intellectuelle et morale de la communauté la mieux établie et la plus puissante des deux mondes.

AIMÉ GIRON-ALBERT TOZZA

L'Augustule

Voilà une œuvre de premier ordre et qui, dans un pays où l'on aurait le goût de ce qui est réellement beau serait assurée d'un succès éclatant.

Les auteurs de l'*Augustule* possèdent, avec un remarquable talent littéraire, les qualités spéciales qui sont indispensables pour écrire un roman historique : l'érudition très sûre, le sentiment de l'âme antique.

J'ajoute que ce qu'il y avait de dramatique et de pittoresque dans le sujet choisi par eux, — la décadence romaine, la mêlée des races qui se disputent le monde, — ils l'ont merveilleusement compris et traité en historiens et en artistes. Telle de leurs pages, par exemple la mort de la courtisane Thargélie dévorée par des ours, est presque digne de Flaubert, du Flaubert de Salammbô.

HENRI D'ALMÉRAS *(La Presse)*.

— 3 —

VICTOR MAUROY

Satan-Dieu

Malgré son titre, — un peu surprenant, — ce livre, dû à la plume d'un de nos plus savants philosophes, est une œuvre de piété, de foi et de lumière.

Il apporte la preuve — *jusqu'ici toujours attendue* — de l'existence de Dieu. Il donne à Dieu son vrai nom.

Il le montre dans son incomparable majesté et dans sa réelle grandeur, vertigineuse.

La création *ex-nihilo* s'y déroule à nos yeux.

L'Infini et l'Absolu y deviennent l'objet d'une connaissance complète et précise.

Nous savons, désormais, la véritable nature et l'exacte genèse des êtres et des choses. L'explication du Mal est, enfin, fournie d'irréfutable façon.

Les vérités éternelles qui supportent et sur lesquelles sont fondées les Religions et les Sciences humaines, sortent du vague et du fabuleux, et apparaissent dans tout leur éclat.

Aux *croyances*, enveloppées d'ombres et de mystères, qui, jusqu'à ce jour, ont bercé l'anxiété de l'humanité, succède une *certitude* pleine de netteté et de magnificence.

Nous connaissons et le pourquoi, et le comment, et le but, et la cause finale de l'évolution universelle.

Les théories sur le Possible, les Contraires, l'Absolu, les Universaux, la Continuité et la Discontinuité, l'Infini et le Fini, etc., etc., sont destinées à rectifier profondément nos vues sur les plus hauts sujets de la spéculation théologique et philosophique.

Celles relatives à la Vie, à la Mort, à l'Éternité, au Temps, à la Causalité, à l'Espace, au Mouvement, à l'origine des Espèces, à l'Idéologie, à la Sensibilité, à l'Ame, à l'androgyne Adam-Ève, à l'Astronomie, etc., sont pour révolutionner la Science tout entière et pour l'enrichir d'éclaircissements inattendus.

Quelques lignes extraites des critiques parues dans :

Le Journal de Médecine de Paris.

On annonçait dernièrement que la vérité était en marche ; m'est avis que la voilà débarquée. Le xx[e] siècle commence bien ; par ma foi, le lever de rideau est grandiose. Comme vous tous, chers confrères, j'étais foncièrement sensualiste, positiviste, empirique, que sais-je encore ? Bacon, Locke, Auguste Comte, Darwin, Spencer, Büchner, étaient les seuls dieux par qui je jurasse ! La matière, ses propriétés, ses progressives combinaisons et transformations, étaient les seuls articles de la foi que je me plusse à professer. Or, voici, d'un coup, mes idoles gisantes et mes croyances bouleversées ! Trente chapitres d'un livre, qui ont été pour moi trente surprises, ont passé comme la foudre dans mon temple et en ont saccagé les autels. Le mot de Polyeucte est sur mes lèvres; il sera sur les vôtres, demain.

Ce livre, *Satan-Dieu*, par des procédés nettement scientifiques, et dans une langue incisive et précise, nous démontre, de manière irrécusable, que l'espace infini, objet de l'assentiment unanime, n'existe pas, n'est pas réel, ne peut pas du tout exister réellement ; qu'il est un pur mirage, une parfaite illusion ! D'où, l'espace cessant d'être réel et passant à l'état de concept, de phénomène imaginaire, il s'ensuit que la matière, cette bonne matière à laquelle nous

étions tant attachés, est impossible et devient, pareillement, illusoire et imaginaire !

Ne vous moquez pas ; ceci est le *credo* de demain, à la confusion de beaucoup ; car, cette double affirmation fondamentale est appuyée de raisons et de preuves sur lesquelles s'émoussera n'importe quelle tentative de réfutation.

Conséquemment, les mondes, les univers, les astres, les continents, les cités, les êtres deviennent les décors cinématographiques d'un Rêve prodigieux : le Rêve éternel, divin et projecteur de l'Être unique, éternel et seul pensant, dont les seules idées, objectivées, réalisent sur la toile du temps l'imagerie miraculeuse de la création incessée et incessante. Celle-ci est radicalement immatérielle, entièrement spirituelle ; elle est une idéation, une spiration éternelle, successive et sans fin.

L'emballement ne m'est guère coutumier, mais je ne crois pas m'aventurer en mettant au défi qui que ce soit de citer ou d'inventer une doctrine plus admirablement vaste et plus belle que celle qui vient de me séduire et de me transporter dans l'empire du miracle et de l'enchantement !

Et maintenant, quel est l'Être idéant, créateur mental de ce merveilleux panorama, plein de vie et de grandeur, de cette magique procession d'êtres et d'événements sur le fond poétique et passionnant de l'histoire ? Ah ! voici une théologie bien originale. C'est Satan ! Satan, c'est Dieu, l'imparfait qui monte, par les degrés des siècles et des beautés toujours grandissantes, vers la suprême perfection et qui, d'abord fauteur du mal, par nécessité logique, s'élève, insensiblement, vers le bien infini, vers le beau infini, devenant progressivement, et de plus en plus, Dieu, le Dieu sublime et victorieux, ouvrant devant nous, par cette lente et majestueuse ascension, des horizons et des perspectives constamment

plus magnifiques ; réalisant, en un mot, le progrès éternel et sans fin !

Je voudrais bien vous résumer encore les profondes et neuves vérités qui nous sont dévoilées sur la morale, le temps et l'éternité, le mouvement, etc., mais ce serait tâche trop longue. Cependant, je tiens à vous signaler celles qui viennent jeter une clarté intense sur l'origine des espèces, le transformisme, l'évolution, l'idéologie, *la Médecine*, la création, l'astronomie et l'étonnante unicité des êtres qui constituent apparemment chacune des espèces, alors qu'en résumé ce n'est qu'un seul et unique être passant, métempsycosiquement, à travers tous les individus et tous les emplois.

Tout cela est hors de pair, vrai d'une vérité indéniable, et sera, avant peu, à l'abri de toute contestation. Et cela sera bienfaisant. Pour tout observateur impartial et libéré de ces sectarismes qui font boiter notre raison, il est manifeste que le monde se disloque, que rien n'avait satisfait notre besoin de vérité, et que l'humanité s'agitait et s'énervait dans l'ennui triste de son attente et de son doute.

Or, ce livre qui contient et apporte la vérité, qui révèle la perdurabilité des êtres, de nous tous, et montre la mort n'ayant d'autre rôle que de tourner les pages pour le rajeunissement perpétuel de la vie, sera la foi et le salut, social et scientifique du genre humain.

Cette doctrine de l'immatérialité de l'univers, du mentalisme, de la spiritualité universelle, est d'une richesse, d'une portée, d'une fécondité indicibles. La politique et la science en tireront d'incalculables fruits.

Lisez, étudiez, connaissez, et je demeure exempt de la crainte de voir n'importe qui d'entre vous, démentir et railler mes assertions.

Dr MINIME.

A.M.D.G.